VOYAGE EN ESPAGNE, OU LETTRES PHILOSOPHIQUES , CONTENANT...



VOYAGE EN ESPAGNE

ou

LETTRES PHILOSOPHIQUES,

CONTENANT

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES DERNIÈRES GUERRES DE LA PÉNINSULE;

Par M. AMADE, ancien Commissaire des guerres adjoint.

Conamur tenues grandia. Hor. *lib.* 1. *carm.* 6.

TOME PREMIER.



Se vend,

A PARIS, Chez MM. Engelin et Pochart, successeurs de Magimel, Libraires de la Garde Royale et des troupes de toutes armes, rue Dauphine, n.° 9;

A AUCH, au bureau du Journal du Gers;

Et chez tous les Libraires des départemens.

AUCH,

IMPRIMERIE DE M.me V.e DUPRAT, IMPRIMEUR DU ROI. — ANNÉE 1822.

AVANT-PROPOS.

AUX ARMÉES FRANÇAISES.

VOUS, *qui avez promené vos armes victorieuses des rives fertiles du Betis aux bords glacés de la Bérézina ; vous, devant qui les peuples d'Occident ont tant de fois pris la fuite ; qui futes, jusques vers les climats éloignés de l'Aurore, effrayer le Nomade du désert ; Guerriers, l'honneur et la gloire de ma Patrie,* JE VOUS SALUE !

Ne pensez pas que, dans un fol orgueil, je prétende ici m'arroger le droit de transmettre à l'Univers votre histoire mémorable, ni m'associer à vous afin de passer à l'immortalité ! Je sais trop bien que je ne suis point fait pour cette tâche aussi difficile que glorieuse. Un autre redira, d'une plus digne manière, vos hauts faits aux siècles à venir, et, moderne Plutarque, méritera sa part de leur admiration. Heureux d'avoir vécu dans votre sein et suivi vos travaux, je vous quitterai satisfait, lorsque, faisant place à de nouvelles générations, nous passerons, moi dans le noir séjour de l'oubli, vous dans les souvenirs de la postérité !

Mais, pardonnez-moi si j'ai voulu dissiper les ennuis

d'une sœur chérie, en lui retraçant quelquefois ou vos malheurs ou vos succès dans des lettres qui n'auront de mérite qu'à ses yeux, et qui ne sortiront sans doute pas de son boudoir. Vous fûtes de tous les temps l'objet de ses vives sollicitudes ; toutes les phases variées de notre existence politique ne purent altérer ses vœux pour vous et pour son pays ; elle n'exalta jamais que l'éclat de vos lauriers. Son visage plein de candeur se couvrit de larmes sincères, lorsque votre famille de héros, abandonnée et trahie sur les plaines de la Loire, déposa ses armes avec une noble résignation. Elle admira vos derniers momens aussi beaux que vos triomphes ; elle partagea le silence et le mépris avec lesquels vous avez répondu aux viles persécutions qui vous ont suivis jusques dans vos foyers ; elle a tremblé, lorsqu'abusant de son empire, et voulant, pour vous rendre coupables, profiter ou de vos malheurs ou de votre désespoir, la malveillance attentive a semé parmi vous des conspirations factices, des complots étudiés et des espérances évanouies ; elle a tressailli de plaisir, en voyant que toujours inaccessibles à la honte, vous avez prouvé à l'Europe que vous étiez aussi bons citoyens que vaillans soldats. Pouvez-vous me blâmer de lui avoir transmis quelques traits de votre brillante carrière à laquelle elle prit tant d'intérêt ?

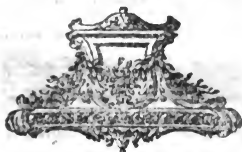
Et toi, ma chère Sophie, toi qui parcourus avec moi les premières années de la vie ; toi de qui la tendre sollicitude m'accompagna au delà des mers, lorsqu'à

peine échappé des bras de l'enfance, les destins me transportèrent vers les plages brûlantes du Nouveau-Monde, si les flots ont englouti la relation de mes voyages que j'avais tracée pour occuper tes loisirs, daignes accepter l'hommage de celle-ci, en dédommagement des chagrins que m'occasionna une perte trop cruelle. Je borne au plaisir que te procurera cette lecture toutes mes prétentions à la gloire. Assez et trop long-temps je poursuivis ses prestiges séduisans : ils m'ont échappé sans cesse. Aujourd'hui, rappelé par la sagesse et l'expérience, j'ai cessé d'errer incertain sur la scène du monde, en faisant mes adieux à l'ambition, pour rentrer humblement dans la foule des spectateurs. Nulle vanité n'a donc pu guider ma plume : te plaire est mon unique désir. J'ai pour cela cherché, par des tableaux variés, à promener ton imagination sur les mœurs, les usages, les lois d'un peuple qui mérite d'être connu. J'ai voulu montrer le plus beau pays de l'Europe en proie aux horreurs d'une guerre cruelle ; la vertu luttant contre les passions déchaînées ; le fanatisme sourd à la voix de l'humanité ; le brigandage autorisé ; l'amitié trahie ; l'amour lui-même, entraîné par la superstition, ensanglantant son trône voluptueux ; toutes les horreurs enfin, et tous les vices à-la-fois.

Mais, pour soulager ton âme attristée par tant d'affligeans récits, je te retracerai quelques traits de courage, de générosité, de noblesse, de grandeur d'âme, d'autant plus remarquables, qu'ils ont eu lieu

au sein des plus noires calamités. Toutes mes descriptions, quoique sous le costume romantique, sont parées des couleurs de la vérité dont j'ai été l'esclave dans cette circonstance plus que jamais ; j'ai même essayé de déchirer le voile que la main des hommes s'empresse toujours d'étendre sur elle. Peut-être que sa nudité blessera quelque amour-propre ou réveillera des remords : n'importe ; je ne dois point la sacrifier à des considérations particulières, à des intérêts individuels. D'ailleurs, n'ai-je pas avancé que j'écrivais pour toi, qui peux tout lire sans rien craindre, et qui n'eus de la vie à appréhender ni reproches, ni souvenir ?





VOYAGE
EN ESPAGNE
OU
LETTRES PHILOSOPHIQUES,
CONTENANT
l'Histoire Générale des dernières guerres de la Péninsule.



LETTRE PREMIÈRE.

Encore un adieu ! encore des regrets et des larmes ! Je te quitte, ma chère Sophie : la douleur va donc devenir pour mon âme une triste habitude, et le plaisir un objet toujours imaginaire. C'est peu d'avoir été forcé par ma destinée à mettre entre toi et moi la vaste étendue des mers ; d'avoir promené ma solitude au milieu des écueils, loin des consolations de ma sœur ; il a fallu, en outre, qu'échappé à mille naufrages, je m'arrache aux charmes si long-temps désirés de la paix et du repos, pour courir des aventures d'un autre genre, et affronter de nouveaux

hasards. J'ai vu Bellonne et ses horreurs sur le vaste empire de Neptune : ma faible main y a aidé à la destruction de l'humanité ! Séparé de cet élément terrible, j'ai cru, mais en vain, m'éloigner désormais des scènes déplorables de la guerre ; ce fléau qui s'attache partout aux traces de l'homme, va se reproduire à mes yeux sous un aspect différent. Au bruit effrayant des batailles, je sentirai la terre trembler sous mes pas ; je verrai la mort frapper sans distinction autour de moi, et des milliers de malheureux courir inconsidérément au-devant d'elle, sans but fondé, sans motif, sans intérêts. Voilà donc, me dirais-je encore, les avantages de la civilisation ! C'est pour couvrir la terre de nos cadavres mutilés et de tombeaux, que nous vivons en société sous des lois prétendues sages, et que nous étalons sur le globe ensanglanté l'orgueil de nos perfides institutions !

Mais de tous ces combats qu'un art cruel a perfectionnés, les plus imposans ou plutôt les plus terribles sont ceux qu'une rage féroce reproduit au milieu des mers. C'est là que toutes les horreurs se présentent à-la-fois ; les monstres eux-mêmes en sont épouvantés au fond de leurs abîmes, et les rivages lointains ne répondent qu'en frémissant au choc épouvantable des vaisseaux et à la foudre échappée de leur sein. Tandis que tous les élémens agités semblent gémir dans ces jours de deuil et de sang,

l'homme seul, aveuglé par sa fureur, reste immobile; il voit d'un œil impassible la mort entasser les cadavres autour de lui; ni les gouffres découverts par les tempêtes, ni sa frêle demeure entr'ouverte ou embrasée, menaçant de disparaître dans les flots ou de voler en éclats, ne sauraient l'émouvoir ; et lorsqu'abandonné dans ces effrayantes solitudes, totalement désemparé, sans espoir de salut, il lutte encore pour retarder sa prochaine destruction, tranquille on le voit préparer ces machines légères qui, restant après lui sur les ondes, iront apprendre aux nations éloignées et ses désastres et sa farouche intrépidité.

Encore si ces drames épouvantables ajoutaient à la prospérité des peuples ou à leur bonheur, l'humanité se contenterait de verser des larmes sur ces cruelles nécessités! Mais, combien de batailles navales livrées pour une gloire éphémère, ou pour satisfaire quelque ambition ; combien de flottes englouties sans résultat autre que celui de leur ruine! Que devrait, en effet, importer aux puissances belligérantes de l'Europe que leurs vaisseaux aillent à l'autre bout de l'Univers s'entredétruire, et se livrer en spectable horrible et déchirant aux sauvages épouvantés! L'une d'elles passera-t-elle plus promptement sous la domination de l'autre ? Quel progrès d'envahissement ou de richesses en résultera-t-il? Seulement un prince, un ministre, un courtisan, ou une maîtresse, se dira

avec satisfaction : « Mes armes en tel jour, à telle époque, et dans telle contrée, ont été victorieuses en soutenant ma gloire et ma réputation ». Et cependant le peuple, toujours victime, paie de son sang tant de futiles vanités : destinée cruelle du genre humain, qui le condamne à subir, sans murmurer, le joug et les caprices orgueilleux des grands, qu'il s'est lui-même imposés !

Sans doute, ma chère Sophie, de semblables narrations eussent déchiré ton cœur et blessé ta sensibilité ; les habitudes grossières et presque sauvages des marins, leur existence vouée aux hasards, l'Océan bouleversé, les tempêtes et les naufrages, sont des sujets peu analogues au caractère d'un sexe auquel des peintures douces et gracieuses conviennent mieux. Je bénis le Ciel de m'avoir ravi mes manuscrits : ils t'auraient peut-être trop vivement affectée. Mais des objets bien différens vont se présenter à ma plume ; elle ne sera plus désormais trempée de sang et de larmes ; les plus belles contrées du monde étaleront devant moi tous les trésors variés de la nature ; une atmosphère toujours tempérée, un Ciel toujours pur, un printemps continuel, des peuples passionnés, les fleuves les plus beaux, les plus rians et les plus fertiles rivages, ouvriront des sources inépuisables à mon imagination réchauffée par leur spectacle aussi imposant que varié ; la description de nos marches

et de nos combats ne sera, pour ainsi dire, que l'ombre des tableaux que je te destine. Quel sujet plus riche et plus attrayant aurais-je pu choisir! Les premiers guerriers du siècle, ces vainqueurs d'Iéna, d'Austerlitz et d'Eylau, vont moissonner des lauriers dans ces pays, heureux berceau des fictions brillantes des Anciens. C'est en Espagne que les Grecs placèrent l'Elysée, comme le lieu le plus propre au séjour de la Divinité. Si l'histoire primitive de tous les peuples se perd dans le néant de la fable, à quelles heureuses allégories cette terre de prédilection n'a-t-elle pas donné naissance! Là fut jadis le jardin des Hespérides, où la Discorde cueillit cette pomme, cause première des troubles de l'Empirée et des malheurs de la guerre de Troye. Le cruel Gérion y éleva son trône sanglant. On y montre encore près de Tarifa le tombeau de cet Osiris ou Bacchus qui, couvert d'une peau de lion et armé d'une massue, parcourut le monde sous le nom d'*Hercule*, pour le soulagement de l'humanité et la destruction des tyrans. Ce héros vint en Espagne, tua Gérion, et dans l'isle d'Erighie, enseigna aux naturels, sauvages encore, l'art d'ensemencer la terre, de planter la vigne, et de retirer de son fruit ces vins exquis, si avantageusement connus, si justement préférés. C'est le même qui, voulant, d'après la tradition, éterniser sa mémoire par un monument de sa force, termina ses travaux, en

séparant deux énormes rochers à l'extrémité méridionale de l'Espagne, ouvrit ainsi une communication entre la mer Égée et le grand Océan, et éleva ces deux promontoires qu'on nomme de nos jours *les Colonnes d'Hercule.* Certains ont prétendu que les Argonautes, après avoir délivré la fille de Laomédon, ravi la Toison-d'Or à Médée, relâchèrent en Espagne où ils fondèrent Cadix. Hercule, l'un d'eux, bâtit les murs d'Héraclée; de là ils passèrent aux îles de Maillorque, alors nommées *Boccoris*, à cause des superbes bœufs que cet Archipel nourrit: ils en transportèrent un troupeau en Italie près du Mont-Aventin, où le centaure Cacus, après le leur avoir enlevé et caché dans sa caverne, fut étouffé dans les bras d'Hercule, qui y était descendu pour se venger de ce vol.

Ajax, suivant d'autres, fut le fondateur de Carthagène, au retour de la guerre de Troye. Diomède construisit Tuy près du Minho, sur le rivage de la mer. Ulysse, battu par la tempête, entra dans le Tage, et sur ses bords jeta les fondemens de Lisbonne. C'est encore en Espagne, dans les forêts Tartésiennes qui couvraient les plaines aujourd'hui si riches de la Bétique, que les Titans, en entassant des rochers, entreprirent de faire la guerre aux Dieux.

Une grande sécheresse, qui désola et dépeupla ces contrées des rives de l'Ebre au Guadalquivir, donna le

sujet de la fable de Phaéton et de sa chute. C'est à la suite de cette dépopulation, que les Celtes, qui habitaient au delà des Pyrénées, les franchirent, et vinrent s'établir dans la Péninsule. Alliés aux Espagnols qui restaient encore, ils prirent le nom de Celtibères. Roses, dit-on, fut leur ouvrage. Ils inventèrent l'art de tresser les herbes en tapis, c'est-à-dire, la sparterie; il furent les premiers à moudre les grains, à créer une monnaie, ce qui suppose que les nations d'alors avaient déjà reconnu les besoins de la civilisation, et avisaient aux moyens de les satisfaire.

Quoi qu'il en soit, on rechercherait vainement la véritable origine de ces peuples; l'Histoire n'a pu pénétrer avec certitude dans cette immensité de siècles reculés. L'igorance dans laquelle ont vécu les premiers habitans de la terre, les priva de la facilité de transmettre leur époque à la postérité. A peine, et plus récemment, quelques hiéroglyphes informes, parvenus jusqu'à nous, nous ont laissé la trace incertaine des efforts naissans des hommes vers d'essentielles découvertes. Inutilement notre esprit voudrait plonger dans ce cahos; il se perdrait en de vagues conjectures, sans arriver à la réalité. Laissons aux poètes le droit de s'emparer de ces temps totalement inconnus, et de leur donner une sorte d'existence d'après les écarts heureux de leur brillante imagination. Il n'appartenait qu'aux génies féconds de la Grèce de créer un monde allégorique au sein de l'obscurité des premiers siècles,

puisque la vérité n'avait pu y pénétrer ; eux seuls durent faire servir cette Histoire mensongère à charmer les hommes en les instruisant, à adoucir leurs mœurs sauvages, et à leur inspirer le goût des beaux-arts et des vertus.

Abandonnons, ma chère Sophie, cette tradition fabuleuse peu faite pour nous fixer, si ce n'est par les grâces dont les poètes l'ont embellie. Passons à des faits que nous pouvons regarder comme certains.

Tu sais que les Phéniciens sont considérés comme les premiers navigateurs qui aient existé. On prétend que vers l'an 610 avant Jésus-Christ, ces hardis nautoniers, sortis de la Mer Rouge à l'instigation de Néchos, roi d'Egypte, entrèrent dans l'Océan des Indes, doublèrent le Cap des Tempêtes, et pénétrèrent par le détroit de Gibraltar dans la Méditerranée. On peut juger de leur intrépidité à la longueur de ce voyage, aux dangers et aux travaux sans nombre qu'ils eurent à essuyer sur des mers inconnues, et dans des temps où la navigation, encore dans son enfance, se réduisait à un cabotage périlleux. Les Portugais non moins courageux, mais plus éclairés et plus habiles marins, hasardèrent bien plus tard la même route sous la conduite de Gama. Ils furent regardés par leurs contemporains comme les premiers qui aient entrepris ce trajet immense, une longue suite de siècles barbares s'étant interposée entre leur époque et celle de leurs devanciers, et ayant fait oublier ou du moins regarder comme impraticable cette route si

essentielle de l'Europe à l'Asie. Mais revenons aux temps primitifs de la navigation.

Sichée avait été le chef des premiers Phéniciens qui descendirent sur la côte méridionale d'Espagne. Didon siégait alors sur le trône de Tyr. C'est ce même Sichée qui, d'après certaines traditions, jeta les fondemens de Cadix, non loin des Colonnes d'Hercule. Il ne tarda pas à revenir dans sa patrie, chargé de l'or que les habitans de l'Andalousie méprisaient encore, et qu'il trouva en abondance dans leurs montagnes, ou parmi les sables de leurs fleuves. On raconte que les richesses qu'il rapporta étaient si considérables, que tout jusqu'à ses ancres, à bord de ses vaisseaux, était d'or ou d'argent. Tyr devint par cette découverte la ville la plus opulente d'alors. Didon, en reconnaissance, donna sa main à cet intrépide navigateur. Cependant il ne jouit pas longtemps de son bonheur et de sa gloire, car Pygmalion, son beau-frère, jaloux de ses prospérités, lui donna la mort dans l'intention de s'emparer de son trône et de sa fortune. Didon craignant pour elle-même le sort de son époux, eut l'adresse de s'enfuir avec ses trésors, accompagnée de Barca, son second frère, et d'un nombre considérable de Tyriens empressés de se soustraire aux cruautés de Pygmalion. Cette reine infortunée, malgré les recherches et les poursuites de son ennemi, relâcha sans obstacle à Chypre, où elle

bâtit Charcedon, non loin des rivages de Tunis. Ainsi que Sichée, son prédécesseur, Pygmalion fit des voyages en Espagne et s'enrichit, tandis que les murs de Carthage (70 ans avant la fondation de Rome) s'élevaient par les soins de Didon et de ses Tyriens. Il n'appartenait qu'à ce peuple, le plus ingénieux qu'il y eût alors, de donner à cette cité naissante l'accroissement rapide qui la rendit la plus florissante du monde. Les Tyriens furent encouragés dans leurs travaux par la découverte qu'ils firent de la tête d'un cheval, en creusant les fondemens de la citadelle. Ce fut à leurs yeux un heureux présage pour les combats qu'ils auraient à soutenir dans la suite; ils ne doutèrent plus de la puissance future de leur ville; mais ils ne purent prévoir qu'un jour elle serait détruite par Rome, qui s'éleva bientôt après sur les rives du Tibre, pour devenir sa rivale et son implacable ennemie.

Didon mourut, laissant sa colonie heureuse, protégée par une armée formidable qui lui avait soumis l'isle de Sicile, la Sardaigne, et Iviza. Ces troupes cherchèrent à pénétrer en Espagne; mais Sagonte, déjà peuplée de héros, leur résista. Cette ville, que ses terribles revers rendirent depuis si fameuse, n'avait pas encore été corrompue par la soif des richesses, le goût du luxe et des voluptés que les Phéniciens, sous la conduite de Sichée et de Pygmalion, avaient déjà répandus dans la Bétique. Les Sagontins vivaient

encore dans cette simplicité de mœurs inconnue de nos jours, mais qui fait de l'amour de la patrie la première passion et le premier mobile de la gloire; ce sentiment les rendit invincibles; leurs ennemis, victorieux partout, vinrent échouer devant leurs murailles.

Cependant les Phéniciens, possesseurs en Espagne de tous les rivages de la mer, cherchaient à s'agrandir en faisant la guerre aux naturels du pays. Ces derniers, soulevés de toutes parts, ayant Baucion à leur tête, parvinrent à forcer leurs adversaires jusques dans l'isle de Cadix. Ils y eussent probablement été réduits, si Carthage n'eût envoyé (an de Rome 236) Maharbal à leur secours. Après de grands succès, la fortune devint contraire à ce Général; il fut vaincu par Baucion. Les Carthaginois se virent contraints de demander la paix; ils l'obtinrent, avec la liberté de s'établir dans la Bétique, et sous des conditions telles qu'ils durent se féliciter de leurs revers, puisqu'ils obtinrent, avec le temps et leur astucieuse politique, une domination qu'ils n'auraient jamais acquise par la voie des armes.

Leur empire s'accrut de telle manière, qu'ils expulsèrent même les Phéniciens au secours desquels ils étaient venus; dès lors ils ne songèrent plus qu'à étendre les limites de leur territoire. Mais Rome s'opposait à leurs prospérités, et leur disputait avec achar-

nement cette précieuse conquête; déjà l'ambition et la jalousie avaient allumé une guerre cruelle entre ces deux plus puissantes villes du monde : l'Espagne fut le théâtre et le sujet de leurs débats. Ces deux fières rivales envoyèrent à l'envi leurs enfans de plusieurs générations arroser de sang cette terre étrangère, dont elles enviaient la possession et les richesses.

Le célèbre Amilcar Barcas fut celui des Généraux carthaginois qui porta les plus rudes atteintes à la gloire de Rome. Sa haine implacable pour cette orgueilleuse cité lui survécut dans l'esprit de ses enfans, Annibal et Asdrubal, qui remplirent les volontés de leur père au delà de ce qu'il eût pu espérer. Asdrubal battit les légions romaines à des reprises différentes, et les força à traiter avec lui; Annibal leur enleva Sagonte, la 219e. année avant Jésus-Christ, ou la 671.e de Carthage (an de Rome 534). Il poursuivit ses conquêtes jusqu'en Italie, où il gagna, sur les consuls Terentius Varro et Emilius Paulus, la fameuse bataille de Cannes, de laquelle il ne sut point tirer parti. S'il eût profité de son avantage et poursuivi la victoire, c'en était fait de la République; elle portait les fers de Carthage, peut-être pour jamais.

Mais ce Général, trop prudent pour exposer la gloire de ses armes devant des ennemis réduits à l'extrémité et au désespoir, ne le fut pas assez pour résister aux délices de l'Italie; il oublia au sein des

voluptés presque toute l'importance de ses devoirs. Tandis que ses soldats s'enivraient de plaisirs dans les murs de Capoue, Asdrubal, son frère, qui venait se joindre à lui, était défait par les deux Scipions, après le passage des Alpes. A la suite de leur victoire, ils vinrent en Espagne et reprirent Sagonte. Mais, battus à leur tour, et tués dans une bataille (an de Rome 541), ces deux Généraux laissèrent, en mourant, les affaires et les intérêts de Rome dans le plus mauvais état : il fallut toute l'habileté et le courage de Marcius pour les rétablir, et neutraliser les succès des Carthaginois. Le jeune Publius Scipion, suivi de mille fantassins et dix mille chevaux (an de Rome 543), vint à l'âge de 24 ans mettre la dernière main à l'ouvrage de Marcius, si glorieusement commencé. Les armes romaines regagnèrent l'avantage sous la conduite de ce héros. Toujours accompagné de la victoire, Scipion ne se laissa jamais aveugler par sa fortune ; il ne fut ni injuste ni cruel ; partout où il passa, il ne laissa que des traces de toutes les vertus ; ceux qu'il soumettait ne pouvaient s'empêcher de lui payer un tribut d'admiration, et les vaincus ne tardaient pas à devenir ses alliés. Aussi, une grande partie de l'Espagne, pour embrasser sa cause, abandonna celle des Carthaginois ; ses succès rapides étaient toujours marqués par quelque trait d'héroïsme, de bonté, de modestie ou de désintéressement ; il

refusa le titre de Roi que les Espagnols voulurent lui conférer. Après la prise de Carthagène, il rendit à Allutius, prince celtibérien, sa jeune fiancée, de laquelle il était devenu amoureux, et dont il pouvait disposer comme du gage et du prix de la victoire. Bien plus, il présida lui-même à l'union des deux amans, et accrut de son propre argent la dot de sa belle prisonnière; il institua des jeux et des combats de gladiateurs pour honorer la mémoire de son père et de son oncle; il pardonna à Indibilis et à Mendonius qui, après avoir embrassé son parti, le trahirent, et, par leur lâche défection, ajoutèrent à la gloire du héros romain, en lui fournissant une occasion nouvelle de vaincre et d'exercer sa clémence.

Effrayée par la rapidité de ces conquêtes, Carthage trembla pour ses propres murs. Elle s'empressa de rappeler Annibal, qui résistait encore en Italie au vieux et prudent Fabius. Le Général africain s'arracha avec regret du séjour de la mollesse et des voluptés (an de Rome 551, 687 de Carthage, 203 avant J. C.); il accourut au secours de sa patrie; mais la fortune l'avait déjà abandonné. Il fut vaincu deux ans après par Scipion devant Zama: sa défaite mit le dernier sceau à la réputation de son rival, et l'entoura de la plus éclatante renommée. Accablé par ces revers inaccoutumés, en butte à la jalousie de ses ennemis, poursuivi par l'ingratitude publique (récompense ordi-

naire allouée aux grands hommes), Annibal traîna quelque temps de Cour en Cour ses chagrins et ses infortunes; enfin, ne pouvant plus en supporter l'injuste fardeau, importun et à charge à lui-même, cet implacable ennemi de Rome s'empoisonna, et termina de sa propre main, à l'âge de 65 ans, une existence inutile, puisqu'il ne pouvait plus la sacrifier à la gloire de sa patrie.

Cependant Scipion poursuivit ses victoires, et ne quitta l'Espagne qu'après l'expulsion totale des Carthaginois (684 de Carthage, 206 avant J. C.). Ce grand capitaine laissa sur le sol qu'il avait soumis aux Romains par ses armes et son équité, les traces heureuses des plus honorables souvenirs.

Les Espagnols ne tardèrent pas à se ressentir de son absence; ils eussent toujours été heureux et tranquilles, si ses successeurs avaient imité sa conduite. Mais la plupart des Préteurs qui le remplacèrent, étouffant dans leurs âmes tout sentiment d'honneur et de gloire, méprisèrent l'exemple des vertus de ce grand homme pour se livrer à la plus honteuse cupidité, ainsi qu'aux moyens injustes et cruels de la satisfaire. Au lieu de protéger les peuples, ils les dépouillèrent; ils préférèrent leur haine à leur amour, et ils ne rougirent pas de couvrir de rapines, de dévastations et de sang, une terre naguère paisible et fortunée.

Opprimés de toutes parts, les Espagnols n'eurent

plus pour leurs vainqueurs ce respectueux attachement que Scipion s'était si justement acquis. Les esprits s'aigrirent progressivement, et vers le 7.me siècle enfin, les provinces se soulevèrent à l'envi les unes des autres. Les Romains furent contraints de se tenir sans cesse dans un état permanent de guerre, marchant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pour soumettre les rebelles, ce qui fatigua et diminua considérablement leurs troupes. On vit paraître, au milieu de ces nouvelles calamités, des héros dont le génie et le courage eussent sans elles resté peut-être ignorés. C'est le propre des révolutions, des guerres civiles, des réactions populaires, d'enfanter de grands hommes dans le sein même des classes les plus obscures, et de les élever au faîte de la gloire; alors les malheurs publics servant de leçon terrible à l'humanité, les uns y puisent un exemple à suivre, et les autres y trouvent un objet qui rabaisse leur orgueil.

Le berger Viriathus fut le premier qui se rendit redoutable et devint l'épouvante des légions romaines (an de Rome 613). Cet aventurier avait résolu de venger sa patrie, et de la dégager de l'oppression où elle gémissait depuis si long-temps. Le mécontentement général lui fournit les moyens faciles de réunir une foule de partisans qui ne respiraient que vengeance, et ne demandaient qu'un chef pour les mener au combat. Malgré l'obscurité de sa condition, Viria-

thus leur inspira assez de confiance par quelques traits de bravoure qui lui avaient déjà établi une sorte de réputation. Bientôt il se vit à la tête d'une petite armée. Élevé dans des habitudes à demi-sauvages, il regardait les fatigues de la guerre comme un jeu ; le désespoir et la fureur lui tinrent lieu d'expérience et de talens ; partout il rechercha les troupes romaines et les attaqua avec intrépidité. Il sortit souvent victorieux de cette lutte inégale et désavantageuse, puisqu'avec quelques paysans rassemblés, il osait attaquer des soldats aguerris et disciplinés ; enfin, sa courageuse activité fut telle, qu'il força ses ennemis à traiter avec lui. Ainsi, ces vieilles légions qui avaient soumis tous les rois de l'Univers, se virent contraintes de céder devant un pâtre obscur de la Lusitanie. Cependant Rome jalouse, ne voulant que dominer, ne pouvait supporter qu'on lui résistât, encore moins d'avoir des égaux. Aussi corrompue dans sa politique que dans ses mœurs, tous les moyens lui paraissaient justes pour conserver le despotisme universel. Le crime et la vertu, la trahison et l'équité, étaient également considérés, si les uns ou les autres paraissaient nécessaires à sa puissance. La gloire de Viriathus l'importunant, et ne pouvant réduire ce sauvage capitaine par la voie des armes, elle employa celle des traîtres. La démoralisation qui depuis long-temps dévorait le sein de cette fière République, s'était déjà glissée chez

toutes les nations qu'elle avait subjuguées ; elle trouva des assassins auprès même de Viriathus ; ils trompèrent ce héros trop confiant, et l'égorgèrent. Ainsi finit ce guerrier qui avait reconquis les droits de son pays, et rendu quelque espoir de liberté à ses habitans courbés sous un dur esclavage.

Numance bientôt après leva l'étendard de la révolte. Tout le monde connaît le siége mémorable de cette ville, l'écueil de la gloire de tant de Consuls romains qui, dans l'espace de vingt années consécutives, vinrent échouer aux pieds de ses remparts. Le fils de Paul-Emile, le second Scipion l'Africain, héritier des vertus de son prédécesseur du même nom, ne put la soumettre, quoique épuisée par un nombre considérable d'assauts et de combats meurtriers. Les Numantins, réduits à la dernière extrémité (an de Rome 620), assaillis de toutes parts, sans espoir de salut, préférèrent, au lieu de se rendre, livrer leur ville aux flammes, et s'ensevelir sous ses cendres avec leurs femmes, leurs enfans, et leur fortune, afin que Rome ne pût tirer avantage de rien de ce qui avait pu leur appartenir. Scipion, désespéré, entra en frémissant au milieu des décombres de cette cité fameuse, sans pouvoir se glorifier d'avoir vaincu ni soumis ses indomptables habitans. Ce Général est ce même vainqueur de Carthage qui, ainsi que Numance, n'ayant pu survivre à sa défaite, ne laissa après elle que

des monceaux de ruines et de vastes tombeaux. C'est là où la courageuse femme d'Asdrubal, retirée dans Byrsa (1), dernier refuge de sa famille, de quelques Carthaginois et de neuf cents déserteurs romains, se défendit jusqu'au dernier moment; se voua ensuite à la mort avec tous les siens, en mettant elle-même le feu à son inutile retraite. (146 avant J. C., 787 après la fondation de Carthage.)

Ainsi finirent ces deux villes qui ont rempli le monde de leur célébrité. On montre encore les lieux qu'elles occupèrent, soit sur les rivages de Barca où s'élève Tunis, non loin de la ville de Didon, soit près de Soria en Espagne, où l'on visite encore avec une sorte de respect les tombeaux de l'ancienne Numance.

Scipion, qui avait porté au plus haut degré d'élévation la gloire de sa patrie, mourut oublié dans sa petite maison de Linterne, et, comme Annibal, victime de la plus noire ingratitude.

Plus tard, Sylla, élevé par la faveur populaire au faîte du pouvoir (an de Rome 670), exerça en Espagne ses cruautés et ses proscriptions. Mais cette terre de héros fournit contre lui une foule de soldats qui, sous la conduite du vaillant Sertorius (an de Rome 673), firent pendant dix années trembler les aigles romaines. Ce Sabin, ami de Marius, que la

(1) Citadelle bâtie par Didon.

faction de ce dernier avait fait Préteur en Espagne, rallia tous les illustres proscrits qui, comme lui, éprouvèrent les persécutions de Sylla; il attira à lui les peuples fatigués dès long-temps du joug des Romains, et créa, sans tarder, un parti qui ne craignit point de s'opposer à toute la puissance de la République. Aux talens, à la prudence, au courage et à la générosité, Sertorius joignit la science de cette guerre de chicane qui ruine les plus nombreuses armées. Son génie ne se borna pas aux combats; il s'étendit encore sur l'administration intérieure des Etats qu'il enleva aux Romains; il établit un gouvernement, des lois, des institutions; il créa des écoles, où il appela tous les arts de la Grèce : les plus renommées furent celles d'Oscar ou Huesca, qui devint à cette époque une ville célèbre. L'Espagne enfin parut, sous lui, renaître de ses cendres, rétablir, relever sa gloire, et oublier ses malheurs. Ainsi que ces hommes supérieurs, qui savent tourner à leur avantage la superstition et la crédulité, cet illustre proscrit fit croire que les Dieux secondaient ses travaux. Une biche qu'il avait privée, lui servait d'oracle et de conseil, et les peuples, à son inspiration, marchèrent toujours certains de la victoire.

Rome dirigea contre lui le grand Pompée (an de Rome 678). Sertorius le battit à la première rencontre, ainsi que le consul Metellus. Cependant les

Généraux romains s'étant réunis, vainquirent à leur tour Sertorius. Mais celui-ci avait mille moyens de réparer ses pertes ; son génie actif et entreprenant trouvait ou créait partout des ressources : il reparut bientôt plus terrible que jamais, tandis que tout, même les victoires, affaiblissaient ses Adversaires.

Ce héros, allié dans la suite au plus mortel ennemi de la République, à ce Mithridate qui fut souvent défait, mais jamais abattu, la mit plus que jamais en alarmes. Heureusement pour elle, que la trahison la secourut une seconde fois, et arma la main envieuse de Perpenna, lieutenant de Sertorius, qui, pour cent talens et 20,000 arpens de terre, mit fin à la gloire de ce grand homme, en l'assassinant dans un repas (an de Rome 680).

Perpenna ne jouit pas long-temps du fruit de sa perfide lâcheté. Ayant voulu s'élever à la place de Sertorius, il fut vaincu par Pompée. Alors il chercha, au moyen d'une nouvelle bassesse, à obtenir sa grâce et racheter sa vie : il offrit pour cela de livrer la correspondance de Sertorius avec ses complices. Par cette délation, il donnait à Pompée la facilité de connaître ses ennemis dans le Sénat de Rome ; mais, loin de faire servir à la vengeance des moyens aussi vils, le superbe vainqueur brûla les lettres sans les lire, et livra Perpenna aux bourreaux, récompense

inévitable des traîtres, utiles quelquefois, mais toujours méprisés.

Sertorius avait poussé dans sa patrie les derniers accens de la liberté. Découragés par sa mort, les habitans de la Péninsule perdirent cet esprit d'indépendance et d'héroïsme que sa présence semblait leur inspirer. Les Cantabres seuls, à l'abri de leurs montagnes, ne se laissèrent point abattre; ils résistèrent encore long-temps à toute la puissance de Rome, et Auguste lui-même ne put les soumettre. Mais tout le reste de ce riche pays, en proie aux déprédations de ses possesseurs nouveaux, n'enfanta plus que de serviles complaisans, des courtisans avares, et de lâches adulateurs; ils portèrent bassement les chaînes de leurs fiers tyrans; leur patriotisme fit place au sentiment de l'intérêt particulier, et chacun s'empressa de rechercher la protection de quelqu'un de ses oppresseurs.

L'Espagne devenue une des provinces de Rome, alors déchirée par ses factions intestines, fut le théâtre des guerres qu'elles se livrèrent; on eût dit que, par un reste de respect pour leur mère-patrie, les divers ambitieux du Capitole avaient choisi la Péninsule comme le rendez-vous de leurs terribles débats; ils y vinrent impunément exercer tous les vices des peuples corrompus, et les Espagnols, sacrifiés aux passions (an de Rome 693) qui divisaient la Répu-

blique, subirent sans se plaindre toutes les phases de sa fortune décroissante.

Cependant les succès, la gloire et la réputation de Pompée grossissaient de jour en jour, tandis que l'ambition, empoisonnant à Rome toutes les classes des citoyens, semait en tous lieux le germe des séditions et des guerres civiles. Une si grande renommée, des exploits aussi éclatans durent nécessairement réveiller des jalousies dans cette ville entièrement démoralisée. César fut le plus redoutable ennemi qui se prononça contre lui, et ce grand Pompée, après avoir aidé Lucullus à détruire l'armée de Spartacus, ayant nettoyé les mers des pirates de Cilicie, obtenu en sa faveur le pouvoir illimité de la loi *Gabina*, vaincu Mithridate, victime de la défection de son fils, ce grand Pompée, dis-je, parvenu au faîte de toutes les grandeurs, redouté en Europe, en Afrique et en Asie, succomba à Pharsale (an de Rome 705) devant son nouveau rival et son compétiteur.

Obligé de s'enfuir pour éviter les poursuites du vainqueur, il crut trouver en Egypte un protecteur et un appui auprès de Ptolemée, qui lui avait de grandes obligations et qui lui devait sa couronne. Mais trois lâches favoris (1), abusant de la jeunesse du Monarque, trahirent sa générosité, attirèrent sur

(1) Photin, Ochelus, et Théodote.

les rivages de ses Etats l'infortuné fugitif qui, au moment où il allait descendre de son vaisseau, fut impitoyablement assassiné sous les yeux de la belle Cornélie, son épouse, et de sa famille. Ptolemée, en partie étranger à ce lâche attentat, n'en essuya pas moins la responsabilité, et passa pour l'avoir commandé. Ainsi, de tous les temps, les courtisans furent la honte des couronnes et le fléau de l'humanité.

Cependant ces trois assassins ne tardèrent pas à subir la peine due à leur crime. Peu de temps après, ayant engagé Ptolemée à s'armer contre César, deux d'entr'eux furent tués dans une bataille en même temps que leur jeune Roi. Théodote, le seul qui se sauva, tomba entre les mains de Brutus, qui le fit mourir dans les tourmens les plus affreux, et vengea ainsi la fin tragique de Pompée.

César, délivré de son plus redoutable ennemi, poursuivit le cours de ses victoires. Après avoir soumis l'Egypte, il disposa du trône d'Alexandrie en faveur de la belle Cléopatre; il pardonna à Déjotarus qui avait embrassé la cause de Pompée, défit Pharnace, et revint à Rome, où les deux Cicéron et la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui furent l'objet de sa clémence; il apaisa les troubles que Marc-Antoine et Dolabella avaient excités, fut nommé consul une seconde fois, et repassa en Afrique pour détruire les restes du parti de Pompée échappés à la journée

de Pharsale, et réunis sous le commandement de Caton. Là, après de nouveaux succès, il s'empara d'Utique, dernière retraite et tombeau du stoïque républicain, qui aima mieux se donner la mort, que de tomber au pouvoir du vainqueur. Maître de toute l'Afrique, ayant relevé les murs de Carthage et de Corinthe, César revint à Rome jouir des honneurs du triomphe. Il est inutile que je retrace ici tous les détails somptueux de cette fête qui dura plusieurs jours. Tout ce qui peut caresser la vanité humaine, y fut étalé avec pompe et magnificence; il me suffit de dire, qu'aux pieds de sa statue, la plus vile flatterie n'avait pas rougi de placer l'inscription suivante: *A César, Demi-Dieu.* A la vérité, César fit effacer ce dernier mot, mais on voit par là jusqu'à quel degré d'avilissement l'homme peut descendre pour encenser les grandeurs. Trois ans n'étaient pas encore écoulés depuis la bataille de Pharsale, et le Dictateur, tranquille dans les murs de Rome, comblé d'honneurs et d'adulations, reposait de ses travaux passés dans les bras de la belle reine d'Egypte qu'il avait appelée auprès de lui. Tandis qu'il était occupé, au sein des plaisirs, à la réforme du calendrier, le plus utile de ses ouvrages, les deux fils de Pompée rassemblaient en Espagne les débris des armées de leur père, et soulevaient tous les peuples en leur faveur.

César, à ce signal, se prépare à la guerre, fait

ses adieux à Cléopatre et arrive dans 24 jours sur les rivages de la Bétique. Là ayant réuni toutes les troupes disponibles, il se mit à leur tête, et marcha contre Pompée qui déjà commandait un corps formidable. Le 17 mars de l'an de Rome 708, 40 ans avant J. C., les deux rivaux se trouvèrent en présence dans les environs de Munda, non loin de la ville d'Hyspalis, aujourd'hui Séville. Le jeune Pompée, dirigé par l'habile Labienus, Général qu'on pouvait comparer à César lui-même pour les connaissances militaires, avait disposé l'armée le plus avantageusement possible entre un marais, la ville de Munda (transformée de nos jours en un petit village), et la rivière qui arrose cette plaine. Une position aussi favorable donna de l'inquiétude au Dictateur; de son côté, César savait qu'il avait contre lui des soldats aguerris et de Généraux expérimentés; mais ce jour là devait décider de sa fortune. Il se détermina donc à attaquer, malgré la supériorité de son ennemi, voulant par sa mort, ou par sa victoire, mettre fin à la guerre civile, et donner le repos à l'Univers fixé sur ces grands événemens. Il se précipita en désespéré sur les soldats de Pompée, qui reçurent ce choc terrible sans s'émouvoir. Les auxiliaires, épouvantés de part et d'autre, prirent la fuite, laissant aux Romains seuls la gloire et le péril de vider leurs différends. Les légions de César, dès long-temps accoutumées à la victoire, surprises d'une

résistance inattendue, commencèrent à s'ébranler. Pompée poursuivit son avantage avec ardeur et mit son adversaire dans les plus grandes inquiétudes. César fut sur le point de se donner la mort de désespoir; mais, pensant qu'il serait moins honteux pour lui de périr les armes à la main, que de terminer lui-même ses jours, il revient au lieu du combat, armé d'un bouclier arraché à un des siens, et se jette dans la mêlée, en exhortant ses phalanges à suivre son exemple.

L'action avait commencé dès le matin au lever du soleil; il était déjà sur son déclin, lorsque César prit cette résolution extrême. Pompée se défendit encore avec une intrépidité soutenue, et nul doute que la victoire se fût décidée pour lui, sans un événement imprévu qui la fit tourner en faveur de César. Un allié de celui-ci, Bogud, roi de la Mauritanie, qui dès le commencement de la bataille s'était retiré par crainte sur une hauteur à quelque distance des combattans, honteux d'avoir passé toute la journée spectateur d'une affaire à laquelle il devait prendre part, fut vers le soir attaquer le camp de Pompée avec toutes ses forces. Labienus s'empressa de voler à sa rencontre. Aussitôt César fit courir le bruit que la victoire était à lui, et que Labienus était en fuite. Ses troupes reprirent courage, enfoncèrent l'aile que commandait Labienus, et que celui-ci venait de dégarnir pour marcher contre Bogud. Pompée ne put plus résister

au choc de toutes les troupes ennemies ; son corps ploya de toutes parts, quels que fussent ses efforts pour le rallier; enfin, forcé de céder lui-même, il prit la fuite pour ne pas tomber entre les mains de son vainqueur, et se retira à Cartaeixa. Jamais César n'a couru plus de danger de perdre tout le fruit de ses conquêtes; il dut la victoire à un hasard ou plutôt à un remords heureux pour lui. Aussi a-t-il dit lui-même qu'il avait toujours combattu pour la gloire, mais que ce jour-là il s'était battu pour sa propre vie. César courut assiéger Munda, refuge d'une partie de l'armée républicaine. Il se dirigea de sa personne vers Cordoue, où s'était renfermé le brave Scapula avec quelques troupes. Ce dernier, instruit de l'approche du Dictateur, arma plusieurs volontaires ainsi que les esclaves, et, à leur tête, se porta sur le pont d'Alcolea pour en défendre l'approche. Mais son adversaire franchit cet obstacle sans beaucoup de peine, et continua sa route en méprisant une aussi faible résistance. Scapula, indigné, rentra dans la ville, où, après avoir donné à ses amis un repas somptueux, et distribué tout son argent à sa suite, il monte sur un bûcher dressé par ses ordres, commande à un esclave d'y mettre le feu, tandis qu'un autre lui donnerait la mort.

Cordoue se rendit au vainqueur. La 13.me légion, toujours fidèle à Pompée, refusa seule son adhésion. Mais les habitans ayant, à son insu, livré une des

portes, elle se retira dans un quartier de la ville qu'elle livra aux flammes, afin de s'ensevelir sous les cendres. Cela n'empêcha pas qu'elle ne pérît en grande partie par le fer des soldats de César, qui arrivèrent assez à temps pour arrêter les progrès de l'incendie.

Pendant que le Dictateur s'occupait de la prise de Cordoue, Cneius Pompée, sorti avec ses vaisseaux de Cartaeixa, où il s'était retiré après la bataille, fut poursuivi et battu par Didius qui commandait à Gadès la flotte de César. Pompée, accablé de malheurs, épuisé par une blessure qu'il avait reçue à Cartaeixa, se réfugia dans un château où Didius vint l'assiéger. Là, le jeune Romain essaya d'échapper, en faisant une vigoureuse sortie avec le peu de troupes qui lui restaient; mais la plupart furent taillées en pièces. Leur infortuné Général n'en pouvant plus de fatigues et de souffrances, se sauva dans une caverne, que ses propres soldats indiquèrent ensuite à ceux de Didius : c'est là qu'il mourut. Telle fut la fin du fils aîné du grand Pompée. Il aurait, sans doute, parcouru une carrière aussi brillante que son père, car il eut les mêmes talens et la même bravoure; mais le sort ne répondit pas, à Munda, à la première épreuve qu'il en fit si glorieusement.

La tête de ce jeune Romain fut présentée à César sur la route de Cordoue à Séville; il la fit ensevelir

honorablement, et continua de soumettre les petits partis qui restaient encore dans la Péninsule.

Labienus était mort dans la journée de Munda, en marchant contre Bogud : ce qui détruit l'opinion qu'il avait trahi Pompée, comme beaucoup d'auteurs l'ont assuré.

Déjà l'Espagne avait fini de jouer par elle-même un rôle dans le système politique de cette époque. Désormais cette terre qui avait produit tant de héros devint stérile, et ses habitans ne vécurent plus que dans leurs souvenirs ; son histoire, conséquemment, devint sans intérêt, jusqu'à ce que de nouveaux événemens, en ébranlant tous les Etats, l'eurent replacée en première ligne sur la scène du monde.

Nous venons de voir que jusques vers le déclin de la puissance de Rome, les Espagnols soutinrent ce caractère de vaillance, cet amour de la liberté, ce mépris de la vie, considérés, dans ces temps de guerres continuelles et d'invasions, comme la première vertu des peuples. Pleins de courage, de sobriété, de patience dans les fatigues militaires, ils balancèrent souvent la gloire de Rome et de Carthage ; ils poussèrent leur constance et leur bravoure jusqu'à une fermeté farouche. Les femmes même participèrent de cette barbare énergie : dans le désespoir de vaincre ou de se défendre, on les vit les premières préférer la mort à un honteux esclavage, et s'ensevelir sous les ruines

de leurs villes, plutôt que de se livrer aux caprices d'un vainqueur. Annibal ne les subjugua que lorsqu'ils furent divisés, et qu'ils manquèrent de Généraux. Sagonte ne tomba au pouvoir de ce grand Capitaine qu'au moment de sa destruction, lorsqu'elle fut dépeuplée de défenseurs. Alliés aux Carthaginois, les Espagnols contribuèrent dans la suite à faire trembler le Capitole, après la bataille de Cannes. Plus tard, Numance seule résista pendant quatorze ans à toutes les légions romaines; elle ne laissa que des cendres à Scipion, quand il parvint à s'en rendre maître. Malgré tous leurs malheurs, ces peuples retrouvèrent leur énergie sous Viriathus, et surtout sous le prudent Sertorius. Rome ne les réduisit qu'à l'aide de la trahison, que, dans ces temps dissolus, elle employa, avec l'art le plus perfide, à la place de son premier courage et de ses anciennes vertus entièrement disparues.

Mais ce ne fut pas seulement des guerriers que l'Espagne produisit alors; elle eut encore ses moralistes, ses poètes, ses orateurs, ses historiens, ses géographes. Ils brillèrent au *Forum* avant Catule, Horace, et Virgile, du temps de Metellus, soixante-onze ans avant l'ère chrétienne. La langue espagnole devint encore plus pure vers le règne d'Auguste, comme le prouvent les œuvres de Columèle, né à Cadix. La grâce, le goût, et la beauté du style dont elles sont embellies, les rendent comparables aux

plus beaux morceaux du poète de Mantoue. Cneius, de la même ville et de la même époque, mérite d'être cité parmi les meilleurs versificateurs. Les deux Balbus ne sont pas moins recommandables par leurs recherches historiques. Dans la suite, les Senèques de Cordoue firent rougir les sanguinaires Empereurs de Rome, en leur donnant les préceptes et l'exemple des vertus. Le poète Sentilius Hena, l'orateur Porcius Latro, reçurent le jour dans cette cité, qui produisit encore Lucain et sa *Pharsale*, ouvrage où l'on remarque des morceaux pleins d'énergie, d'éloquence et de facilité, malgré la décadence du goût qui se faisait déjà sentir.

L'Andalousie vit encore sortir de son sein le célèbre cosmographe Pomponius Mela; mais le plus beau présent que la terre ait fait à l'humanité, et que l'on doit aux murs de l'orgueilleuse Séville, ce fut le vertueux Trajan, ce modèle des bons Rois, si rarement imité.

Ainsi l'Espagne, aujourd'hui (1) courbée sous le despotisme, avilie par l'ignorance superstitieuse, si arriérée dans les progrès de la civilisation, si pauvre malgré la richesse de son sol et la douceur de son climat,

---

(1) Le lecteur doit se reporter à l'époque où ceci est censé avoir été écrit; elle est de 14 ans antérieure aux jours de la liberté récemment proclamée en Espagne: l'Inquisition et toutes les institutions despotiques y régnaient encore.

fut jadis le berceau des héros et du génie, la terre du courage et de la liberté, la source où les nations vinrent tour à tour puiser l'opulence, le goût du luxe, des beaux-arts et des plaisirs.

Le monde n'opposait plus d'ennemis à l'ambition de Rome; il avait fait un dernier effort, en produisant Sertorius et Mithridate. La nature épuisée, ne créa plus en tous lieux que des esclaves, empressés de se soumettre aux divers despotes qui se succédèrent au Capitole, depuis la bataille de Pharsale, jusques sous le règne du grand Constantin (337 ère chrétienne), qui divisa l'empire en deux, celui d'Orient composé de la Grèce, l'Asie et l'Egypte, et celui d'Occident qui comprenait l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie, l'Espagne, la Grande Bretagne et la Gaule. Le siége du premier fut établi à Bysance, qu'on nomma depuis Constantinople, du nom de Constantin, fondateur de sa grandeur nouvelle. Rome continua d'être la Métropole de la deuxième subdivision. L'empire resta en cet état partagé durant la vie des deux derniers fils de Constantin, qui résidaient dans l'ancienne capitale du monde avec le titre d'Empereurs d'Occident. A leur mort (395 ère chrétienne), Constancius réunit de nouveau le pouvoir universel. Enfin, le grand Théodose rétablit pour Arcadius, un de ses enfans, le trône de Constantinople, et celui de Rome pour son second fils Honorius.

L'Espagne était comprise dans l'empire d'Occident, échu en partage à Honorius. Je ne parlerai point de la partie que gouvernait Arcadius ; elle n'entre point dans le plan que je me suis proposé. D'autres rediront les révolutions de l'Orient, les Conquérans qui l'ont dévasté, les beaux-arts exilés de la Grèce en cendres, les guerres saintes et sanglantes de la Palestine, les succès des Chrétiens, leurs désastres et leur expulsion de l'Asie; enfin, les drapeaux de Mahomet flottant à la place de la Croix dans ces pays ravagés pendant plus de trois siècles par les fureurs du fanatisme. Restreint dans les limites qui bornent l'histoire de l'Espagne, je vais retracer les événemens qui survinrent lorsque les Romains eurent abandonné ces belles contrées, où ils avaient régné pendant environ six cents ans.

LETTRE DEUXIÈME.

RIEN n'est stable dans cet Univers, ma chère Sophie; rien n'échappe à cette loi commune par laquelle tout ce qui existe, quels que soient ses progrès ou sa perfectibilité, dégénère bientôt après, et court avec rapidité se détruire. Un seul principe semble diriger toutes les choses humaines; il embrasse à-la-fois le néant et la création. Pour ne rien perdre dans la

masse générale, il fait servir la ruine de l'un à la régénération d'un autre, et transforme l'Univers en un tableau varié, où tous les objets, se succédant alternativement, passent, disparaissent, et renaissent ensuite sous des formes différentes, souvent inconnues. Ainsi, la matière est indestructible, le chaos imaginaire, et la fin du monde, telle que certains se la représentent, un sophisme.

Les hommes et leurs ouvrages subissent cet ordre immuable, et accompagnent ces révolutions. Aussi voit-on aujourd'hui des peuplades d'esclaves dans les mêmes lieux qui jadis furent le séjour de la liberté; des siècles héroïques et les beaux jours de la vertu succéder aux siècles corrompus par tous les vices; d'arides déserts à la place des campagnes fertiles où s'élevèrent autrefois des cités florissantes; la superstition et l'ignorance, la philosophie et les lumières, se promener tour-à-tour sur la surface de la terre, et l'harmonie générale du monde naître de tant de désordres partiels, d'imperfections, d'instabilité, et d'aberrations continuelles.

Six siècles de gloire et de puissance ne purent détourner de Rome les effets de cette destinée commune. Le moment de sa ruine approchait. Ce colosse immense devait par sa chute imprimer une secousse terrible aux deux bouts de la terre, changer la situation des Etats, et transplanter les peuples étonnés.

Déjà depuis long-temps l'amour du luxe avait ramolli ce peuple orgueilleux de ses victoires passées et de l'empire du monde ; la corruption avait pris la place de ses vertus primitives. Affaibli par ses guerres civiles, désorganisé et démoralisé par l'ambition, son pouvoir s'éteignit progressivement ; il n'eut guère plus que le souvenir de sa grandeur éclipsée. Quoiqu'il se dit encore le maître de l'Univers, sans force même pour étouffer ses propres dissentions, il voyait sa vaste domination, s'écroûlant de toutes parts, prête à lui échapper sans retour.

Tout à coup les barbares du Nord fondirent sur les Etats d'Occident, encore gouvernés par Honorius. Ce prince, sans caractère et sans génie, ne leur opposa qu'une faible résistance. La Grande Bretagne et tous les Almorici (1) secouèrent le joug ; la Gaule et l'Espagne furent envahies par les Vandales ; les Alains et les Suèves s'y établirent avec leur religion et leurs lois, un an après leur irruption (an 410), tandis que Rome, vers la même époque, tombait au pouvoir d'une armée commandée par Alaric, Roi des Goths, qui livra pendant six jours cette capitale du monde à la merci de ses soldats. C'est alors que furent détruits le magnifique palais de Saluste et une foule d'autres édifices superbes. Alaric

(1) Peuples des rivages de la mer.

quitta cette ville inondée du sang de ses habitans, se retira en Campanie chargé de dépouilles, emmenant, avec ses immenses richesses, un nombre considérable de prisonniers, parmi lesquels on remarquait Placidie, sœur d'Honorius, qu'il traita, quoique sa captive, avec tous les égards dus à son rang. Après avoir ravagé l'Italie, il se préparait à passer en Afrique et de là en Espagne, lorsque la mort arrêta ses projets à Rhége. Il fut sincèrement regretté de son armée. Afin que ses cendres précieuses ne fussent point profanées par les Romains, ses soldats détournèrent le cours du Buzento, non loin de Cozenza (1), et creusèrent son tombeau au fond du lit de ce fleuve; ils donnèrent ensuite la mort aux esclaves qu'ils avaient employés à ces travaux, dans la crainte que quelqu'un d'entr'eux ne dévoilât leur secret; puis ils remirent les eaux dans leur première direction. Ataulphe, son beau-frère, lui succéda. Ce prince, après la conquête de la Gaule Narbonaise, se retira à Barcelonne en Espagne, où Dobbius, son domestique, l'assassina dans une écurie. Sigeric, élu à sa place, fut lui-même égorgé par ses propres soldats, le septième jour après son élection. Wallia vint ensuite.

Cet implacable ennemi des Vandales leur fit dans la Bétique une guerre cruelle : il les extermina en

(1) Dans la Calabre ultérieure.

partie. Allié avec Honorius, il soumit les divers peuples qui occupaient l'Espagne, et obtint en récompense de ses services, avec la principauté de la Gascogne, tout le pays du Languedoc jusqu'à la mer. Toulouse devint la capitale du royaume des Goths. On trouve encore dans ces provinces quelques restes de leurs monumens échappés aux ravages des siècles.

Wallia mourut, laissant une fille, mère de ce fameux Ricimer, un des premiers instrumens de la ruine de l'empire d'Occident.

De cette époque à la chute entière du trône d'Honorius (an 476 ère chrétienne), il ne se passa rien de bien remarquable en Espagne. Totalement soumise aux Goths, elle fut le théâtre des petites guerres des Rois, ses nouveaux possesseurs. Cette Rome, qui pendant tant d'années avait subjugé l'Univers, tomba enfin au pouvoir d'Odoacer, barbare dont on ne connaissait ni la naissance, ni la patrie. L'Afrique devint la proie des Vandales; les Francs, les Alains, et les Bourguignons se répandirent dans le pays des Gaules et l'occupèrent. La Bretagne fut indépendante. Enfin, les Goths et les Suèves possédèrent l'Espagne, la plus belle partie des vastes Etats laissés à Honorius, lors du partage de l'empire par Théodose.

L'Occident se maintint ainsi, jusqu'à l'époque de l'invasion de l'Espagne par les Sarrasins, c'est-à-dire, jusqu'en 712, deux cent trente-six ans après l'irruption

des Goths. L'empire d'Orient restait encore, et c'est à Constantinople que fut transféré le siége de celui d'Occident. Dès lors, ce dernier n'occupa le monde que par d'anciens souvenirs; toute l'attention se dirigea vers l'Orient; et c'est au fond de l'Asie, que se préparèrent les éclatantes révolutions destinées à bouleverser de nouveau l'Univers, et à changer la face des nations.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les événemens principaux qui ont rempli l'espace compris entre le moment de la conquête de l'Espagne par les Goths, et celui de leur expulsion entière.

La fureur des disputes religieuses a toujours accompagné toutes les croyances, et troublé dans tous les temps la tranquillité des peuples: c'est une vérité malheureuse, certifiée par l'Histoire et les désastres de tous les siècles. La théocratie, le plus ancien de tous les gouvernemens, et le plus avide de pouvoir, ayant détourné vers elle l'hommage et la vénération des mortels; ayant, pour ainsi dire, interposé des prêtres entre Dieu et les hommes, il n'est pas étonnant que ces Pontifes souverains se soient abandonnés aux excès de l'ambition et de la jalousie: de là, tous les schismes qui ont ravagé la terre; de là, tant de dogmes différens dont le sacerdoce a fatigué la crédulité humaine. C'est cette soif de tout envahir, qui a enfanté l'intolérance de la plupart des sectes et la haine qui divise les peuples de la terre. La saine philosophie s'épou-

vante au tableau des calamités que tant d'imposteurs sacrés ont semé parmi les hommes pour des futilités diversement considérées. Victime de l'orgueil de quelques sectaires fanatisés, l'humanité facile a ensanglanté le globe, sans motif déterminé, seulement pour des sophismes inexplicables. Ainsi, toutes les religions, dont le but fondamental a dû être la vertu et le bonheur des nations, défigurées par des prêtres criminels, ou interprétées par des ambitieux, ont amené les crimes les plus effrayans, les cruautés les plus inouies, le trouble de l'Univers.

Malgré la pureté de ses préceptes, le Christianisme n'était pas exempt de ce fléau. Le vaste empire, qui reconnaissait ses lois, se voyait désolé par les schismes qui s'élevèrent et mirent le désordre dans tous les Etats de la Chrétienté. C'est dans ces temps de haines et de divisions, que Bélisaire et Narsès se firent une réputation si brillante, en illustrant le règne de Justinien. Le grand Chosroès encore se signala par ses éclatantes expéditions; il rendit la Perse florissante et redoutable. Mais au milieu de tant d'exploits, de guerres, de conquêtes, de controverses, de dévastations, la Mecque nourrissait en silence celui qui devait bientôt menacer la terre d'un envahissement général, chasser les Chrétiens de l'Orient, et transplanter par ses successeurs, jusqu'au cœur de l'Europe, sa croyance et ses étendards. (An 578 ère chrétienne). Cet audacieux fana-

tique, né dans la tribu des Chosréïtes, la plus puissante de l'Arabie, endurci par le jeûne et la retraite, exalté par la contemplation, conçut le projet de s'élever au milieu de tant de ruines politiques et religieuses qui l'entouraient; de profiter de la décadence des empires Romain et Persan, et d'envahir l'autorité dans son pays, en excitant le fanatisme des peuples, et se rendant l'objet de leur culte et leur idole. Il résolut de rendre sa pureté à l'ancienne religion corrompue par l'idolatrie. Son caractère ambitieux se déploya dans toute sa force à l'âge de 40 ans. Il ne craignit point de se dire le Prophète du culte d'Abraham et d'Ismaël, qu'il prétendait rétablir. Mais voulant l'asseoir sur des bases nouvelles, il publia qu'Abraham n'était ni Juif ni Chrétien; qu'il était vrai Croyant; qu'il n'admettait point de fausse divinité; qu'il pensait qu'il n'y avait point d'autre Dieu que Dieu, et que lui, Mahomet, était son envoyé. Il asservit ses adeptes à une foule de pratiques superstitieuses, sachant bien que, dans ces temps d'ignorance, c'était le moyen le plus sûr d'enflammer et de s'attacher les hommes. Voulant former des soldats à toute épreuve, il leur inspira le mépris de la mort, en leur insinuant que le Ciel était la récompense du Croyant tué dans les combats. Son Paradis, peuplé de Houris, séjour de toutes les voluptés, flattait leurs goûts sensuels et leurs passions dépravées. Lorsqu'ils furent convaincus

que Dieu avait réglé d'une manière immuable la destinée d'un chacun, ils crurent qu'il était inutile de prendre des précautions pour éviter le trépas, et ils l'affrontèrent avec une intrépide témérité. C'est ainsi que cet illustre imposteur parvint à former des armées qui portèrent dans la suite son nom chez les nations les plus éloignées.

Mahomet commençait à peine à répandre sa doctrine, qu'une foule d'ennemis se levèrent contre lui. Jaloux de ses progrès et de quelques victoires, ses antagonistes, qui d'abord l'avaient méprisé, le persécutèrent avec ardeur. Il se retira à Medine. Là, ses prédications appelèrent l'intérêt général, par cela même qu'il était malheureux et poursuivi. Le nombre de ses partisans s'accrut considérablement; il les enflamma sans peine de toute l'ardeur de son fanatisme. Dans peu, il eut une armée où chaque individu, exalté par l'exemple du Prophète lui-même, nourri dans le mépris de la mort, plein du bonheur de périr sur un champ de bataille, devint un dévot farouche, un soldat invincible.

Mahomet appela encore à lui les nombreuses tribus d'Arabes, divisées et répandues dans le désert; il fut tout à la fois leur Pontife et leur Général. C'est à leur tête qu'il fit la conquête de l'Asie; qu'il entreprit celle de la Perse, encore gouvernée par Chosroès. Il força par le cimeterre les peuples à embrasser

l'islamisme, lorsqu'ils étaient sourds à la voix de la persuasion. Vaincues ou persuadées, les nations durent se soumettre. En vain les Empereurs s'opposèrent à ce terrible torrent; rien ne put résister à l'audace d'une troupe si fanatique. Les Califes, successeurs du Prophète, sévères observateurs de ses préceptes, achevèrent ce qu'il avait si hardiment commencé. Malgré le schisme qui les divisait, et qui aurait dû les affaiblir, ils envahirent le vaste empire de la Perse, la Syrie et l'Afrique jusqu'à la Méditerranée: tous les efforts de l'Orient ne purent arrêter leurs rapides conquêtes. Un siècle et demi suffit à ces grandes révolutions.

Nous voici parvenus au moment où l'islamisme, toujours impatient d'étendre son empire, peu satisfait des limites de l'Asie et de l'Afrique, trop resserrées pour son ambition, n'attendait qu'une occasion de justifier de nouvelles conquêtes, franchir les mers, et se répandre en Europe. Le moindre prétexte suffisait: l'Espagne l'offrit; les Califes le saisirent avec empressement. Ici commence une autre ère pour ce pays fumant encore de ses désastres passés. Destiné à subir des changemens continuels, il verra une population étrangère l'occuper; il sera le siége d'une religion imposée par les armes; des mœurs et des usages inconnus vont y régner. Les Espagnols en seront-ils plus heureux? Sera-t-il vrai que des soldats à demi-

sauvages, venus des déserts de l'Arabie, aient répandu le bonheur avec leurs conquêtes ; aient été admirés des nations subjuguées; leur aient appris à cultiver les arts, à aimer les plaisirs, à pratiquer les vertus; les aient forcées enfin à bénir leurs chaînes, et à chérir les lois qu'ils imposaient au milieu des victoires ?

Quelle leçon pour les Conquérans et les Rois de cette Europe qui se dit policée, et qui ne rougit pas de traiter de *barbares*, des peuples dont l'exemple si beau n'est malheureusement jamais suivi parmi nous !

LETTRE TROISIÈME.

Les Arabes n'étaient plus ce peuple pauvre, nourri par le fanatisme dans la plus rigoureuse abstinence, uniquement ambitieux de répandre sur la terre le nom et la loi du Prophète, méprisant tous les biens de ce monde, n'envisageant, avec la gloire de mourir à la défense de l'islamisme, que les délices de la vie éternelle promises par Mahomet à son aveugle crédulité. Ils adoptèrent insensiblement le goût du luxe, l'amour des richesses et des honneurs, inséparables à

jamais de l'esprit d'invasion et avant-coureurs ordinaires de la corruption des nations conquérantes, qui dégénèrent après s'être distinguées par l'austérité des mœurs, la discipline, le courage et l'héroïsme.

En faisant la guerre aux Romains, ils prirent d'eux leurs usages, leurs habitudes, et leurs besoins. La beauté des climats qu'ils envahirent, les attacha à ce monde qui ne leur avait encore offert que les déserts brûlans de leur aride patrie. Les riches campagnes de l'Egypte, le ciel heureux de la Mauritanie, la Bétique, déployant à leurs yeux, de l'autre côté de la mer, les plus rians et les plus fertiles rivages, durent leur faire croire qu'ils avaient trouvé ce Paradis de voluptés, annoncé par le Prophète, en récompense de leurs immenses travaux. Déjà les plus belles esclaves peuplaient leurs Harems; l'encens réel, que ces Houris terrestres prodiguaient à leur maître, valait bien cette félicité imaginaire et ces continuelles erreurs, dans lesquelles leurs âmes s'étaient inutilement bercées jusques-là; l'or et l'argent embellissaient leurs palais somptueux; ces précieux métaux brillèrent sur leurs armures; la culture des arts et des sciences adoucit la rudesse de leur sauvage caractère; le luxe et les plaisirs succédèrent aux privations qu'ils s'étaient religieusement imposées; l'amour se mêla à leurs pratiques superstitieuses; ils s'obligèrent désormais à porter les armes pour la beauté, comme ils l'avaient

fait pour leur culte; l'esprit de chevalerie remplaça chez eux l'esprit de fanatisme; l'un et l'autre enfantèrent des héros; enfin ce ramas de farouches dévots, misérables, ignorans et crédules, devenait insensiblement une nation policée, riche, éclairée, courageuse par caractère, et non plus par superstition.

Pendant que les Arabes se perfectionnaient chaque jour, acquérant un nouveau degré d'ambition, de puissance et d'énergie, les Goths répandus en Espagne, déchirés par leurs dissentions intestines, livrés au fléau de la guerre civile, totalement dégénérés ou corrompus, ne présentaient partout qu'un peuple vieilli, faible, sans caractère et incapable d'une forte résistance. Ce n'était plus ces soldats d'Alaric, qui, pleins d'héroïsme et de probité, avaient envahi le vaste empire d'Occident, et soumis la capitale du monde. Dépouillés de leurs primitives vertus, ils se couvrirent des mêmes vices qui hâtèrent la décadence des Romains, et qui sont d'ordinaire chez les nations les résultats des plus brillans exploits.

Withiza régnait encore dans la Péninsule. Les peuples, fatigués de ses désordres et de ses cruautés, se soulevèrent. Rodrigue, fils de Théodefrède, se mit à la tête des mécontens, leva l'étendard de la révolte, et fit la guerre à Withiza, qui, malgré cet éveil terrible, n'en continua pas moins ses exactions.

Cependant le Califo Walid, endormi au sein des

voluptés dans son serrail à Damas, laissait librement le Gouvernement de la Mauritanie entre les mains de Muza, Général plein de valeur, propre aux grandes entreprises, tel qu'il le fallait à un peuple inquiet, inconstant, accoutumé à la guerre, et amoureux des conquêtes. Après avoir vainement tenté le siége de Ceuta, place que les Goths possédaient sur les côtes d'Afrique, et qui fut vaillamment défendue par le Comte Julien, Muza résolut de faire une descente en Espagne. D'après certains historiens, il y fut engagé par le Comte Julien lui-même, devenu l'ennemi mortel de Rodrigue monté sur le trône à la place de Withiza, tué dans une bataille. Il est rapporté que Rodrigue, ayant voulu faire violence à la fille du Comte, celui-ci, irrité d'une telle insulte, avait engagé Muza à passer en Espagne, et à s'en emparer. Quoi qu'il en soit, Muza envoya sur les côtes de la Péninsule Tarik Abuzara, un de ses lieutenans, avec une forte armée. Le débarquement s'opéra au lieu même du détroit, qui porta long-temps le nom de *Dgebel al Tarik* ou *détroit de Tarik*, que, par corruption, nous nommons aujourd'hui *Gibraltar*.

Rodrigue, averti, mais un peu tard, de l'orage qui semblait le menacer, s'empressa de mettre fin à la guerre civile qui désolait ses Etats, et qui avait déjà moissonné l'élite de la nation. Il rassembla à la hâte une armée, pour s'opposer à Abuzara. Celui-ci,

trop faible pour tenir la campagne, se contenta de ravager le pays, et de se fortifier dans Calpé, qu'il avait fait bâtir sur les bords de l'Océan, non loin du détroit.

Tarik Abdalahi accourut le renforcer avec 7,000 hommes de débarquement. Ce Général, pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre, leur ôta les moyens de fuir, en brûlant à leurs yeux les vaisseaux qui les avaient apportés. Il fit des incursions dans l'intérieur de l'Andalousie, et s'apercevant que Rodrigue serait trop impuissant pour résister à une armée un peu considérable, il s'empressa d'en faire son rapport à Muza, en l'engageant à songer sérieusement à la conquête du pays.

Muza, persuadé par cette relation fidèle, et plus encore par les sollicitations secrètes du Comte Julien, des fils de Withiza détrôné par Rodrigue, et de leur oncle Oppas, archevêque métropolitain de Séville, envoya Tarik Abincier à la tête de 12,000 Maures, choisis parmi ses meilleures troupes, avec ordre de pénétrer, aussi avant que possible, dans l'intérieur de la Péninsule : il lui donna, en outre, le commandement général des armées qui y étaient déjà. Le Comte Julien accompagna Abincier dans cette expédition.

Rodrigue cependant n'avait pas perdu de temps pour soulever les Espagnols contre l'ennemi commun,

ni pour rassembler des soldats; mais, quoiqu'il se vît à la tête d'une armée considérable, il s'en faut qu'il eût pu inspirer à la nation, depuis long-temps découragée par le despotisme de ses Rois, cet élan généreux et ce patriotisme qui, seuls, rendent les peuples invincibles. L'Espagne était dans un état de détresse tel, que la majeure partie de ses habitans préférait une invasion étrangère, à la douleur de verser son sang pour un trône qui n'inspirait que la haine: déplorable extrémité des peuples, contraints à chercher, dans de nouvelles calamités, un soulagement aux maux infinis qu'assument sur leur tête les Rois vicieux et les Cours dissolues.

Malgré le ressentiment public contre Rodrigue, il parvint à réunir des forces capables de s'opposer à la marche de Tarik. Il résolut alors de décider par une bataille du sort de sa couronne. En conséquence, il fut à la recherche de l'ennemi, qu'il n'eut pas de peine à trouver, car les Maures brûlaient, comme lui, d'en venir aux mains. Les deux armées se rencontrèrent (11 novembre 712) sur les bords du Guadalette près de Xérès de la Frontera. Rodrigue était entouré de toute la noblesse d'Espagne, déterminée à mourir ou à vaincre. Les Goths, dans cette action, soutinrent leur réputation ancienne; mais la fortune ou plutôt la défection des fils de Withiza, qui passèrent du côté des Maures, trahit leur courage, et

rendit leurs vaillans efforts inutiles. Tarik fut vainqueur. En vain l'infortuné Rodrigue voulut rallier ses soldats fuyant de toutes parts; il fut entraîné avec eux, laissant le champ de bataille jonché de cadavres au pouvoir de ses ennemis. Cette sanglante journée fut la dernière du règne des Goths en Espagne: ils ne cherchèrent pas à en hasarder une seconde. Tarik poursuivit sa victoire sans relâche; dans peu de temps il eut soumis toute l'Andalousie. Quant à Rodrigue, certains prétendent qu'il se retira dans un monastère, vers les frontières de la Lusitanie; d'autres croient que, quelque temps après la bataille, on trouva dans un bourbier son char avec ses ornemens royaux, et qu'il s'était retiré au fond d'une grotte, où il mourut dans la prière, la pénitence, et surtout les regrets.

Muza, enflammé par les brillans succès de son lieutenant, voulut lui-même achever la conquête de l'Espagne; il accourut, accompagné d'Abdalasis, son fils, et d'une armée plus puissante encore que celle qui marchait sous les ordres de Tarik. Il partagea toutes ses troupes en trois corps, destinés à opérer à-la-fois par trois points différens, pour ne pas laisser aux Goths le temps de se reconnaître. Abdalasis fut chargé de soumettre toutes les côtes et les isles de la Méditerranée; un autre officier eut la même destination du côté de l'Océan, tandis que dans le centre, avec Tarik, Muza devait diriger tous les mou-

vemens. La Péninsule fut bientôt parcourue en entier: les villes qui opposèrent quelque résistance furent rasées et leurs habitans passés au fil de l'épée. L'archevêque Oppas, auquel Muza avait donné le commandement d'un corps de Sarrasins, se distingua dans ces sanglantes expéditions, en faisant retomber sur ses compatriotes innocens les effets de sa cruelle vengeance. Les pays, au contraire, qui se soumettaient sans défense, étaient protégés et respectés par le Conquérant; ils conservaient leurs lois et leur religion: Muza semblait lui-même vouloir les adopter et s'y assujétir. Une confiance réciproque régna bientôt entre les deux peuples; les alliances lui succédèrent; les Espagnols et les Arabes ne firent plus qu'une même nation; et c'est par suite de ce mélange heureux, que leurs descendans reçurent la dénomination de *Muzarabes*, comme pour éterniser le nom de Muza, leur généreux vainqueur.

Tant de gloire et de sagesse, couronnées d'un amour universel, ne tardèrent pas à exciter des jalousies et à soulever des rivaux à Muza. Tarik fut le plus puissant d'entr'eux. Ses rapports réveillèrent les soupçons du Calife, qui donna ordre à Muza de venir à Damas rendre compte de sa conduite. Quoique persuadé de son innocence, ce dernier jugea plus à propos de chercher à appaiser son maître en caressant son avarice et ses goûts voluptueux: ces moyens,

plus que la justice, trouvent accès auprès des despotes. Il fit, en conséquence, embarquer pour Walid des trésors immenses, une quantité d'esclaves des principaux seigneurs Goths, ainsi que les plus belles filles de l'Andalousie. Mais les intrigues de Tarik et ses perfides flatteries avaient invariablement fixé le Calife. Les présens de Muza furent reçus avec une sorte d'avidité; mais ni leur magnificence, ni les longs et glorieux services de celui qui les offrait, ne purent ébranler l'inflexibilité du Monarque. L'infortuné Muza fut renfermé dans une prison, où il mourut bientôt après de douleur.

Les tyrans ont dans tous les pays de l'Univers une égale manière de récompenser.

Cependant Abdalasis fut nommé gouverneur de l'Espagne. Héritier du courage et des vertus de son père, il termina la conquête de la Péninsule, à l'exception des montagnes des Asturies, où s'étaient retirés les débris de la noblesse des Goths. Rentré à Séville, lieu de la résidence de sa Cour, ce Prince se délassa de ses travaux, en s'occupant du bonheur des peuples soumis à ses lois. Celles qu'il établit, furent toutes conformes aux mœurs des habitans dont il se rendit le plus zélé protecteur. On le vit doux, affable, juste à l'égard de tout le monde; il répara, autant qu'il fut en lui, les maux occasionnés par la guerre; il fomenta le commerce et l'industrie; l'agriculture sur-

tout, jusques-là négligée, acquit sous lui une perfection inconnue. Enfin, Abdalasis fit en quelque sorte oublier leurs malheurs aux Espagnols.

Les Princes vertueux sont comme les beaux jours de notre vie, ils sont rares et passent avec rapidité. Celui-ci, soupçonné d'aspirer à se rendre indépendant du Calife, fut assassiné dans une Mosquée par ses propres officiers, jaloux sans doute de l'éclat de sa réputation.

Alahor, son successeur, marcha sur ses traces; il corrigea quelques injustices commises sous la régence d'Abdalasis, trop occupé quelquefois de ses plaisirs, au détriment des affaires publiques. Les Chrétiens furent heureux sous ce vice-roi, ainsi qu'ils l'avaient été sous son prédécesseur. On voit déjà que si les Maures savaient vaincre et conquérir, du moins leurs conquêtes devenaient utiles aux peuples, et le sang versé, afin d'assurer leurs victoires, n'était pas en entier perdu pour l'humanité.

Assuré de la fidélité de la nation Espagnole, tranquille sur l'amour public qu'il avait fixé par son équité, Alahor put sans crainte songer à de nouvelles invasions; il franchit les Pyrénées; il s'empara, presque sans obstacle, de la Gaule gothique, qui, de même que l'Espagne, avant la descente des Maures, était divisée par ses propres dissentions.

Mais tandis que les Arabes, de conquête en conquête, marchaient chaque jour à de nouveaux titres de gloire, les Goths réfugiés dans les Asturies s'organisaient par les soins d'un Prince de la famille de Rodrigue, de ce Pélage connu par ses talens militaires, sa sagesse et son intrépidité. Retirés dans la caverne de Cavagonda, ces restes d'une monarchie détruite ne pouvaient attirer l'attention de leurs superbes vainqueurs, trop puissans pour les craindre, trop orgueilleux pour ne pas les mépriser. Rien n'empêcha donc Pélage de réunir du monde, et de créer une armée avec laquelle il commença des incursions sur les terres des Maures.

Alahor craignant avec raison que ce parti, renaissant de ses cendres, ne se rendît bientôt redoutable, s'empressa, pour l'étouffer dans le principe, de rentrer en Espagne, et d'envoyer dans les Asturies une puissante armée sous les ordres d'Alchaman, un de ses principaux officiers. L'archevêque Oppas était de l'expédition. Ce fougueux prélat saisissait toutes les occasions de nuire à ses concitoyens; mais le sort, toujours juste, le fit enfin tomber entre les mains des Chrétiens, qui, par la mort violente qu'ils lui firent subir, se vengèrent du sang espagnol si souvent et si cruellement versé par ses mains. Alchaman périt dans une bataille que les Maures perdirent; il ne resta rien de cette armée formidable envoyée contre

Pélage : ses tristes débris, échappés à cette journée, furent, disent les historiens, écrasés, en fuyant, par la chute d'une montagne qui s'éboula sur eux. Les Chrétiens ne manquèrent pas d'attribuer au miracle, et au secours de quelque Saint, des avantages aussi éclatans. Pélage, qui savait tirer parti de toutes les circonstances favorables, fit croire que réellement Dieu combattait pour lui; ses troupes, auparavant découragées, furent, dans cette persuasion, enflammées d'une valeur depuis long-temps méconnue; elles devinrent ce que les Arabes avaient été aux premières époques de leur fanatisme. Ainsi le courage, ce sentiment élevé des grandes âmes, mûri toujours par la raison, n'appartient qu'à la philosophie; étranger à la multitude, il n'est chez elle que le résultat d'une erreur, le fruit de l'imagination exaltée ou égarée par l'imposture. De là, la mobilité de cette vertu chez la plupart des hommes; aussi légère que la cause qui la produite, elle effleure quelquefois leur cœur, mais rarement elle s'y fixe.

Pélage poursuivit ses succès avec chaleur. Il remporta une seconde victoire sur les Maures dans la vallée d'Olallés, non loin de la ville d'Oviédo. Par là il affermit le petit royaume qu'il s'était créé au milieu de ces montagnes, où la nature, en lui offrant en tous lieux des asiles contre ses ennemis, secondait son zèle infatigable et sa valeur. La fortune ne cessa

de le favoriser durant son règne, qui dura 19 ans. Les peuples, sous lui, furent aussi heureux qu'il fût permis de l'espérer dans des temps totalement employés à la guerre, et dans un pays couvert d'arides rochers, n'offrant partout que des ressources insuffisantes.

Ce Prince mourut à un âge assez avancé (an 737); des regrets sincères l'accompagnèrent sur la tombe. On doit le considérer comme le père de la Monarchie espagnole, le restaurateur de la Chrétienté. Sans son courage, sa constance et ses vertus, la Péninsule subirait peut-être encore le joug des Miramolins, le culte du Prophète y remplacerait celui du Christ, et ces Rois actuels, pompeusement assis sur un trône dont ils se sont fait arbitrairement un patrimoine, ces Rois si fiers de leurs ancêtres, seraient sans doute les sujets humiliés d'un Arabe, d'un descendant de quelque sauvage du désert! Ainsi le hasard seul distribue le plus souvent les rangs et les titres. Pourquoi donc les hommes en sont-ils si orgueilleux, et pourquoi encore en font-ils un si fatal usage!

Pendant que les Princes chrétiens fondaient péniblement leur empire renaissant dans les Asturies, les Maures, dédaignant d'aussi faibles ennemis, marchaient sous le premier des Abderrames à des conquêtes plus glorieuses, en les étendant au delà des Pyrénées.

Déjà en 732, cinq ans avant la mort de Pélage, ils avaient envahi la plus belle partie de la France, lorsque Charles Martel arrêta devant Tours ce torrent qui menaçait de tout envahir, et rendit à la Chrétienté, par une victoire éclatante, un espoir qu'elle avait déjà comme perdu. Sans cette mémorable journée, il est à présumer que la France eût suivi longtemps, et suivrait peut-être de nos jours la religion de Mahomet. Abderrame fut tué dans l'action, et son armée entièrement détruite. Les historiens n'ont pas craint d'être taxés d'exagération, en portant à 375,000 hommes le nombre des Maures restés sur le champ de bataille.

Cet échec important ranima le courage des Chrétiens réfugiés dans les Asturies; ils en tirèrent avantage. Les orages survenus dans le même temps sur le trône des Califes, au sujet du schisme fameux qui partage encore les Mahométans entre les deux sectes d'Ali et de Moavias, empêchèrent les Arabes de s'occuper sérieusement de l'entière réduction de l'Espagne. Les guerres qui s'allumèrent entr'eux, donnèrent aux Chrétiens le loisir de consolider leur empire, d'étendre leurs limites, et de prendre enfin une attitude imposante. Tout semblait tendre à exaucer leurs vœux, et à leur donner la supériorité sur leurs ennemis divisés, lorsqu'un événement imprévu arrêta leurs progrès, en reculant, par delà des siècles, le terme de la lutte

sanglante que les deux peuples soutenaient avec une égale opiniâtreté.

Abdala, chef de la tribu des Alides, ayant juré d'exterminer les Ommiades, leur promit une amnistie générale, s'ils se rendaient auprès de lui. Ces infortunés y accoururent au nombre de 80. Abdala les fit tous massacrer, et servit sur leurs cadavres un festin horrible à ses officiers. Un seul Ommiade échappa. Ce Prince s'enfuit en Espagne, où s'étant mis à la tête des mécontens, il fonda le royaume de Cordoue. C'est ce même Abdelraman ou Abderrame II, qui illustra son règne par des conquêtes brillantes, sa justice, ses vertus, son goût recherché pour les sciences et les beaux-arts. C'est principalement à cette époque, qu'il faut rapporter ces jours heureux de la galanterie dont l'Andalousie orgueilleuse devint le théâtre, et que les romanciers et les poètes se plûrent à immortaliser. Ce héros était le contemporain de Charlemagne. Mais aussi grand capitaine que lui, les mêmes vices ne souillèrent point sa brillante carrière. S'il fut ambitieux, c'est du bonheur de ses peuples, de la gloire et de la prospérité de ses Etats. Par ses soins, la Bétique vit s'élever sur son sein des villes superbes, embellies elles-mêmes par des palais somptueux. Il multiplia les canaux; il rendit les rivières navigables; l'industrie fut par lui portée au plus haut degré. Le peuple espagnol, devenu depuis si paresseux et insouciant,

était à cette époque le plus actif et le plus laborieux. Cordoue, Métropole de son empire, passa pour une des plus belles qu'il y eût alors. Abderrame y jeta les fondemens de cette superbe Mosquée, l'orgueil encore du présomptueux Andaloux. C'est près de lui que se réunirent les premiers savans et les artistes les plus renommés de l'Asie. Les Rois catholiques envoyèrent à sa Cour leurs enfans perfectionner leur éducation, certains de la protection généreuse d'un Potentat qu'ils étaient forcés de vénérer, quoique leur premier ennemi. Ce prince fut le digne émule de ce Monarque de l'Asie, issu de la race des Abbassides, auquel ses vertus firent donner le surnom d'*Aaron al Raschild*, qui veut dire *Juste*. Ces deux grands hommes régnèrent à la même époque. Ainsi, deux enfans du désert, placés l'un à l'Orient, l'autre à l'Occident du monde connu, ont prouvé la possibilité de faire chérir le despotisme. Rois de la terre policée ! vous qui tenez tant à cette arme terrible, que n'avez-vous appris de ces deux illustres Potentats l'art si difficile de vous en servir pour le bien de vos peuples !

Ainsi qu'Abderrame, les divers Généraux ou Gouverneurs maures de la Péninsule se rendirent indépendans ; ils se firent la guerre entr'eux, toujours sous le prétexte du schisme qui les divisait. Le Monarque de Cordoue les soumit alternativement. En

vain quelques-uns d'entr'eux invoquèrent le secours de Charlemagne, en offrant à son insatiable cupidité de brillantes conquêtes dans leur pays; ils ne purent troubler le bonheur, ni ternir la gloire de leur puissant adversaire, toujours occupé, au milieu de ses victoires, à rendre ses Etats heureux et florissans. Charlemagne s'empara, aux dépens de ses prétendus protégés, de tout le pays en deçà de l'Ebre, de l'une à l'autre mer. Cette nouvelle souveraineté se nomma et se nomme encore *la Marche d'Espagne*. La France la conserva jusqu'en 841, époque où elle fut enlevée à Charles le Chauve, après la funeste bataille de Fontenai.

C'est au retour d'une des expéditions de Charlemagne en Navarre, que son arrière-garde fut exterminée par Loup II, Duc de Gascogne, vers les défilés de Roncevaux. On montre encore à côté du monastère établi sur le haut de la vallée, près du chemin de St.-Jean-Pied-de-Port à Pampelune, les tombeaux des Pairs de France et du fameux Paladin Rolland, morts dans cette affaire mémorable; les Moines de cette Abbaye désignent même le chêne au pied duquel ce dernier tomba percé de coups. Les Espagnols, en général, s'attribuent tout l'avantage de cette journée, quoiqu'ils n'y aient pris aucune part; ils ignorent sans doute qu'elle fut l'effet d'une trahison. Toujours fiers de leur antique renommée, vou-

draient-ils la ternir en s'enorgueillissant de succès étrangers et déshonorans?

Tandis que les Maures régnaient heureux sur la plus belle partie de l'Espagne, et qu'Abderrame s'efforçait de réunir sous son joug les petits Princes ou Gouverneurs qui, depuis le massacre des Ommiades, s'étaient rendus indépendans, les Chrétiens avaient agrandi leurs Etats vers les Asturies, et formaient déjà plusieurs royaumes ou provinces dont ils ne tardèrent pas à se disputer eux-mêmes la possession. On vit bientôt la Péninsule partagée en principautés partielles, rivales les unes des autres, soit dans la partie mahométane, soit dans la partie catholique. De là naquirent les alliances les plus disparates, pour soutenir ou protéger les petits intérêts que cette division de territoire changeait à chaque instant. Ainsi, des Princes musulmans contractèrent avec des Princes chrétiens; ils recherchèrent sans scrupule les uns et les autres un appui réciproque : Charlemagne et Pepin le Bref en donnèrent l'exemple, qui fut bientôt suivi par leurs successeurs. La religion n'était donc pas le motif des guerres que se faisaient les Rois à cette époque; elle ne servit que de prétexte pour entraîner les peuples, et en faire l'instrument de l'ambition, alors comme aujourd'hui le premier mobile des trônes.

Tant de rivalités diverses n'affaiblirent cependant pas la haine invétérée qui séparait les Maures et les

Chrétiens. Unis momentanément par l'intérêt, ils étaient aussitôt divisés lorsque cet intérêt n'existait plus. De ces deux partis, l'un nécessairement eût écrasé l'autre sans tarder, si, réunis par l'opinion, chacun d'eux n'eût fait qu'une même puissance, agissant sous le même Gouvernement et les mêmes lois. Le partage de la Péninsule fut donc la cause de ces guerres sanglantes qui l'ont désolée durant huit siècles consécutifs. Ainsi, pendant ce laps de temps, le sang des hommes y a été offert en holocauste permanent à l'avarice, à l'ambition de quelques misérables Potentats.

Je m'abstiens de parler ici de cette série de Rois qui, toujours divisés, perpétuèrent les combats et la dévastation en Espagne; je passerai rapidement sur des siècles que les Maures seuls illustrèrent par la culture des sciences et des arts méconnus de leurs farouches rivaux. Je reprendrai ailleurs l'histoire de ce peuple brave dans les combats, industrieux et humain pendant la paix, toujours aimant et toujours voluptueux. Je te redirai leurs hauts faits, leurs institutions, leurs amours, leurs plaisirs et leurs malheurs; tu y verras, qu'à leur expulsion entière de ces climats, rendus par eux si florissans, ils ne laissèrent que de douloureux souvenirs sur une terre jadis fortunée, où la sanguinaire Inquisition essaya, après leur départ, ses premières cruautés, et dressa ses premiers échafauds.

Reprenons pour le moment la suite des événemens principaux qui eurent lieu jusqu'à cette époque d'une si mémorable catastrophe.

LETTRE QUATRIÈME.

Depuis long-temps le royaume de Tolède fixait la jalouse cupidité des Princes chrétiens d'Espagne. Les Maures y avaient réuni avec soin tout ce qui peut contribuer à élever un empire au faîte des prospérités; les peuples y vivaient, sinon tranquilles, du moins heureux, sous la protection d'un gouvernement sans cesse occupé de leurs intérêts. Tout à coup, vers la fin du XI.me siècle, quelque temps avant les Croisades, Alphonse VI, dit *le Grand*, invite toute la Chrétienté à prendre les armes, et à se liguer avec lui pour enlever aux Musulmans la ville de Tolède. Une foule de Chevaliers répondirent à cet appel. Parmi eux, on remarquait l'époux de Chimène, ce Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé *le Cid*, immortalisé par le génie du grand Corneille autant que par son propre courage. Cette armée d'intrépides aventuriers assiégea la ville, qui se rendit le 25 de mai 1085. Les Arabes y avait régné pendant 372 ans, et l'avaient rendue,

après Cordoue, une des cités les plus florissantes. Malgré tous les efforts d'Alphonse pour lui conserver sa primitive splendeur, elle ne fut jamais sous les Chrétiens ce qu'elle avait été antérieurement : tout y prit une attitude languissante; les plaisirs s'enfuirent avec les beaux-arts expulsés; presque toute la population émigra, et cette capitale, qui renfermait autrefois dans son sein trois cent mille âmes, n'est plus qu'une ville ordinaire, où environ quinze mille habitans, dont un grand nombre ecclésiastiques, languissent dans la paresse, ignorant pour la plupart jusqu'à l'histoire de leurs illustres aïeux.

La prise de Tolède jeta l'alarme et la consternation chez les Mahométans. Les Rois maures se croisèrent à leur tour; ils remportèrent sur Alphonse une grande victoire; mais ce succès fut sans utilité, puisqu'Alphonse, aidé des Français, les força dans la suite à se reconnaître ses vassaux.

Le Monarque chrétien, assuré de la tranquillité de ses Etats, entreprit la conquête de la Lusitanie. Il donna ensuite cette province en dot à sa fille Dona Theresa, mariée depuis au Comte Don Henri de Besançon, qui était passé à son service. C'est de cette époque que date la création du royaume du Portugal. D'après les assertions de certains, ce Comté releverait du royaume de Léon; mais les Portugais

soutiennent que ces pays furent cédés sans retour.

Joseph, Empereur des Etats de Fez et de Maroc, venait de succéder à Abubekre-ben-Omar, chef de la tribu des Morabites. Cette secte, pour observer plus rigoureusement les préceptes du Coran, s'était répandue loin des autres Arabes sur les rivages de l'Afrique.

Leur population, extrêmement augmentée, fit naître à Joseph le dessein de s'emparer de l'Andalousie aux dépens des Chrétiens et des Maures qui la possédaient. Ce nouveau Conquérant fut heureux dans toutes ses entreprises. Après la mort du Cid, en 1096, il enleva Valence, malgré les courageux efforts d'Alvar Fanez, gouverneur de la ville, et de Chimène, veuve du héros Castillan. Joseph parvint à abolir en grande partie le Christianisme dans la Bétique, en exilant en Afrique les Muzarabes qui tombaient en son pouvoir. La fortune avait abandonné Alphonse sur le déclin de sa vie. Il eut la douleur de voir lui échapper, malgré lui, tout le fruit de ses victoires, le 29 mai 1108, à la bataille d'Uclés, où son armée fut détruite et où il perdit, avec l'élite de la noblesse chrétienne, l'Infant Don Sanche, son fils, âgé de onze ans, Prince en qui il fondait toutes ses espérances.

Malgré tant de revers, Alphonse ne se laissa point abattre. Il dévora ses regrets, et plein de courage au

milieu de malheurs, il ne songea qu'à arrêter l'invasion étrangère qui menaçait ses Etats. Il prit de si bonnes dispositions, secondé de Fanez, le défenseur de Valence, que Joseph n'osa point entrer en Castille; il se répandit dans la Catalogne, laissant encore les sujets d'Alphonse libres et heureux par les soins de leur Monarque.

Cependant ce Prince, accablé de vieillesse et de fatigues, mourut en 1109, après un règne de 37 ans, qu'il avait continuellement employés à la gloire de ses peuples.

De nouveaux troubles s'élevèrent en Castille pour la succession d'Alphonse. Le Roi d'Aragon, qui y avait des prétentions, les soutint les armes à la main, et des guerres civiles affligèrent encore les Chrétiens dans cette partie de la Péninsule.

Il est inutile de retracer ici une foule de faits particuliers d'un trop faible intérêt, pour faire partie d'un abrégé de cette histoire. Franchissons l'espace de 103 ans, et arrêtons-nous à cette époque où la même fureur des Croisades qui venait de soulever l'Europe contre l'Asie, anima les Princes chrétiens contre les Mahométans d'Espagne, et leur fit réunir cette armée qui gagna la fameuse bataille de *las Navas de Tolosa*, sur Mahomet surnommé *le Verd*, Roi de Maroc (16 juillet 1212).

Les Rois coalisés poursuivirent leurs succès en

Andalousie, et s'emparèrent de Baeza, qu'ils mirent à feu et à sang. Ceux qui échappèrent au massacre se réfugièrent à Ubeda. Cette ville ayant proposé de remettre ses clefs et de payer un million d'écus pour se libérer du pillage, se vit réduite au désespoir, au refus qui lui fut fait d'accepter la capitulation. Renforcée par les réfugiés de Baeza, elle obligea les Croisés à lever le siége. Ceux-ci, affaiblis par la famine et les maladies, se retirèrent dans leurs Etats; laissant seulement de fortes garnisons dans les places déjà conquises.

Mahomet, après la funeste journée de Tolosa, repassa en Afrique, où il mourut bientôt après rongé par les chagrins.

L'année suivante 1213, les Rois de Castille et de Léon rouvrirent la campagne contre les Infidèles, et leur enlevèrent plusieurs places. Mais des événemens imprévus suspendirent tant de succès, et replongèrent les Chrétiens au sein de leurs divisions particulières, qui devinrent très-avantageuses aux Maures, dans la position extrême où leurs revers les avaient placés.

Le Roi de Castille mourut en allant à Placentia joindre le Roi de Léon, pour concerter le plan qu'ils projetaient contre les Mahométans. Il fut suivi peu après dans la tombe par Don Diego Lopez de Haro, et Don Pèdro Fernandez, les premiers hommes de

ces temps, et ceux qui avaient contribué le plus aux avantages remportés par la Croisade.

Ici commence une nouvelle série d'événemens qui détournèrent, en grande partie, les Rois d'Espagne de la guerre contre les Maures, pour ne les occuper que de leurs propres différends, de leurs prétentions et de leurs intérêts.

Henri, encore enfant, devait succéder à son père sur le trône de Castille. Don Alvar de Lara, nommé Régent, attira par son ambition tous les malheurs qui, pour l'ordinaire, accompagnent les Régences. L'Espagne fut encore en proie à des guerres nouvelles. Les Maures eussent pu profiter de tant de dissentions favorables, et se relever de leurs désastres, s'ils n'eussent pas, comme les Chrétiens, et pour les mêmes causes, été divisés eux-mêmes.

La Péninsule n'était pas le seul Etat malheureux à cette époque. L'Allemagne et l'Italie ne reposaient pas encore des troubles auxquels Grégoire VII, par ses emportemens, avait précédemment donné lieu. L'Orient fumait des ravages occasionnés par les premières Croisades, et la Sicile, livrée au despotisme de Charles, Duc d'Anjou, préparait sourdement les massacres effrayans, connus sous le nom de *Vêpres Siciliennes*.

C'est dans ces temps de désolation que Pierre III régnait en Aragon. Ce Prince, dont la conduite a

pu servir de modèle à Machiavel, qui sacrifia tout à ses intérêts, qui ne connut d'autre loi que sa politique perverse, et qui fut un des premiers à enseigner aux Rois le mépris des foudres du Vatican, soutenait ses prétentions au trône de Sicile, contre Charles, Duc d'Anjou, rival en tout digne de lui.

Par ce droit illégal que les Papes s'étaient arrogé de disposer des couronnes à leur gré, Urbain IV, héritier de la haine des Pontifes contre la maison de Souabe, offrit à Charles le trône de Sicile, que Mainfroy, fils naturel de Frédéric, Roi de Naples, avait usurpé pendant la minorité de l'héritier légitime, Henri.

Le Duc d'Anjou, ambitieux et entreprenant, s'était empressé de répondre aux désirs du Pape, désirs qui passaient pour autant de lois auxquelles il fallait se soumettre. Quoi qu'il en soit, Charles éprouva de grandes résistances de la part de Mainfroy, qui, aidé de la faction des Gibelins, défendait courageusement les droits acquis par son usurpation. Charles, toujours accompagné de la fortune, vainquit Mainfroy dans les plaines de Bénévent (26 février 1266) : ce dernier fut tué, et son armée presqu'entièrement détruite. Enorgueilli de ses succès, le vainqueur se livra sans réserve à ses passions, et à ses sanguinaires penchans. Les Français, ses auxiliaires, suivirent son exemple. La Sicile, opprimée, ne tarda pas à se plaindre.

Bientôt Charles mit le dernier sceau à ses cruautés; il se couvrit de l'horreur publique, en faisant mettre à mort tous les Gibelins, les Chevaliers et les Princes qui, après le trépas de Mainfroy, embrassèrent le parti du jeune Conradin, appelé par la naissance au trône que Mainfroy lui avait usurpé. Conradin fut du nombre des victimes. Après une bataille qu'il perdit contre Charles, il s'était enfui déguisé en paysan; mais, découvert et trahi, il fut livré à son compétiteur qui lui fit trancher la tête. Le jeune Prince, avant de mourir, harangua le peuple avec fermeté, le plaignit de ses malheurs, fit des vœux pour lui, et jeta son gant sur la place, en signe d'investiture à celui qui oserait, en le retirant, venger sa mort.

Un Chevalier aragonais le ramassa; il le porta au Roi d'Aragon, père de Pierre III, qui, pour avoir épousé la fille de Mainfroy, Constance, le seul rejeton restant de cette famille, prétendait aussi à la couronne de Sicile.

A ces titres, qui lui paraissaient légitimes, Pierre ajoutait l'obligation où il se trouvait, d'après toutes les lois de la Chevalerie, de venger la mort de Conradin, étant détenteur du gant de ce Prince.

Mais ce qui le fixa davantage et hâta ses dispositions, ce furent les sollicitations de Jean de Procida, noble Sicilien, qui avait entrepris de délivrer son pays du joug des Français. Ce conspirateur engagea

Pierre à faire valoir ses droits sur le royaume de Sicile, lui négocia l'appui de l'Empereur de Constantinople, Michel Paléologue, dont il réveilla la crainte et les soupçons, à l'égard de Charles, en lui faisant entrevoir que ce dernier, sous prétexte de préparer un armement pour la Terre-Sainte, se disposait à envahir la Turquie.

Pierre, persuadé par les insinuations de Procida, se hâtait d'équiper, pour passer en Sicile, une flotte que, pour ôter toute suspicion, il disait destinée à une expédition en Afrique, lorsque le massacre des Français eut lieu spontanément dans tout le royaume, au grand étonnement des Rois, et de Procida lui-même, étranger à cet événement : ce qui prouve que les révolutions sont quelquefois inattendues, même de ceux qui les préparent, et qu'elles sont souvent l'effet du hasard, du moment, ou de certaines circonstances.

Charles devina sans peine la cause de cette terrible insurrection; il voulut en vain changer de conduite; l'opinion publique était fixée contre lui; il fut obligé d'opposer la force à la force, et de faire la guerre à ses propres sujets.

Procida, qui calculait posément toutes ses démarches, et ne voulait rien précipiter pour parvenir plus sûrement à son but, fut fâché du trop prompt soulèvement de ses concitoyens. Par là ils avertissaient Charles d'user de tous ses moyens pour se mettre sur

la défensive, et c'est ce que Procida eût voulu prévenir, afin que les ennemis qu'il lui suscitait fussent en disposition de commencer plus sûrement les hostilités.

En effet, ce Monarque impétueux, rejetant toute capitulation, pressait déjà vivement Messine qui s'était révoltée, tandis que Pierre achevait à peine ses préparatifs. Les Messinois lui envoyèrent des Députés pour lui peindre leur détresse, et l'engager à hâter son expédition. Il partit enfin, débarqua à Palerme où il se fit couronner, et de là se rendit à Messine, dont il fit lever le siége, à la grande satisfaction des habitans réduits aux abois. Dans le même temps, la flotte aragonaise battait celle de Charles, ce qui acheva d'assurer à Pierre la possession de la Sicile.

Cependant le Pape Martin IV, jaloux des succès du Roi d'Aragon, et plus encore irrité de ce qu'un Monarque s'emparât ainsi d'un trône sans son autorisation, lança contre lui les foudres du Vatican, l'excommunia, et investit de la couronne d'Aragon Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi, Roi de France. Il publia en même temps une Croisade contre Pierre, ressource ordinaire des Pontifes, pour se venger des Princes qui avaient le malheur de leur déplaire.

Les excommunications et les bulles de Martin importaient fort peu à Pierre qui les méprisait; elles ne l'empêchèrent pas d'achever la conquête de la Sicile. Cependant lorsqu'il vit qu'en vertu de l'inves-

titure du Saint-Siége, le Roi de France se préparait à envahir l'Aragon, il fut contraint de revenir en Espagne, laissant au gouvernement de Sicile la Reine Constance et son fils Don Jaymes.

Il eût été facile à Charles, en profitant de la diversion que l'armement du Roi de France occasionnait du côté d'Espagne, de reconquérir la Sicile encore agitée par les mécontens. Il se trouvait en Provence à la tête d'un parti puissant; en outre, les Comtes d'Alençon et d'Artois commandaient en son nom, dans la Calabre, une armée considérable; il ne fallait qu'agir en Italie, pendant que Pierre serait occupé par les Français en Aragon. Mais ce dernier, sacrifiant à ses intérêts jusqu'au point d'honneur si scrupuleusement observé à ces époques, abusa de la loyauté chevaleresque de son adversaire, et paralysa ses forces par une ruse perfide qui passa pour de la lâcheté.

La guerre n'était pas les seuls moyens qu'employaient Charles et Pierre pour se nuire ; ils s'écrivaient des lettres injurieuses, et publiaient, chacun de son côté, des manifestes offensans, pour noircir la conduite de son compétiteur, et lui susciter des ennemis. Charles reprochait au Roi d'Aragon sa politique astucieuse, l'usurpation du trône de Sicile, son irreligion, et le mépris qu'il faisait de l'autorité du Pontife. Pierre, à son tour, reproduisait toutes les cruautés de son adver-

saire, la mort du jeune Conradin, les exécutions qui l'accompagnèrent, les vexations qu'il faisait éprouver à ses peuples, le mécontentement général dont il était le motif, et même le massacre des Français, occasionné par son inconduite et ses oppressions. Après avoir bien instruit l'Europe de leurs défauts, de leurs vices et de leurs crimes réciproques, ces deux Potentats voulurent lui donner le spectacle nouveau pour elle, de deux Rois qui vident leur différend par un combat singulier. Pierre en fit le premier la proposition à Charles, dans les vues, disait-il, d'épargner l'effusion du sang. Mais tant de générosité n'était qu'un prétexte spécieux; il savait bien que Charles ne refuserait pas un semblable défi; il espérait par là obtenir une suspension d'armes qui lui était nécessaire, et gagner du temps pour pouvoir prendre ses dispositions. Certes, il était un peu tard pour arrêter, comme il le disait, l'effusion du sang, puisque déjà la Sicile avait été envahie, après des combats opiniâtres, tant sur terre que sur mer.

Pierre ne fut nullement trompé dans ses vues. Charles accepta le cartel avec un vif empressement. L'espoir de tuer de sa main un ennemi qui l'avait vaincu et humilié, l'aveugla à un tel point, qu'il ne vit pas qu'il pouvait être trahi, quoiqu'il connût la fourberie du Roi d'Aragon. La trève fut accordée; c'est précisément ce que Pierre désirait. Peu lui im-

portait l'opinion publique à son égard : pourvu qu'il parvînt à son but, tous les moyens lui étaient également bons.

Cependant il se conduisit si adroitement, qu'il parut agir dans cette circonstance avec autant de bonne foi que Charles. La plaine de Bordeaux fut choisie pour le lieu du combat, et le Roi d'Angleterre pour Juge. Cent Chevaliers de part et d'autre devaient accompagner les deux Monarques et combattre avec eux. Bien plus, on convint que celui qui manquerait à sa parole, en ne se rendant pas, serait publiquement accablé des plus infamantes qualifications, et déclaré indigne de régner.

Pierre ne fut pas plus sensible aux outrages auxquels il allait s'exposer qu'aux malédictions du St.-Siége. Il ne parut pas le jour indiqué pour le combat, tandis que Charles et ses cent Chevaliers demeurèrent dans la lice depuis le lever du soleil jusques à son coucher, en présence de la foule immense des spectateurs attirés par cet illustre tournois. Il prit acte de sa comparution. Pierre, la nuit avant, s'était présenté chez le Sénéchal pour y faire ses protestations. Il prétendit être instruit de l'arrivée à Bordeaux du Roi de France avec une suite nombreuse, que sans doute on voulait le tromper, et que ne se croyant pas en sûreté, il avait jugé à propos de s'éloigner précipitamment.

A l'instant, Charles s'empressa de publier la honte et la lâcheté de son rival; de son côté, celui-ci, pour s'excuser, accusa Charles de trahison de concert avec le Roi de France.

Philippe, indigné de cette calomnie, résolut d'en tirer vengeance; il hâta, en conséquence, les préparatifs déjà commencés, en vertu de l'investiture des Etats d'Aragon dont le Pape avait gratifié son fils.

Pierre, peu soucieux des insultes de ses adversaires, avait obtenu ce qu'il désirait, c'est-à-dire, assez de temps afin de pourvoir à la défense de la Sicile, et de préparer une armée pour mettre ses Etats d'Espagne à couvert.

Le Vatican tonna de nouveau. Il publia une Croisade contre Pierre, et l'accabla d'anathèmes. Mais celui-ci, au mépris de ces foudres impuissans, marcha au-devant de Philippe, qui, accompagné de la majeure partie de la noblesse de France, empressée de gagner les indulgences de la Croisade, entrait dans la Catalogne à la tête de 100,000 hommes. Don Jaymes, Roi de Majorque, frère de Pierre, et son plus mortel ennemi, guidait l'armée à travers les Pyrénées. Les Croisés, dans cette campagne, imitèrent leurs prédécesseurs dans celle de la Terre-Sainte. Ils marquèrent leur passage par la dévastation, le pillage,

le viol, et l'assassinat. Perpignan ouvrit ses portes, Elne fut réduite en cendres, le Lampourdan ravagé, Roses et Castellon d'Ampurias prises et saccagées. A mesure que cette armée de brigands pénétrait dans le pays, elle reproduisait toutes les horreurs, tous les crimes à la fois. C'était, au reste, à leurs yeux fanatiques, les offrandes les plus dignes pour gagner les indulgences et les bénédictions du St.-Siége. Le Roi d'Aragon, trop faible pour s'opposer à ce torrent, se tint continuellement sur la défensive, en employant, dans ses retraites étudiées, tous les moyens possibles d'affamer ses ennemis.

La flotte aragonaise, sous la conduite de Roger de Loria, un des plus habiles marins de cette époque, battit les Français et mit le feu à leurs approvisionnemens. Elle intercepta leurs communications avec Roses, en sorte que Philippe se vit, faute de vivres, dans la plus fâcheuse situation. La disette qu'il éprouva enfanta les maladies; elles empirèrent, la peste leur succéda, et le Roi fut forcé de repasser les Pyrénées. On vit alors cette armée, naguère si nombreuse et si belle, ne faire plus qu'un amas de soldats dispersés, pâles, défigurés par la faim, se traînant à peine, infectant tous les passages des tas de leurs cadavres pestiférés. Les Aragonais et les Catalans ajoutèrent encore à tant d'horreurs, en poursuivant leurs impuissans ennemis;

et se vengeant par de cruelles représailles des pertes et des malheurs qu'ils venaient d'essuyer.

Philippe atteint lui-même de la contagion qui moissonnait ses troupes, arriva avec peine à Perpignan, et mourut le 5 octobre 1285. Une grande partie de ses soldats avait trouvé la mort dans les montagnes, où les Catalans les écrasaient du haut des rochers; le reste rentra en France. Là, sur le bruit de l'épidémie qu'ils apportaient, ils furent délaissés de tout le monde, privés de secours, et réduits à périr d'inanition et de misère. C'est ainsi que les Papes dans leur orgueil, abusant du droit de disposer des couronnes, droit consacré par l'ignorance crédule, ont fait le malheur des peuples, et hâté souvent la perte des Rois, assez ambitieux pour accepter leurs funestes présens.

Pierre sauva par là ses Etats du joug des Français, et les délivra des prétentions de la Cour de Rome; il joignit, en outre, la couronne de Sicile à celle d'Aragon, malgré tous les adversaires que l'inimitié du Pape lui suscita; il eut la satisfaction de voir mourir ses trois ennemis les plus acharnés, qui, avec lui, occupaient depuis long-temps l'Europe de leurs sanglans débats. Charles avait fini ses jours le 7 janvier 1285, au milieu des soucis et des soins occasionnés par le désir ardent d'arracher, des mains de Pierre, son fils le Prince de Salerne, fait pri-

sonnier dans un combat naval par l'illustre Loria.

Une mort subite avait enlevé, le 28 mars de la même année, Martin IV, sans cesse occupé à poursuivre par ses excommunications le Roi d'Aragon qui les dédaignait.

Philippe venait de succomber à Perpignan, après son expédition malheureuse.

Pierre n'ayant plus rien à redouter de ses terribles rivaux, songeait à punir de sa trahison Don Jaymes, son frère, qui avait pris le parti de Philippe dans son excursion en Catalogne, lorsque la mort le surprit le 10 novembre 1285, à l'âge de 46 ans : il en avait régné dix. Ce Prince, malgré sa fourberie, sa méfiance et sa mauvaise foi, rendit ses peuples heureux. Il exempta ses sujets des maux de la guerre, avantage bien rare à cette époque, car de toutes parts l'Espagne était en feu. Il ne fit usage de sa politique fallacieuse qu'envers ses pareils les Rois, ses ennemis; il fut juste à l'égard de ses sujets, et il sut ainsi approprier ses actions au rang qu'il occupait dans le monde.

Pendant que tant de chocs ambitieux ébranlaient à-la-fois l'Italie, la France et l'Aragon, Alphonse le Sage régnait en Castille; il s'appliquait à la culture des sciences, malgré les troubles dont son trône était agité. Sans goût décidé pour les combats, uniquement passionné pour l'étude, il défendit ses

États avec autant de talent que de bravoure ; il se rendit redoutable à ses voisins, fit des conquêtes sur les Rois maures ligués contre lui, et montra enfin à l'Espagne un potentat généreux, philosophe, et guerrier. Jusque-là l'ardeur de guerroyer avait seule possédé les Princes. Toujours au milieu des camps, élevés dans ces idées de Chevalerie qui, au lieu d'adoucir leurs mœurs, les rendaient au contraire hautains, sanguinaires et farouches, ils méprisaient les connaissances utiles, et ces arts qui inspiraient aux Maures, leurs voisins, chez lesquels ils étaient encore cultivés, ces passions douces, ces goûts heureux et simples, les charmes de la vie sociale. Seul, de tous les Rois chrétiens, Alphonse les rechercha avec beaucoup de zèle, malgré tous les soins étrangers qui l'en détournèrent. Il fit un recueil des lois de ses prédécesseurs, ainsi que Ferdinand son père l'avait projeté. C'est dans l'Alcazar de Ségovie qu'il composa ses fameuses tables astronomiques, connues sous le nom de *Tables Alphonsines*. Son application aux sciences le mit en relation avec le Soudan d'Egypte ; et ces deux Potentats, si éloignés, se complimentaient souvent par la voie de leurs Ambassadeurs.

Heureuses les nations gouvernées par de semblables Souverains ! Plus heureux les Rois, assez philosophes pour employer les prérogatives de leur couronne à la propagation des lumières, au bonheur et à l'ins-

truction de leurs sujets! Eux seuls sont dignes de régner! Mais le monstre du pouvoir mit-il jamais des bornes à son ambition? Enorgueilli, égaré, trompé ou séduit, il oublia toujours ses devoirs, pour ne considérer que ses droits : il renversa le fondement de toutes les lois de la société; les peuples ne furent plus à ses yeux qu'une de ses dépendances; le despotisme fatigua la terre du poids de ses fers; on ne vit plus que des Rois avares, orgueilleux ou jaloux, et les Trajan, les Titus, les Marc-Aurelle, les Abderrame, les Aaron al Raschild, les Alphonse, parurent comme ces phénomènes qui, de siècle en siècle, passent pour étonner l'Univers.

Au milieu de ses savantes méditations, Alphonse eut la douleur de voir ses enfans se révolter contre lui. Irrité de tant d'ingratitude, il déshérita Don Sanche, principal moteur de la sédition; mais à sa mort, arrivée le 4 avril 1284, il abjura ses malédictions paternelles, et pardonna à sa famille.

Don Sanche lui succéda, et avec lui de nouvelles guerres ambitieuses. Il fut plus particulièrement occupé contre les Maures, tandis que Philippe faisait la guerre au Roi d'Aragon.

Ce Monarque laissa son trône à son fils Ferdinand IV, âgé à peine de dix ans. Des orages troublèrent les commencemens de ce règne. Héritier de la haine de son père contre les Infidèles, Ferdinand ne put les

inquiéter, étant sans cesse occupé à appaiser les troubles qui désolaient ses provinces. Enfin tout étant rentré dans le devoir, il songea, en 1312, à faire un armement considérable, dont les Etats de Valladolid payèrent tous les frais. Le Roi nomma l'Infant Don Pèdre Général de ses armées; elles se rassemblèrent sur les frontières de l'Andalousie, aux pieds de la Sierra Morena. Dans les premiers jours de juin, la campagne commença par le siége d'Alcaudette. En passant à Martos, il y fit arrêter, dans l'excès de la colère où l'avait porté la mort de Don Juan Alphonse de Benavidés, assassiné à Palencia, Don Pèdre et Don Juan de Carvajal, soupçonnés de ce meurtre. Les deux frères protestèrent en vain de leur innocence, et voulurent en fournir la preuve incontestable. Ils ne furent point écoutés. L'impitoyable Monarque les condamna à être précipités du haut du rocher sur lequel s'élève l'Alcazar. Les deux victimes, après avoir reproché à Ferdinand son injustice et son inhumanité, le citèrent à comparaître dans un mois au Tribunal de Dieu. Les destins, ou la main d'une vengeance occulte, semblèrent répondre à cet appel; car, trente jours après (le 17 septembre 1312), le Roi fut trouvé mort dans son lit.

Les troubles qu'il avait à peine appaisés se rallumèrent plus alarmans pendant la minorité de son fils Alphonse.

Ce dernier monta sur le trône à l'âge de quinze ans : son avènement n'étouffa point les prétentions élevées et entretenues pendant son enfance. C'était le sort de ces malheureux Etats d'être toujours ensanglantés à la mort de chacun de leurs Souverains : preuve certaine qu'ils basaient rarement leurs droits sur l'équité. Alphonse se vit bientôt forcé de soutenir les guerres successives, suscitées par les divers Prétendans et particulièrement les Régens. Il effraya cependant ses ennemis par une justice quelquefois même trop cruelle. Elle contribua, il est vrai, sinon à ramener entièrement la paix dans ses Etats, du moins à appaiser les discussions qui les déchiraient. Il fit mourir Don Juan le Contrefait, un des Princes qui, pendant la Régence, avait montré le plus d'ambition. Il nettoya ses provinces des bandits qui les infestaient sous la protection de ce même Don Juan. Le Roi fut obligé de les assiéger en forme dans le château de Valdenèbre, leur asile ordinaire. Partout où ce Monarque passait, il laissait des traces sanglantes de sa sévérité. A Soria, il ordonna le supplice de tous ceux qui avaient contribué à la mort de Garcilasso de la Vega, Chancelier de Burgos, assassiné quelque temps auparavant dans cette ville avec un de ses enfans et vingt-quatre Seigneurs de sa suite. Alphonse était de cette opinion, admise aujourd'hui chez la plupart des Souverains, qu'on ne sau-

rait assez verser de sang, pour consolider un trône. Machiavel n'a été que le copiste de la conduite des Rois. Avant lui, Alphonse avait pratiqué les maximes du politique de Florence, en faisant décapiter, sur des craintes mal fondées ou du moins douteuses, Don Juan Ponce de Lara, avec une foule de citoyens de Cordoue, suspectés d'avoir pris part à quelque sédition pendant sa minorité. Cependant les historiens s'accordent à dire que ce Monarque fut généreux, et fit le bonheur de ses peuples, s'il est vrai que les peuples en guerre continuelle puissent être heureux. Enfin, ayant écarté par les voies du supplice tous les ennemis qu'il croyait avoir, il songea à inquiéter les Maures, principal objet des sollicitudes des Princes chrétiens. Il s'empara, en 1330, du fort de Téba, qu'Osmin, Général des Musulmans, ne put sauver malgré sa bravoure et ses efforts. Au retour de cette campagne, il se rendit amoureux d'Eléonore de Gusman, une des plus belles femmes d'Espagne, de laquelle il eut plusieurs enfans.

Pendant qu'Alphonse se reposait de ses travaux et partageait son temps entre les soins de sa couronne et ceux de ses plaisirs, Don Juan Emmanuel, un des deux Régens, Seigneur dont l'ambition augmentait avec les revers, excitait le Roi de Grenade à la guerre, et lui ménageait les secours d'Abul Hassan,

Roi de Maroc. Ce dernier envoya Abul Malik, son fils, en Espagne avec 7000 chevaux. Les Mahométans s'emparèrent de Gibraltar; mais cette place fut bientôt reprise par Alphonse (1333). Les troubles suscités en Castille, et la déclaration de guerre du Roi de Navarre, forcèrent Alphonse à accorder une trève à Abul, pour voler vers le nord au secours de ses Etats. Parvenu à rétablir la paix et à faire rentrer Emmanuel dans le devoir, il songea à s'opposer au Roi de Maroc, qui depuis long-temps préparait à Tunis et à Tremecen un armement considérable. Les deux armées ennemies étaient déjà en Andalousie, brûlant l'une et l'autre d'en venir aux mains. Elles se rencontrèrent à Ronda (1339). Abul Malik perdit dans cette occasion la victoire et la vie: la ville, pour avoir fait quelque résistance, fut ravagée.

Abul Hassan, irrité de la mort de son fils, prépara pour se venger une seconde expédition beaucoup plus grande que la première, et se remit en campagne secondé du Roi de Grenade.

Alphonse, accompagné du Roi de Portugal, marcha contre Abul qui faisait le siége de Tarifa. Les deux armées combattirent le 29 octobre 1339; les Maures furent encore vaincus. Il périt 200,000 hommes dans cette sanglante journée. Abul Hassan, malgré cet échec où il avait perdu la moitié de son monde et ses bagages, reparut deux ans après au

siége d'Algésiras, à la tête d'une armée plus puissante que les précédentes. Tout ce que peuvent la bravoure et la constance fut alors employé de part et d'autre avec un égal acharnement; c'est dans ce siége mémorable, que les Maures firent les premiers usage du canon; ils s'en servirent avec beaucoup d'avantage contre les Chrétiens, qui ne connaissaient pas encore cette arme terrible; elle contribua beaucoup à retarder la reddition de la place. Enfin, ne pouvant plus recevoir de vivres d'Afrique, à cause d'une digue construite par les Rois ligués à l'embouchure du port, elle capitula le 26 mars 1343, malgré tous les efforts de Hassan pour la débloquer. Alphonse fit remettre à ce dernier plusieurs de ses jeunes esclaves qui se trouvaient parmi les captifs. Le Roi de Maroc, touché de la noblesse de ce procédé, y répondit en envoyant à son vainqueur des présens magnifiques, de riches étoffes de l'Asie, des chevaux des premières races d'Afrique, et quelques animaux féroces pour peupler ses ménageries.

Après cette dernière victoire, Alphonse revint en Castille, où il s'occupa de l'administration intérieure de ses Etats, et du maintien de la paix. Malheureusement la peste désola son royaume et y causa de grands ravages. Pendant qu'il travaillait à réparer les pertes que la guerre avait occasionnées, il faisait tout pour rendre ce fléau moins affligeant à ses

peuples; il supprima une partie des impôts. Mais la trève avec les Maures ayant été rompue, les Espagnols se virent condamnés à de nouvelles guerres aussi désastreuses que les précédentes. Enfin, ce Roi qui, malgré sa cruelle sévérité et son ambition, pouvait passer pour un des meilleurs Monarques de son temps, mourut de la contagion, au siége de Gibraltar, le 26 mars 1350.

Tant de rudes et longues épreuves, de désastres, de rivalités, de meurtres, de trahisons, de calamités publiques, n'étaient encore rien pour la Péninsule; le Néron de l'Espagne restait à paraître. Pierre, à si juste titre surnommé *le Cruel*, monta à l'âge de 16 ans sur le trône, ayant pour conseillers sa mère, de qui sans doute il tenait ses barbares inclinations, et Don Juan Alphonse d'Albuquerque, digne favori de l'un et de l'autre. Ce Prince, avare à l'excès, naturellement fourbe et méfiant, était le seul fils légitime d'Alphonse à l'heure de sa mort. Il marqua tous les jours de sa vie par quelque trait de cruauté. Semblable en tout à Néron, il courait les rues pour insulter les passans, et ne se plaisait qu'à la vue des malheurs publics. Ce fut à Talavera qu'il débuta dans la trop longue carrière de ses crimes, en ordonnant la mort d'Eléonore de Gusman, maîtresse de son père Alphonse, et mère de Don Henri, devenu par la suite le compétiteur de Pierre. C'est à l'occasion

de ce meurtre, que cette ville porte le nom de Talavera de la Reyna. Dès ce moment, ce monstre couronné ne mit plus de frein à ses funestes passions. La ville de Burgos n'ayant pas reçu Albuquerque, son favori, d'une manière convenable, il fit poignarder à ses yeux Garcilasso de la Vega, fils du grand Chancelier, assassiné à Soria sous le règne d'Alphonse. Il s'empara des biens de la famille de Don Juan Nunès de Lara, qui avait échappé à ses recherches.

Il ordonna la mort de Don Alphonse Fernandez Coronel, renfermé au château d'Aguilar, officier de distinction attaché à l'infortunée Reine Eléonore de Gusman; sa fin fut accompagnée de celle de plusieurs autres grands personnages.

En 1353, il épousa Blanche de Bourbon, fille du Duc de ce nom; mais le lendemain de ses noces, il la répudia, et la fit emprisonner, pour revenir auprès de Marie de Padille, maîtresse que son favori lui avait procurée.

Voulant décorer du titre de *Grand-Maître de Calatrava* le frère de cette concubine, il trompa la loyauté de Don Juan Nunès del Prado, alors revêtu de cette dignité, et retiré en Aragon, en l'attirant auprès de lui, et l'assurant, sur parole de Roi, qu'il n'aurait rien à craindre. Nunès, trop facile ou trop

généreux, le crut, se rendit, et fut de suite assassiné.

Tous les crimes étaient également familiers à ce Prince. Devenu amoureux de la veuve de Don Diègue de Haro, il l'épousa, après avoir fait déclarer nul, par deux Evêques plus corrompus que lui, son mariage avec Blanche. Cette dernière Princesse, à la suite de cette infamie, fut conduite par violence à Tolède; son sort toucha tellement les habitans, qu'ils se soulevèrent. Don Henri, comte de Transtamarre, fils de l'infortunée Eléonore de Gusman et de Don Alphonse, se mit à la tête des mécontens; son parti grossit à un tel point, que le soupçonneux Monarque chercha, par la voie des négociations et de promesses trompeuses, à diviser les conjurés, ne pouvant les réduire par la force. Y étant parvenu, il attaque ses frères dans Tolède. Maître de la ville, il fit donner la mort à tous les Seigneurs, et aux principaux officiers qui avaient embrassé leur cause. On transféra la Reine Blanche dans le fort de Siguenza : Don Henri de Transtamarre se réfugia en France.

Ces vengeances cruelles ne suffisaient point à Pierre, de plus en plus avide de sang. Il assiégea sa propre mère dans Toro, où elle s'était renfermée avec Dona Jeanne, épouse de Don Henri. Forcée de se rendre, elle voulut en capitulant sauver la vie à ceux qui avaient pris sa défense; mais le tyran féroce

les fit tous massacrer, dès qu'il les eut en son pouvoir. Dona Jeanne fut épargnée, afin de pouvoir s'en servir au besoin, comme d'un otage, dans le cours de ses inimitiés avec Don Henri.

Ce dernier était passé au service du Roi d'Aragon qui venait de déclarer la guerre au Roi de Castille. Il parvint, à l'aide d'un de ses confidens le plus dévoué, à enlever la Princesse, son épouse, de l'Alcazar de Toro, ce qui mit Pierre dans une extrême fureur. Don Fréderic, frère de Dona Jeanne, et son cousin Don Juan d'Aragon, en furent les premières victimes. On montre encore dans le palais des Rois, à Séville, la salle où Don Fréderic fut égorgé. Le même jour, il donna un festin sur le lieu même de l'assassinat, à côté du cadavre de son frère. Il tua de sa propre main, à Bilbao, Don Juan d'Aragon, et fit emprisonner la femme de Don Tello, son autre frère, échappé à ses recherches par une fuite précipitée.

Cependant Don Henri, accompagné de ses frères, tous victimes des cruautés de Pierre, s'avançait contre lui, à la tête de l'armée d'Aragon. Celui-ci irrité de tant de préparatifs, commença, pour assouvir son ressentiment, par faire mourir Dona Eléonore, sa tante, Reine douairière d'Aragon, et Dona Isabelle, épouse de Don Juan, Infant d'Aragon, qu'il avait, comme je l'ai déjà dit, assassiné de sa propre main à Bilbao.

Le sang de tant d'infortunés sacrifiés à sa rage, fut vengé par Don Henri sur les frontières de la Castille. Il battit Pierre complétement. Ce revers, au lieu d'abattre ce dernier, augmenta sa fureur. Il immola cruellement tout ce qu'il suspecta avoir quelqu'intelligence avec ses frères. Il fit brûler vivant, du côté de Najera, un prêtre, pour avoir voulu lui parler de Don Henri. Avare à l'excès, il enleva sa fortune au juif Samuel de Lévi, son ministre des finances, en le faisant expirer sous les plus lentes tortures, pour le forcer à découvrir le lieu où il tenait ses trésors cachés.

Enfin, il ordonna la mort de Dona Blanche, sa première femme, qui, depuis le jour de son mariage, traînait ses malheurs de cachots en cachots.

Barberousse Mahomet, usurpateur du trône de Grenade sur Mahomet Yago, recherchant la protection de Pierre, se rendit auprès de lui, à Séville, avec de riches présens et une suite nombreuse, pour lui rendre son hommage et se reconnaître son vassal. Pierre parut le recevoir avec bonté. Mais bientôt, cédant à son barbare instinct, il fit traîner le Prince maure et ses Officiers, au nombre de trente-sept, au champ de la Tablada, où ils eurent publiquement la tête tranchée. Pierre ensuite s'empara de leurs richesses. La terreur qu'il semait en tous lieux avait occasionné dans ses Etats une émigration considérable; chacun craignant pour sa propre vie, s'exilait de la Castille, et se ren-

dait auprès de Don Henri, où il était secouru et protégé. Le parti de ce Prince s'accrut dans peu d'un grand nombre de mécontens. A la même époque, les Rois de Navarre et d'Aragon s'étant ligués contre Pierre, attirèrent Bertrand Duguesclin qui se trouvait en France avec 20,000 hommes de vieilles bandes, dès long-temps exercées contre les Anglais sous ce fameux Général. Pierre ne put résister au choc de tant de troupes réunies; il fut battu par Don Henri, chassé de Burgos, et forcé de se réfugier en Portugal avec ses trésors.

A tout autre le malheur eût servi de leçon: à lui il ne faisait qu'ajouter à son féroce caractère. Ayant été mal accueilli à la Cour de Portugal, il résolut de se retirer par terre en France. L'archevêque de St.-Yago lui donna l'hospitalité à son passage. Pierre, en reconnaissance, lui ravit ses richesses, après l'avoir fait assassiner.

Arrivé en Guienne, à la Cour d'Edouard, Prince de Galles, il obtint son secours à force d'intrigues, et rentra en Espagne à la tête des Anglais, en traversant la Navarre, dont le Roi eut la bassesse de livrer les passages, quoiqu'il eût donné sa parole à Don Henri de les refuser. Il parvint bientôt sur les frontières de Castille. Henri perdit la bataille par la défection des Anglais, qui, en grande partie composaient la troupe de Duguesclin, et qui, à l'approche d'Edouard, passèrent sous ses drapeaux. Henri vaincu se retira

en France auprès du Comte de Foix, où il chercha à réparer ses pertes et à réorganiser une armée.

Pendant que ce Prince négociait les secours du Roi de France et du Pape Urbain V, Pierre, rétabli sur le trône, se livrait de nouveau à ses cruautés, et exerçait sur tous ses anciens ennemis les plus horribles vengeances; les prisonniers qu'il avait faits, une foule de citoyens des principales villes du royaume furent sacrifiés à sa soupçonneuse et barbare politique. Il négocia avec Pierre I.er, qui venait de succéder à Alphonse, son père, sur le trône de Lusitanie, un des plus infâmes traités qu'aient pu concevoir des Rois perfides et sanguinaires; mais il est bon de parler des motifs qui l'occasionnèrent, avant d'en donner les tristes résultats.

Pierre I.er, pendant le règne de son père, avait été éperdument amoureux d'Inès de Castro, fille d'un gentilhomme castillan, victime des persécutions de Don Pèdre le Cruel. Cette Princesse, profitant de son ascendant sur le cœur de l'Infant, s'était rendue la protectrice zélée des Espagnols réfugiés comme elle en Portugal. L'influence des Castillans devint bientôt suspecte aux courtisans de la Cour d'Alphonse. Ils tentèrent tous les moyens d'en arrêter les progrès. On persuada au Roi la nécessité de se défaire d'Inès, en lui faisant entrevoir que son fils avait l'intention de l'épouser, et de l'asseoir sur son

trône. L'inconvenance de cette union, si contraire à la dignité de la couronne, lui fut dépeinte sous les plus noires couleurs. Alphonse se laissa entraîner, quoiqu'avec peine ; il donna l'ordre fatal de mettre à mort la Princesse : trois lâches complaisans, Alvar Gonzalès, Diégo Lopez Pacheco, et Pierre Coello, s'empressèrent de l'exécuter.

Cet attentat s'était consommé à l'insu de l'amant de la malheureuse Inès; dès qu'il l'apprit, il entra dans des fureurs inexprimables, et jura solennellement de se venger. L'occasion s'en présenta lorsqu'il fut monté sur le trône. Il passa avec Pierre le Cruel une transaction, par laquelle ces deux Monarques, également vindicatifs, convinrent de se livrer réciproquement les mécontens qui se réfugieraient dans leurs Etats respectifs. Par suite de ce traité abominable, le Roi de Castille abandonna à celui de Portugal deux des trois Seigneurs, auteurs de la mort d'Inès de Castro; Pacheco s'échappa miraculeusement. Le Monarque portugais, à son tour, remit aux mains de Pierre, Rodrigue Tenorio, Fortuno Sanchez, Calderon, et Ferdinand Gudiel, de Tolède. Plusieurs autres personnages auraient eu le même sort; mais, prévenus à temps, ils s'enfuirent avec précipitation de ces lieux où ils avaient cru trouver un secours hospitalier.

C'est ainsi que les hommes abusent ordinairement

du pouvoir et de la force qu'on leur confie.

Tandis que Pierre se rendait de jour en jour plus odieux, son compétiteur faisait d'immenses préparatifs contre lui, et s'annonçait aux peuples de Castille qui désiraient ardemment son retour.

Henri ne tarda pas, en effet, à repasser les Pyrénées à la tête d'une puissante armée (en septembre 1368). Duguesclin l'accompagnait, suivi de 600 lanciers fournis par le Roi de France pour cette expédition. Après la reddition de plusieurs places, Henri fut à la recherche de son frère, retiré avec ses troupes en Andalousie. Les deux armées se rencontrèrent, le 14 mars 1369, dans la plaine de Montiel. Pierre perdit la bataille. Réfugié dans le château, Henri l'y assiégea si étroitement, qu'il le mit dans la pénible nécessité d'engager, pour dernière ressource, Duguesclin à lui fournir les moyens de s'enfuir, lui promettant une somme considérable. Duguesclin en prévint Henri. Celui-ci engagea le Général français à attirer Pierre dans sa tente. Duguesclin se prêta à cette lâcheté, pardonnable sans doute, puisqu'elle devait hâter la perte d'un monstre. Pierre se rendit à l'heure indiquée. Aussitôt Henri se présente, suivi de quelques officiers; lui donne un coup de poignard au visage, et l'abandonne à ceux de sa suite qui l'achevèrent. Ainsi mourut, à l'âge de 34 ans, le 23 mai 1369, le Prince le plus cruel qui,

depuis Néron, eut jusques-là souillé la terre de crimes, et déshonoré les couronnes.

L'avarice de Pierre offrit, après sa mort, à Don Henri la facilité de soutenir la guerre que lui firent ses voisins, particulièrement le Roi de Portugal, qui s'était fait reconnaître Roi de Castille et de Léon. Henri trouva des trésors immenses enfouis dans les caveaux du palais de Séville; ils servirent à lever une armée nombreuse, et à payer Duguesclin et ses auxiliaires. Son règne ne fut qu'une continuité de combats ou de siéges plus ou moins importans. Les agitations se calmèrent sous Don Juan, son fils. Ce Prince, moins ambitieux que ses prédécesseurs, fit des sacrifices pour maintenir la paix autant que possible; il allégea les subsides, et préféra réduire ses dépenses au plaisir d'étaler un luxe acheté par les larmes de ses peuples. Aussi payèrent-ils de leur amour sa générosité, et lorsqu'après une chute de cheval la mort l'enleva à ses sujets, il laissa après lui les regrets les plus sincères.

Henri III lui succéda; mais il n'eut pas, comme lui, la satisfaction de voir en mourant ses Etats heureux. Les prétentions se renouvelèrent durant sa vie, et la guerre affligea de nouveau les infortunés Castillans.

Don Juan III, son fils, n'avait que quatorze mois

lorsque le Roi mourut. Il fut mis sous la tutelle de sa mère et de Don Ferdinand, son oncle, qui le firent proclamer en 1407.

Mais, tandis que les Rois d'Espagne accablaient leurs Etats du poids de leur ambition et les désolaient par des guerres interminables, celui du Portugal s'occupait, en explorant les côtes occidentales d'Afrique, à suivre les découvertes importantes, entreprises par ses prédécesseurs. Déjà ses peuples jouissaient du fruit de ses recherches : leurs richesses réveillèrent bientôt, contre le Prince philosophe, la jalousie des Monarques de l'Europe. Don Juan ne put cacher le regret que lui causait la prospérité de son voisin, tandis que lui s'appauvrissait de jour en jour. Il eut la faiblesse de s'en plaindre au Roi de Portugal, l'assurant qu'il lui déclarerait la guerre, s'il n'arrêtait cette ardeur des découvertes qui enflammait tous ses sujets. La Cour de Lisbonne ne fit aucune attention à ces déclamations importunes; et sans s'embarrasser de pareilles jactances, elle continua ses intéressans travaux. Don Juan n'osa point exécuter ses folles menaces; il eut la douleur de connaître, en mourant, qu'au lieu de se faire craindre, il était méprisé.

Henri IV lui succéda. Ce Prince inquiet, ambitieux, turbulent sous le règne précédent, n'inspira

sur le trône ni confiance ni amour. Une ligue des principaux Seigneurs du royaume se forma contre lui; elle exigeait que le Roi observât les lois et les priviléges pour lesquels il avait prêté serment lors de son avènement à la couronne; elle demandait qu'il maintînt, conformément à ce même serment, les prérogatives et les libertés de l'Eglise, des Seigneurs, des particuliers, du peuple, et qu'il reconnût, en outre, pour son successeur, attendu qu'il était jugé incapable de se donner une postérité, l'Infant Don Alphonse, son frère; elle voulait de plus, qu'en vertu de leurs droits de naissance, les Infants Don Alphonse et Isabelle fussent élevés convenablement à leur rang.

Henri, forcé de dissimuler, parut accéder à tout. Mais au commencement de 1462, au grand étonnement des Princes et de la nation, persuadés de l'impuissance du Roi, la Reine accoucha d'une fille: elle fut nommée *Jeanne*. Il y eut, à l'occasion de sa naissance, de grandes réjouissances ordonnées au palais et dans le royaume. Cependant chacun était persuadé que cette fille n'appartenait point à Henri, et que c'était un enfant de Don Bertrand de la Cueva, favori du Monarque; elle fut pour cela surnommée dans la suite *Bertraneja*. Ce n'est point la première fois qu'une politique honteuse emprunta ou substitua des enfans pour consolider de puissans intérêts.

La majeure partie des Grands du royaume protesta contre la naissance de Dona Jeanne ou Bertraneja; ils refusèrent de la reconnaître, s'étayèrent de l'appui de Don Alphonse, vrai Prétendant à la couronne, et le proclamèrent publiquement à Tolède en 1467. Durant la guerre qui s'ensuivit entre les deux frères, Isabelle tomba au pouvoir de Don Alphonse à Ségovie, qui se déclara en faveur des rebelles. Sur ces entre-faites, Alphonse étant mort à Arevalo, la faction reconnut Isabelle pour Reine de Castille; c'est cette même Princesse que nous verrons bientôt unie à Ferdinand, Roi de Naples et d'Aragon, achever la conquête de l'Espagne et y renverser l'empire des Maures.

Cependant Henri IV, toujours attaché à réduire les factieux, voyait les villes embrasser leur cause l'une après l'autre, et tomber en leur pouvoir. Usé par les fatigues et le chagrin de n'avoir eu de Roi que le titre; sans cesse occupé à retenir un sceptre prêt à tous momens à lui échapper; en guerre avec toute sa famille, haï des Grands et méprisé du peuple, ce malheureux Monarque mourut (en décembre 1474), ne laissant ni regrets ni souvenirs.

Isabelle, qui dans le mois d'octobre 1469 avait secrètement épousé Ferdinand, héritier présomptif de la couronne d'Aragon, s'empressa, à l'instigation du

parti, le soutien de ses prétentions contre son frère, de se faire proclamer Reine de Castille et de Léon, avec toutes les formalités usitées en pareille circonstance. Elle en donna avis à son mari, qui se hâta de se rendre dans ses nouveaux Etats. Le Marquis de Villena, seul, refusa de reconnaître la Reine, opposant les droits de l'Infante Dona Jeanne, instituée par le feu Roi héritière du royaume. Il invoqua l'appui de la Cour de Lisbonne en faveur de cette Princesse, et Ferdinand et Isabelle qui, par l'union des deux couronnes dont la rivalité occasionnait depuis si long-temps les troubles de l'Espagne, pouvaient espérer terminer tant de sanglans débats, se virent contraints, dès les premiers jours de leur règne, d'armer contre le Portugal.

La victoire les couronna dans les plaines de Toro. Ils forcèrent le Roi de Lusitanie à accepter la paix aux conditions qu'ils voulurent. Délivrés de cet ennemi aussi incommode que puissant, ils s'occupèrent sans relâche à rétablir l'ordre dans l'administration de leurs Etats, et à procurer enfin le repos à leurs peuples.

Dans ce même temps, Don Juan, Roi d'Aragon, étant mort, Ferdinand, son héritier, courut se faire reconnaître. Pendant son absence, Isabelle fut seule chargée du gouvernement de la Castille, et prouva par sa sagesse, sa droiture et sa fermeté, qu'elle était

digne de régner. Elle ratifia avec le Portugal la paix dont les articles les plus intéressans furent ceux qui établirent la justice de ses droits à la couronne de Castille ; elle neutralisait par-là les prétentions de Dona Jeanne ou Bertraneja, et rendait en quelque sorte infructueuses les intrigues du Marquis de Villena et de l'Archevêque de Tolède, qui, mécontent d'Isabelle, s'était jeté dans le parti opposé.

Enfin le grand œuvre de la réunion des deux couronnes était opéré. Ferdinand et Isabelle, reconnus par tous leurs voisins pour les souverains de l'Aragon et de la Castille, rendaient la paix à l'Espagne chrétienne, divisée et ensanglantée par l'ambition de ces deux cours rivales depuis tant de siècles.

Si la politique présida à de tels événemens, c'est le coup le plus funeste qu'elle ait porté à la puissance des Maures depuis l'invasion de Tarik. Le partage de la Péninsule en principautés indépendantes les unes des autres, y entretint sans cesse une guerre inutile. Les Rois combattaient entr'eux ou pour un empiétement de territoire, ou pour un privilége, ou pour des prétentions chimériques, ou même pour une insulte, un défi, une maîtresse, et des ruisseaux de sang étaient le seul résultat de ces tristes futilités. Mais ces motifs divers de discordes ayant disparu par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, les armes chrétiennes se tournèrent en masse contre les Infidèles,

et les accablèrent. Ce qui contribua aussi à leur plus prompte chute, c'est qu'ils restèrent toujours divisés, malgré les grands intérêts qui plus que jamais leur enjoignaient d'oublier leurs différends particuliers, afin de se réunir et s'opposer à l'ennemi commun.

Un événement imprévu ralluma bientôt la guerre entre les Chrétiens et les Maures, ou du moins servit de prétexte à ces deux peuples continuellement opposés, qui ne demandaient l'un et l'autre que le plus léger motif pour recommencer les hostilités.

LETTRE CINQUIÈME.

PENDANT que Ferdinand et Isabelle employaient les premières époques de leur règne à consolider leur trône par des lois sages et d'essentielles institutions, le Marquis de Cadix, d'après quelques renseignemens d'un soldat nommé *Ortega*, se détermina à s'emparer d'Alhama, jolie petite ville que possédait, à sept lieues de sa capitale, le Roi de Grenade, Abul Hossein. Les Maures y avaient une très-faible garnison; elle pouvait facilement être surprise: le Mar-

quis l'enleva le 27 février 1482. Cette ville, une des plus riches après Grenade, fut saccagée, un grand nombre de ses habitans passés au fil de l'épée, et les autres mis aux fers. Tel fut le début aussi injuste que cruel de cette guerre qui devait asseoir à jamais les autels du Christianisme sur les cendres éparses et ensanglantées des enfans de Mahomet. Ainsi, il a fallu, pour propager les saintes doctrines de l'Evangile, commencer par faire abnégation des droits des nations, renverser les cités, ravager les campagnes, en détruire les habitans, et changer en déserts la plus riche partie de l'Europe.

Abul Hossein, révolté de tant de perfidies, rassembla aussitôt ses troupes et courut investir Alhama, pendant que le reste des Etats mahométans se soulevait de toutes parts. Ferdinand, de son côté, appela les Chrétiens aux armes; la guerre devint générale, et les superbes moissons de la plaine de Grenade furent maintes fois enfouies dans des bourbiers de sang.

On voyait de part et d'autre une égale haine, un semblable acharnement; rien n'était épargné pour nuire à son ennemi; mêmes succès, même bravoure, même fureur chez les deux peuples. Mais la division s'étant mise parmi les Maures, et Abul Hossein ayant été détrôné par son fils, la fortune sembla les abandonner en faveur des Chrétiens, qui profitè-

rent avec avantage des funestes débats de leurs ennemis.

Tandis que Ferdinand et Isabelle réunissaient tous leurs efforts contre les Maures, Abul Hossein cherchait à remonter sur son trône, d'où l'avait précipité Abul Abdali. Ce jeune Prince, voulant signaler par quelque trait de courage les premiers jours de son usurpation, s'était mis en campagne, avait été battu par les Chrétiens et fait prisonnier. Les Rois catholiques (1) s'empressèrent de lui rendre la liberté pour maintenir la mésintelligence parmi les Maures, car ils n'auraient pas manqué de rappeler d'un commun accord Hossein, si son fils eût resté captif. Les résultats couronnèrent les vues politiques des Monarques chrétiens. La guerre entre le père et le fils continua plus forte qu'auparavant ; ce dernier rentra dans Grenade. Mais, chassé à son tour, il revint se mettre sous la protection de Ferdinand, attentif à saisir toutes les occasions d'alimenter les haines qui divisaient ses adversaires.

Tout semblait seconder alors Ferdinand et Isabelle ; les événemens se succédaient les uns aux autres toujours plus favorables. D'un côté, la paix fut établie en Italie. Les Princes de ces Etats se coalisèrent pour

(1) J'appellerai ainsi quelquefois Ferdinand et Isabelle, quoique ce titre ne leur ait été donné qu'en 1497 par Alexandre Borgia.

combattre la Turquie, et l'empêcher d'embrasser la cause des Maures d'Espagne; ce qu'elle aurait pu entreprendre sous des prétextes religieux; d'un autre côté, le Pape accorda des subsides pour la continuation de la guerre contre les Infidèles; enfin les habitans de Grenade, n'ayant plus de confiance en leur vieux Souverain, Abul Hossein, le déposèrent, mirent à sa place Mahomet el Zagal, son frère, et par les funestes rivalités qu'ils nourrirent, facilitèrent eux-mêmes les succès de leurs ennemis.

Cependant Ferdinand et Isabelle faisaient chaque année de nouveaux préparatifs, et terminaient toujours la campagne par la prise de quelque ville. Déjà en 1486 les Maures se voyaient réduits au seul royaume de Grenade; tout le reste de leurs vastes Etats était au pouvoir des Chrétiens. Ils eussent pu encore disputer avec avantage ces dernières limites de leur triste patrie, si par cette fatalité commune aux peuples malheureux et divisés, qui s'imputent mutuellement les calamités publiques, ils ne se fussent point toujours déchirés entr'eux. Mais Abdali, secondé par Ferdinand, rentra bientôt après dans Grenade, où il parvint à détrôner Mahomet el Zagal, son oncle. Pendant que les Maures s'affaiblissaient ainsi, en se faisant la guerre, les Rois catholiques s'emparaient de Loxa, de Coin, de Cartama, de Velez-Malaga, et bloquaient le port de Malaga. Mahomet voulut en faire lever le siége avec quelques troupes qu'il

avait réunies à Guadix ; mais son neveu, sacrifiant à la douceur de se venger et les intérêts de ses peuples et ceux de sa religion, tomba sur les derrières de l'armée de Mahomet, la tailla en pièces, puis se glorifia de sa victoire auprès des Princes catholiques, ravis de voir les Maures se charger eux-mêmes du soin de se détruire.

Pendant que le siége de Malaga se pressait avec vigueur, un fanatique fut sur le point de tout arrêter, et de changer peut-être la face des affaires. Il paraît toujours au sein des disgrâces publiques de ces hommes extraordinaires qui s'élancent de la foule, et attirent sur eux les regards du monde, ou par une éclatante supériorité, ou par un génie transcendant, ou par une audace à toute épreuve, ou bien enfin par des vices, des vertus au delà de toute épreuve. Un Mahométan obscur (1488) voulut, au prix de sa vie, délivrer ses compatriotes de leur dangereux ennemi, et sauver Malaga prête à tomber en son pouvoir. Il sort secrètement de la ville, pénètre dans le camp des Chrétiens, se présente au marquis de Cadix, demande à être introduit auprès du Roi et de la Reine, prétextant leur découvrir les moyens de s'emparer de Malaga. On le fait entrer dans la tente de Dona Beatrix Bobadilla, qui jouait aux dames avec Don Alvar, du Portugal. A la magnificence de leurs habits, le Maure croit être près de Ferdinand et d'Isabelle ; il tire son cimeterre, et renverse Don Alvar. Aussitôt il cherche à se précipiter

sur Dona Beatrix, mais à l'instant il tombe lui-même percé de coups.

C'est à cette erreur que les Rois catholiques durent leur salut; un instant plus tard, peut-être ils n'existaient plus : le fer d'un fanatique allait ouvrir une nouvelle série de troubles, de révolutions, et retarder la ruine de l'empire des Mahométans. A quelles faibles causes est rattachée quelquefois la destinée des empires !

La reddition de Malaga suivit de près cet événement. La campagne se termina par la prise de plusieurs places, telles que Vera, Huescar, Galera, Orcé, Cueillar, etc.

L'année suivante, dès les premiers jours du printemps, l'armée catholique entreprit le siége de Baza. Cette ville, une des plus importantes qui restaient aux Maures, était très-fortifiée, et en état de faire une vigoureuse résistance. La découverte de l'artillerie venait de rendre la guerre un art assujetti à des règles, à des combinaisons jusque-là inconnues. Les hommes ne se précipitaient plus dans les champs de bataille avec cette rage aveugle qui, le plus souvent, décidait seule de la victoire. Il fallut conduire le siége de Baza dans les formes: il coûta beaucoup de monde, tant d'une part que de l'autre. Les Chrétiens surtout souffrirent extrêmement ; ils ignoraient encore les moyens de se mettre à couvert des projectiles de la

place; les forts tonnaient avec un avantage considérable sur leurs bataillons dispersés. Cependant, à force de travaux, de constance et de sacrifices, Ferdinand et Isabelle contraignirent les Maures à capituler. Les Espagnols montrent aujourd'hui aux voyageurs, avec une sorte d'orgueil, les neufs canons que les Rois catholiques employèrent pour battre les murailles en brèche, le jour de Sainte-Barbe; ils servent de piliers à la façade des halles de la ville: on lit sur une de ces colonnes des inscriptions qui attestent leur premier usage.

Mahomet el Zagal désespérant de rentrer dans Grenade, toujours occupée par son neveu l'ingrat Abdali, et voyant la cause des Maures perdue à jamais, aima mieux traiter avec Ferdinand, que de continuer à verser inutilement le sang de ses sujets. Il remit toutes les places qu'il avait en son pouvoir, et repassa en Afrique avec sa famille et ses trésors: Grenade seule résistait encore. Les forces des Chrétiens se réunirent contre cette cité malheureuse; les habitans consternés, réduits à toutes les horreurs du désespoir, s'imputèrent réciproquement leurs infortunes, se soulevèrent contre leur Souverain retiré dans l'Alhambra, et, dans leur délire, accusèrent même d'ingratitude le Prophète, sourd à leurs plaintives prières. Souvent ils faisaient des sorties, et se jetaient aveuglément dans les rangs ennemis, où une mort

inévitable mettait un terme à leur douleur. Enfin, au milieu de ces désordres, Abdali profitant d'un instant où les clameurs publiques semblaient s'être appaisées, fit entrevoir à son peuple la nécessité de se soumettre, et d'éviter, par une sage capitulation, les calamités qui devaient résulter d'une résistance inutile. Les Grenadins parurent y consentir : aussitôt les conventions furent signées et les ôtages livrés. Mais bientôt après, les Maures se soulevèrent de nouveau, refusèrent de se rendre, et assiégèrent même le Roi fortifié dans son palais. Les Catholiques menacèrent alors de mettre à mort les ôtages qu'ils avaient entre leurs mains, et de raser la ville après en avoir passé les habitans au fil de l'épée. Ces menaces produisirent leur effet. Les troubles cessèrent, et Grenade ouvrit ses portes le 2 janvier 1491.

Ferdinand et Isabelle entrèrent en triomphe dans cette capitale fameuse, que tous les arts s'étaient plu à embellir pendant une longue suite de siècles. L'infortuné Abdali fut ensevelir ses regrets dans les montagnes des Alpuxarras; ses derniers regards se portèrent avec douleur sur ces tours de l'Alhambra, couronnées si long-temps par l'étendard victorieux du Prophète; ses soupirs se dirigèrent encore, en fuyant, vers les jardins voluptueux de l'Albaycin, illustrés par les jeux, les chansons, les amours de ses vaillans et romanesques aïeux. En vain un reste d'espé-

rance accompagna ce Monarque dans son exil; en vain les Maures tentèrent souvent de rentrer dans leur ancienne patrie : elle fut à jamais perdue pour eux. Le monstre dévastateur de l'Inquisition, croissant à l'abri de l'autel sous la protection de la Croix, devait bientôt, la flamme à la main, ravageant la terre, les poursuivre au fond des déserts, et sur les sommets escarpés des montagnes, dernier asile qu'il leur avait été permis de choisir dans leur extrême malheur.

LETTRE SIXIÈME.

Quoique possesseur de tous les biens de la terre, l'homme fut-il jamais heureux, ma chère Sophie? A-t-il joui jamais en paix de ces avantages infinis que la main divine a répandus sur sa tête avec tant de prodigalité? Par son génie il commande à la nature, il en ose approfondir les secrets; il impose des lois à tout ce qui existe, l'Univers entier est son tributaire : et cependant l'Univers semble trop étroit à son insatiable ambition. Chaque jour, plus inquiet ou plus avide, il est dévoré par de nouveaux désirs; et celui qui, par tant de biens qu'il possède, paraît

être formé pour le bonheur, est en butte à tous les maux. Aussi, le voit-on mourir le plus souvent accablé de chagrin, rongé par les soucis, et surtout les remords.

Mais de tous les fléaux qui affligent l'humanité, le plus cruel est l'ardente soif de dominer; quoiqu'elle ait placé son siége habituel sous les parvis des palais, cette passion poursuit les mortels jusque dans la plus obscure chaumière. Née avec la première idée de la civilisation, elle a toujours suivi les progrès de celle-ci dans le monde; elle déposa le germe de tous les crimes dans l'âme des tyrans qu'elle subjugua; c'est par elle qu'ils forgèrent des poignards, préparèrent des poisons, dressèrent des échafauds, inventèrent des trahisons et des tortures, épouvantables trophées au-dessus desquels, sourds à la voix de la justice et de la pitié, ils élevèrent sans rougir leur tête hideuse.

Comme le sentiment de la Divinité est le premier fruit des recherches de l'esprit humain développé par la civilisation, il s'ensuit que l'amour de la domination a dû avoir une origine religieuse. L'homme dans les premiers âges, simple et facile, fut nécessairement superstitieux. Il devint dès-lors le jouet et la victime du méchant toujours attentif, qui, trompant la crédulité publique, détourna vers lui le respect, les vœux, et l'encens de la multitude; d'où

l'on peut conclure que les premiers despotes de l'Univers ont été ses premiers Pontifes.

Enhardis par des succès progressifs, ils élargirent la sphère de leur ambition, et bientôt elle n'eut plus de bornes. La fureur de subjuguer les mortels et de leur infliger des lois, fut désormais leur passion dominante ; et pour la satisfaire, ils employèrent toutes sortes de moyens ; ils étendirent sur la face du globe les voiles de la superstition et de l'ignorance. Le sacerdoce impitoyable, à l'abri de ces ténèbres, jeta partout la terreur et la mort ; le sang humain ruissela sur ses autels, et la main barbare des prêtres, consultant froidement les entrailles des victimes, n'y trouva jamais que des oracles intéressés.

Ces ennemis du genre humain se firent bientôt une guerre exterminatrice. Des sectaires élevèrent de nouveaux dogmes sur les dogmes primitifs ; de nouvelles religions s'établirent suivant les époques, les climats, les habitudes et les progrès des peuples. D'abord, humbles et pauvres dans leurs déserts, les prêtres de chacune d'elles devinrent vains, arrogans, et ambitieux. De funestes débats ajoutèrent à leurs divisions. Sans cesse ennemis entr'eux, ils excitèrent les peuples à épouser leurs haines, et à ensanglanter la terre. Mais, de tant de schismes élevés en leur nom, nul ne s'écarta jamais du but commun : celui d'asservir.

L'histoire de toutes les sectes religieuses est donc à peu près la même: au lieu de consoler l'humanité, ainsi qu'elles le prétendent, elles n'ont été pour elle qu'un sujet varié d'affliction.

Lorsque les révolutions, la philosophie et les lumières commencèrent à saper la barbarie des premiers temps, et que des hommes intrépides eurent arraché à l'autel une portion de son autorité universelle; lorsqu'on osa lui disputer la partie temporelle du pouvoir, dès-lors la rivalité entre le sceptre et l'encensoir éclata; les peuples quelquefois profitèrent de leurs inimitiés: en résultat, ils en furent toujours victimes.

L'Europe en était à ce point vers le commencement du 13.me siècle. Les Papes qui s'étaient arrogé le droit de disposer des couronnes, qui considéraient la terre comme une propriété qu'eux seuls pouvaient aliéner, voyaient chaque jour avec regret le pouvoir absolu leur échapper insensiblement, et des Rois n'avoir égard aux décisions du Vatican qu'autant qu'elles flattaient leurs vues ou leurs intérêts. D'un autre côté, l'esprit de controverse et les guerres qu'il suscita, ayant contribué, avec le goût des beaux-arts qui se faisait déjà sentir, à éclairer les hommes, alarmèrent l'Eglise au faîte de sa puissance. Elle vit avec effroi son autorité se rétrécir, et ses foudres, naguère si terribles, devenir peu à peu entre ses

mains une arme impuissante et méprisée. Il en fallut créer de nouvelles; mais elles durent être telles, que leur seul nom rompît tous les liens sociaux, inspirât la terreur, jetât la méfiance jusque dans le cœur des familles, détruisît les rapports de l'amitié, armât le père contre le fils, le frère contre la sœur, divisât tous les intérêts, et arrêtât jusqu'à la liberté de penser. L'Inquisition parut. La noire politique d'Innocent III enfanta ce monstre, qui fut nourri dans son berceau par la guerre civile des Albigeois, si fatale aux belles contrées du Midi de la France.

Alors que les Rois commençaient à opposer leurs prétentions à celles de l'Eglise, à fronder sa suprématie, à mépriser ses menaces, et à se soustraire à sa domination, ils auraient pu sans doute étouffer l'Inquisition. Elle essayait encore à peine ses premières cruautés; mais de leur côté, aussi avides du despotisme que le sacerdoce, plus jaloux du pouvoir que du bonheur des peuples, ils reçurent son secours, qu'elle leur offrit avec un art perfide, afin de consolider leur empire absolu, et tenir leurs sujets plus facilement asservis. Aussi vit-on les ennemis les plus mortels des Papes suspendre leur haine par le pacte le plus barbare, pour affermir, d'un commun accord, ce joug sanglant et nouveau sur la trop facile humanité. La plupart portèrent à la vérité, dans la suite, la peine due à leur cruelle complaisance; car,

après avoir caressé le monstre, ils furent eux-mêmes victimes de sa rage féroce.

Par la prise de Grenade, Ferdinand et Isabelle se voyaient maîtres de l'Espagne entière; mais tous les cœurs étaient bien loin de leur être voués. Les Maures, depuis des siècles rivaux irréconciliables des Chrétiens, étaient vaincus sans être soumis; ils occupaient encore un territoire immense en Andalousie, et vers les frontières du Portugal; toute la Péninsule était couverte de leurs parens, amis ou partisans. On chercha un prétexte religieux pour les asservir ou les chasser: lui seul alors pouvait légaliser des injustices. L'Inquisition se présenta: les Monarques catholiques, jusque-là couverts de gloire, se déshonorèrent en traitant avec elle.

Les Maures étaient encore trop puissans, pour qu'on osât dans le principe sévir sans réserve contre eux; ils composaient d'ailleurs la partie la plus opulente de la nation; aussi la première épreuve du Saint-Office contre les hérétiques se fit sur les Juifs. Ils furent tous exilés.

Ce peuple commerçant, industrieux et pacifique, avait contribué pendant longues années à rendre la Péninsule florissante, en faisant circuler les richesses dans son sein, au milieu des guerres qui l'avaient désolée; car, toujours occupé de son trafic, il ne s'était jamais immiscé dans les affaires politiques. Cet

arrêt, aussi injuste que barbare, éloigna trente mille familles du royaume. Quoique persécutés et volés sur les lieux de leur passage par leurs cruels oppresseurs, ils emportèrent dans les pays étrangers un or immense, dont l'Allemagne, la Prusse et la Pologne même tirèrent le plus grand avantage.

Cependant Christophe Colomb, méprisé dans sa patrie, dédaigné par le Portugal et l'Angleterre, mettait aux pieds d'Isabelle les sceptres d'un monde inconnu. Eblouis par l'attrait d'une nouvelle puissance, les Monarques catholiques crurent pouvoir exécuter le premier projet d'expulser de la Péninsule leurs anciens ennemis. Les ressources qu'ils venaient de découvrir, semblaient aplanir toutes les difficultés, et offrir les moyens de remplacer par d'autres richesses celles que les Infidèles emporteraient avec eux. Ils ne pensaient pas, dans leur zèle aveugle et mal entendu, que l'opulence des nations ne consiste point dans la masse du numéraire qu'elles possèdent, mais bien dans sa grande et active circulation; ils ne voyaient pas que les trésors de l'Amérique n'allaient devenir profitables qu'à leurs possesseurs, ne vivifier qu'une classe privilégiée qui, à raison de l'éloignement des Maures, seuls appliqués à cette époque à la culture des beaux-arts, ne manqueraient pas de semer leur or au dehors, pour remplacer par un luxe étranger le luxe national, éteint par cette fatale proscription.

Entre ces deux derniers mobiles de la ruine ou de la puissance des Etats, un Roi sage n'eût pas balancé; mais les Monarques catholiques, peu prévoyans sans doute, choisirent le plus funeste. La perte des Infidèles fut décidée, et celle de l'Espagne la suivit de près.

Aussitôt l'Inquisition déchaînée poursuivit les Musulmans par toutes sortes de vexations; en vain cherchèrent-ils à appaiser les cruels ministres de tant d'horreurs réputées saintes; ces victimes infortunées, toujours plus coupables aux yeux de leurs barbares persécuteurs, s'estimaient heureuses, si elles ne payaient que par l'exil et la confiscation de leurs biens des crimes supposés: le plus souvent le dernier supplice terminait leurs malheurs.

En moins de quatre ans, ce tribunal sanguinaire fit le procès à plus de quatre-vingts mille familles; six mille individus périrent sur des bûchers, dressés avec tout l'appareil des plus pompeuses fêtes. Le confesseur d'Isabelle, Torrequemada, nommé *Grand Inquisiteur*, signala les premiers jours de sa suprême juridiction, en ordonnant tant de cruautés; et ce fut sans doute à son zèle farouche, qu'il dût le chapeau de Cardinal. La consternation se répandit bientôt dans toute l'Espagne; les Maures épouvantés s'enfuirent de toutes parts, repassèrent en grande partie les mers avec les débris de leur fortune, laissant le deuil, la désolation, la terreur et la méfiance dans ces climats

où avaient régné depuis tant de siècles, sous leurs auspices, les jeux, les amours, les beaux-arts, et une confiance réciproque.

Après avoir exercé ses ravages dans la Péninsule, l'Inquisition passa en Amérique avec les Espagnols. Là elle se plut à sanctifier les crimes les plus épouvantables; elle y invoqua le nom sacré de Dieu, pour soulever des bourreaux dont elle arma les mains fanatiques, et des plus augustes prétextes elle couvrit les horreurs que la soif de l'or seule faisait commettre.

Tandis que le Tribunal suprême dépeuplait le Nouveau Monde, les Rois catholiques, enrichis déjà de ses dépouilles, envoyaient Gonzalve de Cordoue faire la guerre aux Français dans le royaume de Naples, et arrêtaient le mariage de Dona Jeanne avec l'Archiduc Philippe, Roi des Pays-bas. C'est cette Princesse qui donna le jour à Charles Quint, que nous verrons bientôt jouer un rôle si glorieux dans la lutte qu'il soutint contre François I.er

Cependant Louis XII étant monté sur le trône de France, conclut avec Ferdinand un traité secret, à la suite duquel Gonzalve s'empara de la moitié du royaume de Naples, comme ils en étaient convenus; la France devait s'approprier l'autre moitié. Ainsi ces deux Monarques, parce que c'était à leur convenance commune, cessèrent la guerre, et se réunirent pour usurper une couronne à laquelle ils n'avaient aucun

droit, si ce n'est celui de la force. Mais tout s'arrangea et passa pour très-juste et très-légitime, lorsque le Pape Alexandre Borgia eut sanctionné cette violence. Celui qui d'un trait avait eu le fol orgueil de partager le globe entre le Portugal et l'Espagne, pouvait bien, dans le même délire, disposer d'un petit royaume d'Italie. Frédéric, chassé de ses Etats, se retira en France auprès de son spoliateur, où il trouva toutefois quelqu'hospitalité.

Dans ce même temps (1496), le Cardinal de Mendoza, qui venait de mourir dans son archevêché de Tolède, fut remplacé par Ximénes. Ce dernier Prélat, né avec un génie supérieur, plein d'arrogance et de fierté, s'empara bientôt de l'esprit des Monarques, et dirigea toutes les affaires. Chargé d'abord, conjointement avec l'Archevêque de Grenade, de convertir les Maures qui restaient encore, et de les engager à embrasser le Christianisme, il mit tant de rudesse, de hauteur et de cruauté dans cette mission, qu'il força ces malheureux à se révolter. C'était peut-être ce qu'il désirait. On leur fit une guerre tellement sanglante, que dans leur désespoir ils consentirent à repasser en Afrique; on poussa même l'injustice et la cupidité jusqu'à exiger de chaque famille un droit d'émigration de dix pistoles. Cette violence politique produisit soixante mille pistoles, somme considérable à cette époque, les trésors du Nouveau Monde

ne circulant encore en Espagne que très-faiblement.

Charles Quint étant né le 24 février 1500, de l'Infante Marie-Jeanne, épouse de l'Archiduc Philippe, Roi des Pays-Bas, Ximénes s'empressa de le faire reconnaître héritier présomptif de la couronne de Castille. A cet effet, les Archiducs se rendirent en Espagne, et les Etats leur prêtèrent serment de fidélité. Christophe Colomb, à cette époque, découvrait en Amérique de nouvelles plages, soumettait des peuples inconnus, et marchait à force de travaux à l'immortalité. L'envie et la jalousie se jetèrent bientôt sur ses traces; les courtisans le décréditèrent à la Cour: eux seuls ont droit près des Monarques faciles à la flatterie. Colomb fut disgracié. Sa haute réputation d'ailleurs importunait l'ombrageux Ferdinand, qui rougissait de voir la gloire de son règne dépendre d'un simple particulier. Il saisit l'occasion d'humilier ce grand homme, malgré le tort que, par cette injustice, il se faisait dans le monde rempli déjà du nom de sa victime. Toutefois Isabelle, plus équitable et moins fourbe que son époux, protégea toujours cet illustre navigateur; mais il ne put jamais recouvrer les titres honorables dont on l'avait si indignement dépouillé, et que son courage lui avait acquis. A la mort de la Reine (1504), il fut entièrement délaissé de l'orgueilleux Ferdinand; il mourut comme un citoyen ordinaire, ignoré dans

la patrie ingrate qu'il avait adoptée et qui lui devait ses richesses, sa puissance, avec la possession d'un monde nouveau.

Le Roi d'Aragon, investi par la mort de son épouse, de la régence de Castille, réveilla la jalousie de la Cour de Flandres, qui inspira à son Souverain le projet de disputer ce nouvel apanage à son beau-père. En conséquence, Philippe se rendit en Espagne avec quelques troupes grossies aussitôt par les mécontens et un parti puissant qu'il avait eu l'art d'y fomenter en secret. Ferdinand, maître de toute l'Espagne, possesseur de l'Amérique, ne put résister à un petit Prince des Pays-Bas. Appauvri par l'avarice de Ximénes qui détournait vers lui les richesses de l'Etat, ayant perdu la confiance publique par les saintes persécutions qu'il avait tolérées; voyant l'Espagne se dépeupler chaque jour, soit par l'effet de l'expulsion des Maures, soit par les menaces de l'Inquisition, soit enfin par les émigrations en Amérique, devenue l'objet de la cupidité générale, ce Monarque céda à la nécessité, se retira en Aragon, et abandonna la régence de Castille à l'Archiduc.

Celui-ci se rendit bientôt odieux par les déréglemens de sa conduite, et la préférence qu'il accordait aux Flamands sur les Espagnols. Ce mécontentement universel aurait eu sans doute des suites funestes pour lui, si la mort ne les eût prévenues. Au milieu de la

confusion où cet événement laissa le royaume, Ximénes, nommé par les Etats Président de la Régence provisoire, se distingua par sa sagesse, son génie, et sa grande aptitude aux affaires publiques; il sut étouffer les clameurs, arrêter les divisions, commander à tous les partis, et il prouva qu'il eût été aussi bon Roi que Ministre impérieux.

Ferdinand qui était passé en Italie afin de prendre possession des Etats que lui avait conquis Gonzalve de Cordoue, injustement nommé pour ses lâches intrigues *le grand Capitaine*, revint en Espagne, et reprit le gouvernement de la Castille, malgré ses ennemis qu'il réprima avec sévérité, suivant les conseils de Ximénes.

Ce Cardinal ambitieux voulut abaisser les Grands qui le haïssaient en le craignant, et leur prouver qu'il était aussi propre à la guerre qu'aux affaires civiles et religieuses. En conséquence, il entreprit, à ses frais, la conquête d'Oran, ville considérable d'Afrique, protégée par le Roi de Tremecen. On voit déjà le but de sa grande économie. Il équippa sa flotte, organisa son armée, nomma lui-même ses officiers, et passa chez les Maures. Le succès répondit à ses désirs. L'expédition terminée, Ximénes se retira secrètement à Alcala d'Hénares, comme pour se dérober aux honneurs qu'il s'était acquis. Cette feinte humilité dévoile assez l'orgueil caché sous la robe sacerdotale. Tout grand homme qu'il était, ce prélat ne fut ni assez philosophe

pour s'en défendre, ni assez circonspect pour ne pas le donner à connaître. Sa retraite eut un but politique ; elle le mit plus en évidence que l'ostentation. C'est ce qu'il voulait.

Pendant cet éloignement de la Cour, il fonda l'Université célèbre d'Alcala, devenue le boulevard des sciences en Espagne. Les savans qui s'y réunirent par les soins du Cardinal, rédigèrent la fameuse Bible polyglotte. C'est à cet utile établissement, que les habitans de cette ville doivent sans doute le ton de pédanterie qui les distingue, et dont ils se sont fait une habitude ridicule. Malgré l'accord passé entre la France et l'Espagne au sujet du royaume de Naples, la guerre continuait toujours en Italie, et s'alimentait par les tracasseries révoltantes de Gonzalve, qui tantôt cédait et tantôt empiétait sur le territoire des deux couronnes, suivant ses caprices ou ses intérêts. Ferdinand, sous prétexte d'armer contre les Maures, avait sans cesse de nombreuses troupes sur pied, et tenait ainsi tous ses voisins dans une continuelle inquiétude. Il convoitait depuis long-temps la Navarre, alors gouvernée par Jean d'Albret. Cherchant l'occasion de rompre avec lui, il lui demanda le passage sur ses Etats, de même que la cession de trois places fortes, afin de pouvoir plus sûrement pénétrer en Guienne et attaquer la France. Albret refusa. Aussitôt Ferdinand l'assiégea dans Pampelune et le détrôna. Sans doute cette usurpation fut in-

juste et perfide ; elle serait un crime irréparable, si des particuliers l'eussent commise. Mais les Potentats sont régis par un Code différent et indépendant de l'opinion. La Navarre fut bien acquise.

Le Roi Catholique touchait au plus haut degré de puissance ; il tenait le premier rang parmi les têtes couronnées : tout paraissait sourire à son ambition. Un seul objet troublait son repos : c'était de n'avoir point d'enfant pour lui succéder. Le chagrin de voir son sceptre passer entre les mains du fils de l'Archiduc de Flandres, Charles Quint, Prince qu'il n'aimait pas, l'inquiétait continuellement. Il crut, à l'aide d'un remède violent préparé par son cuisinier, réparer les torts que la nature lui avait faits, et recouvrer des facultés qu'elle lui refusait depuis long-temps ; mais cet artifice, au lieu de remplir son but, le fit tomber dans un affaissement et une langueur qui prirent chaque jour un caractère plus sérieux. Les frivolités devinrent son goût dominant. Il chercha, en voyageant dans ses provinces, à recouvrer la force et la santé ; mais ce fut en vain. Il mourut le 23 janvier 1516 à Madrigalejo, petit village dans l'Estramadure, laissant la Régence des Etats de Castille au Cardinal Ximénes, et celle d'Aragon à son fils naturel, l'Archevêque de Saragosse.

L'histoire de ce Prince donne assez l'idée de son caractère politique. Sans cette grandeur d'âme qui

distingue les hommes supérieurs, il ne fit rien que ses intérêts ne lui eussent commandé ; il fut cruel dans sa dévotion étudiée. Jaloux de la gloire de ses sujets, il paya leurs services comme la plupart des Monarques, par le dédain et l'ingratitude.

Isabelle n'eut point les mêmes vices ; mais participant des faiblesses de son sexe, elle se laissa entraîner aux insinuations de son confesseur Quemada : ce fut une tache ineffaçable qui ternit à jamais l'éclat de sa gloire. Connaissant son époux, elle ne s'associait point à ses perfidies ; elle fut reconnaissante et généreuse. La jalousie était son principal défaut, si on peut la regarder comme un défaut chez les femmes ; dans tous les cas, ce sentiment est général chez les Espagnoles, et mieux encore elles savent le rendre aimable. Enfin, les peuples auraient peut-être plus sincèrement et plus généralement regretté cette Princesse illustre, si son trône n'eût pas été partagé par Ferdinand.

Tandis que l'Inquisition, les guerres, la fureur des émigrations en Amérique, les établissemens multipliés des communautés religieuses, le système de la grande propriété, destructeur de l'industrie et de la félicité publique, une barbare politique enfin semblaient diriger l'Espagne vers la dépopulation et la ruine, les arts, le commerce, la navigation, des découvertes essentielles, des lois sages, un Prince philosophe,

rendaient le Portugal la nation la plus florissante de l'Europe. Qu'il me soit permis d'admirer ici les vertus d'Emmanuel ! Assez et trop souvent je n'ai eu qu'à retracer de grandes perfidies et des crimes illustres : il est si rare de parler du bonheur des peuples en faisant l'histoire des Rois, qu'on doit saisir avec enthousiasme le premier sujet qui en présente l'occasion !

LETTRE SEPTIÈME.

Nous avons déjà vu qu'en 1094 la partie de la Péninsule, nommée aujourd'hui *Portugal*, fut cédée par Alphonse VI, pendant qu'il faisait la guerre aux Infidèles, au Duc de Bourgogne, en récompense de ses services. Les Portugais font remonter à cette époque l'érection de ce territoire en royaume, quoiqu'à la vérité il n'eût été donné au Duc qu'à titre de Comté. Alphonse Enriquez, son fils, ayant remporté sur les Maures des victoires signalées, fut salué par ses troupes du nom de Roi de Portugal : on peut regarder ce Prince comme le fondateur de la monarchie portugaise. Ce royaume, quoique déta-

ché de l'Espagne, participa de ses troubles dans les premiers temps, et suivit toutes ses périodes orageuses. Il est hors de propos de les retracer ici; ce serait une répétition aussi inutile que peu importante. Pressé d'arriver au sujet principal de cet ouvrage, je passe rapidement sur des temps insignifians, pour m'arrêter davantage à ceux qui fixent l'attention et la curiosité.

Au milieu des dissentions et des guerres sanglantes qui ravagaient la Péninsule en 1385, Don Juan I.er, surnommé *le Bâtard*, monta sur le trône de Portugal. Ce Prince, qui dut sa couronne à ses talens et à son courage, s'occupa sans relâche avec ses enfans du bonheur de ses sujets. Ce fut lui qui équipa les premières flottes destinées à la découverte de la côte occidentale de l'Afrique. Il sacrifia à ses entreprises, taxées alors de folie, et ses trésors et son repos; il fit creuser à ses frais le port de Sagrès, qu'il assigna particulièrement aux vaisseaux employés à ses intéressantes explorations. Les Princes, ses fils, faisaient eux-mêmes ces voyages utiles; ils découvrirent l'isle de Madère, et y formèrent des établissemens. Jaloux de l'amour et de la reconnaissance de leurs sujets, ils s'exposèrent pour eux au milieu des écueils d'une mer inconnue; ils dissipèrent leur fortune pour le bien public; ils voulurent enfin, dans leur noble patriotisme, prouver à l'Europe que les Rois sont faits pour les peuples, et non les peu-

ples pour les Rois. Aussi les Portugais ne furent point ingrats à leur égard : un sentiment unanime de vénération accompagna cette famille de héros dans tout le cours de leur règne brillant ; leur mort ne fut troublée ni par de perfides souvenirs, ni par des regrets déchirans, et des larmes générales et sincères honorèrent leur mémoire.

Le Portugal était florissant depuis plus d'un siècle. Une série de Rois vertueux avait rendu cette puissance redoutable au dehors, riche et heureuse dans l'intérieur ; elle profitait déjà du fruit des travaux constans de ses Princes. Lisbonne devenait le boulevard du commerce de l'Afrique, l'objet de l'envie des autres capitales, lorsqu'en 1495, à la mort de Jean II, le grand Emmanuel vint éclipser en quelque sorte la gloire de ses prédécesseurs, en élevant de nouveaux trophées sur leurs trophées encore naissans.

Ce Monarque, né avec toutes les vertus d'un citoyen, et les qualités d'un Potentat, monta sur le trône, honoré des suffrages de la nation. Son avènement ne fut pas accompagné de ces orages politiques, si ordinaires à ces époques où le droit de la force était le plus souvent le seul droit reconnu. Emmanuel ne fit qu'achever l'ouvrage de ses devanciers ; ils avaient jeté les bases de l'édifice de sa gloire, et il la porta au plus haut point d'élévation.

L'expédition de Gama fut la première épreuve de son pouvoir. Par lui, cet habile navigateur découvrit le Cap des Tempêtes, entra dans la mer des Indes, et revint à Lisbonne, deux ans après, annoncer au Portugal une route nouvelle vers les richesses de l'Asie. L'espoir d'une plus grande prospérité se répandit chez tous les Portugais. Gama fut salué du nom de héros, et les peuples regardèrent Emmanuel comme le plus grand des Souverains. Le reste de l'Europe déchirée par ses Despotes ignorans, vit avec une jalouse douleur l'élévation d'un petit peuple à peine connu jusque-là, et Venise alarmée trembla pour ses comptoirs, qui seuls avaient quelques pénibles relations par terre avec les pays nouvellement découverts.

Un des premiers traits de la clémence d'Emmanuel, fut le rétablissement de la maison de Bragance, dont le chef, à la suite d'une conspiration qu'il avait ourdie, avait été décapité par Jean II. C'est un des descendans de cette famille qui, dans la suite, lorsque le Portugal était rentré sous la domination espagnole, devint l'instrument de la révolution par laquelle les Portugais recouvrèrent leur indépendance, en faisant passer la couronne sur la tête du Duc de Bragance.

Emmanuel, enrichi par ses expéditions dans l'Inde, employa ses trésors au bien et à la gloire de ses peuples. Plus heureux que les Espagnols, ils pro-

fitèrent de leurs propres découvertes, et jouirent des faveurs dont la fortune couronnait les entreprises de leurs Souverains. Le Portugal ne fut pas dans ces premiers temps ravagé, comme l'Espagne, par les flammes de l'Inquisition; il n'eut pas à gémir comme elle du joug d'une noblesse inquiète et turbulente: la politique du Monarque était pure ainsi que ses desseins; jamais il ne sépara ses intérêts des intérêts de l'Etat. Si la peste ravagea quelques-unes de ses provinces, il s'empressa de réparer les pertes qu'elle avait occasionnées; les principales cités du Portugal, et surtout Lisbonne, reçurent un nouvel éclat, par une foule de monumens et d'établissemens utiles. Il fonda des écoles, où il allait lui-même juger des progrès de la jeunesse; ses soins et sa magnificence se portèrent jusques en Asie. Lorsque, par l'imprudence de Cabral, il eut découvert le Brésil, cette nouvelle possession fixa son attention particulière; et tandis que les Espagnols désolaient le reste de l'Amérique, il était le protecteur des heureux Brésiliens.

Emmanuel acquit une si grande renommée, que tous les Potentats recherchèrent son amitié, en le faisant complimenter par leurs Ambassadeurs. Le Roi d'Abissinie, l'Empereur de Perse, tous les Monarques de l'Indostan, accoururent lui rendre hommage dans la personne du grand Albuquerque, son lieutenant

dans l'Inde. Cet Albuquerque, homme si extraordinaire qui contribua par ses vertus, son courage, et ses talens, à la puissance du Portugal et à l'illustration de son Prince, recevait en son nom, au fond de l'Asie, le tribut de la vénération de toutes les couronnes; devenait de plus en plus l'admiration, l'idole de tous les peuples, et semblait marcher à côté d'Emmanuel à l'immortalité.

Cependant celui-ci, quoique philosophe, paya sa dette aux faiblesses humaines, en disgraciant Albuquerque, objet et victime de la jalousie des courtisans. Ce grand homme mourut de douleur après cette injustice. Emmanuel, à la vérité, se repentit, mais un peu tard, de son erreur; il chercha à réhabiliter la mémoire d'Albuquerque en protégeant son fils, et lui rendant les titres si arbitrairement arrachés à son père; mais l'opinion publique fit plus que les inutiles remords du Monarque: les nations de l'Asie portèrent d'un commun accord le deuil de leur illustre Conquérant. Récompense inappréciable, due aux vertus malheureuses et au courage, tu vaux à toi seule plus que les faveurs réunies des Rois de l'Univers!

Tandis qu'Emmanuel cherchait à réparer sa faute dans la disgrâce d'Albuquerque, Charles Quint, accouru du fond de la Flandre, montait sur le trône de Castille à la place de Ferdinand, et payait d'in-

gratitude les services de Ximénes. Ce prélat, illustré par une Régence de quelques mois, mourut empoisonné en allant remettre à Charles les rênes de l'Etat.

Il était naturel que ce Prince ne fût pas favorablement accueilli des Espagnols, jaloux de la préférence qu'il semblait accorder aux Flamands; les courtisans surtout en murmurèrent, et de nouveaux orages semblèrent menacer la Péninsule : il ne fallait qu'une occasion pour les voir éclater.

Charles apprit en Espagne la mort de son grand père, l'Empereur Maximilien. Le Duc de Bavière, Ambassadeur des Etats de l'Empire, se rendit auprès de lui, et le salua comme Empereur. Il en conserva le nom depuis, quoique les Espagnols aient affecté de ne lui donner jamais que le titre de Roi.

Les immenses Etats, échus en même temps à ce Souverain, réclamaient tous à la fois sa présence. François I.er lui faisait une guerre ruineuse en Flandres, en Italie, et vers le nord de l'Espagne. Les Maures attaquaient les provinces de Grenade et d'Andalousie. Soliman le *Magnifique*, Empereur des Turcs, menaçait ses Etats de l'Allemagne, et Airadan Barberousse, corsaire d'Alger, insultait ses pavillons sur la Méditerranée. Cependant Charles Quint fit face à tout; sa grande activité, ses immenses ressources, sa politique, son courage, sa générosité même le rendirent redoutable à tous ses rivaux, et lui assurèrent ses

vastes possessions. Son plus dangereux adversaire, François I.er, tomba en son pouvoir à la bataille de Pavie, gagnée par le Marquis de Pescaire en 1525. L'Empereur eut la générosité de lui rendre la liberté, et le Roi de France la faiblesse de manquer aux engagemens qui en étaient le prix.

Pendant que Charles était occupé en Italie, la guerre civile désolait l'Espagne. Il y accourut après sa victoire sur François I.er, punit sévèrement les chefs de la sédition, pardonna aux autres avec bonté, et fit tout rentrer dans l'ordre.

André Doria, un des plus grands hommes de mer de cette époque, fut employé par l'Empereur contre Barberousse, alors entré au service de Soliman. Ces deux fameux Capitaines couvrirent les mers de leurs exploits; ils se distinguèrent particulièrement au siége de Tunis et à la prise de la Goulette, défendue par le courageux Airadan. L'Empereur y commandait en personne. Le pirate, abandonné de ses troupes, ne put empêcher Tunis de tomber au pouvoir de Charles, qui rétablit Muley Hassem, détrôné par Soliman.

Tunis rendue, Charles revint en Europe dans le dessein de faire la guerre à François I.er, qui élevait des prétentions sur le Duché de Milan dont le Duc venait de mourir. Après être passé à Rome, où il établit aux yeux du Conclave tous ses griefs contre

le Roi de France, il vint assiéger Marseille par mer et par terre, pendant qu'une seconde Armée, sous les ordres de Henri de Nassau, sortit de la Flandre pour envahir la Picardie.

Cette entreprise, quoique bien concertée, échoua complétement. Le Comte Henri fut forcé d'évacuer la Picardie, et une fièvre épidémique ayant considérablement affaibli l'armée du siége, elle se vit obligée de se retirer à Gènes. André Doria transporta l'Empereur en Espagne où la guerre civile avait recommencé, et rendait sa présence nécessaire.

Le Pape ayant sur ces entrefaites négocié une trève de dix ans entre François I.er et Charles Quint, ce dernier en profita pour aller par terre réprimer la ville de Gand, qui s'était révoltée à raison de quelques subsides que les habitans payaient injustement à la Reine de Hongrie, Gouvernante des Pays-Bas.

Son séjour à Paris ne fut pas très-long. Peu rassuré sur la bonne foi de François I.er qui ne pouvait oublier sa captivité en Espagne, il s'empressa de se rendre en Flandres.

Pendant qu'il y était occupé à punir les Gantais avec rigueur, Pyaly Hamet, un des Lieutenans de Barberousse, surprenait Gibraltar, saccageait la ville, et emmenait captifs en Afrique une partie des habitans. L'Empereur résolut de se venger de cet affront, en bloquant la ville d'Alger. Il fit, en consé-

quence, les préparatifs de cette nouvelle campagne, qui coûta beaucoup de monde, de soins et d'argent, et qui, comme celle de Marseille, vint à échouer. Charles traitait lui-même toutes les négociations, et exécutait ses desseins. Ferdinand Cortès, le conquérant de l'Amérique, disgracié comme la plupart des grands hommes, toujours objets de la jalousie des Rois, et jamais de leur reconnaisance, cherchait tous les moyens de rentrer en faveur; il offrit à Charles, sous peine de la vie, de s'emparer d'Alger, si on lui donnait le commandement d'une seconde expédition. Mais l'orgueilleux Charles craignant sans doute qu'un particulier fît ce qu'un Potentat comme lui n'avait pu faire, rejeta les offres de Cortès; il préféra, à la honte d'être surpassé par un simple Général, abandonner son entreprise, et renoncer à la possession de cette place importante.

Cependant l'Empereur, après tant de revers, attaqué de tous les côtés, appauvri par les grandes dépenses auxquelles l'assujétissaient ses nombreux ennemis; voyant en outre l'Espagne désolée par la peste; accablé lui-même d'infirmités, vieilli avant l'âge par ses longs travaux, ses voyages et sa grande activité, résolut d'abdiquer la couronne en faveur de Philippe II, son fils. Charles était alors à Bruxelles. Lorsqu'il eut tout réglé, et que ses dernières volontés furent reconnues, il se rendit en Espagne, et se retira au monastère de

St.-Just, dans la campagne de Placencia, regardée comme un des plus agréables séjours. C'est dans cette retraite qu'il mourut, le 21 septembre 1558, laissant un nom répandu dans tous les coins de l'Europe, que son ambition avait tant de fois troublée pendant les trente-deux ans de son règne. Il n'y eut aucun Roi, pour si ignoré qu'il fût, qu'il n'ait inquiété. Le Pape lui-même fut obligé de lui céder. Actif, courageux, entreprenant, il fit tout par ses mains, et il était jaloux, comme tous les Conquérans, de la gloire des autres. L'Europe, à sa mort, entrevit l'espoir de la tranquillité : cependant cette lueur fut bientôt dissipée. Philippe II, aussi ambitieux que son père, mais moins généreux et moins grand, souillé de tous les vices d'un despote ombrageux, bouleversa à son tour, par sa noire politique, les Etats que son père avait bouleversés par ses armes, et mérita, à juste titre, le surnom de *Démon du Midi*, de *Tibère de l'Espagne*.

Ce Prince, en montant sur le trône, avait négocié une trève avec le Roi de France. Mais Paul IV, Pontife de Rome, redoutant que toutes les forces de l'Espagne ne se portassent sur l'Italie, engagea le Roi de France à lui prêter secours contre le Duc d'Albe qui déjà menaçait Rome. Philippe alors fut forcé de rompre l'armistice. Les hostilités commencèrent par la bataille de St.-Quintin, où les Espagnols, secondés des Anglais, défirent le Connétable de France. Cette bataille

se donna le 10 août 1557, jour de la fête de Saint-Laurent. Philippe, sans bravoure, mais dévôt et superstitieux, fit vœu, s'il gagnait la victoire, de construire, au nom du Saint, un monastère et un palais de la forme d'un gril, instrument du supplice de St.-Laurent. Plus tard, pour tenir son engagement, il bâtit l'Escurial, que, pour sa beauté peu commune, les Espagnols trop présomptueux appellent *la huitième merveille* du monde.

Après l'affaire de St.-Quintin, les Français furent battus de nouveau à Gravelines en 1559 : la paix de Catau-Cambresis est le résultat de ces deux victoires.

Philippe n'avait pas encore donné des marques de sa cruauté, mais il ne tarda pas à en ouvrir la trop longue série. A l'issue de son mariage avec la Princesse Elisabeth de France, il revint en Espagne; et le quatre octobre, en passant à Valladolid, il se reput du spectacle d'un autodafé auquel il avait désiré assister depuis long-temps. (1).

Les Inquisiteurs complaisans s'empressèrent de satisfaire sa fausse et barbare dévotion. Que ne ferait-on

(1) Ce plaisir que sollicita Philippe, était un usage assez ordinaire en Espagne. L'Inquisition célébrait le couronnement des Princes, ou leurs mariages, par des spectacles semblables. Philippe Quint, quoique protecteur de ce tribunal, refusa obstinément d'y assister à son avènement. Les mœurs espagnoles commençaient à se radoucir, et le cœur des Rois saignait, enfin, à ces saintes exécutions.

pas pour plaire à un maître cruel! Le sang de quelques victimes est d'ailleurs si peu de chose aux yeux des lâches courtisans!

Encouragée par l'intolérance du Roi et ses sanguinaires inclinations, l'Inquisition redoubla de zèle contre les hérétiques, ou plutôt contre ceux soupçonnés de l'être. On vit de nouvelles exécutions, particulièrement à Séville ; et ce Tribunal assoupi sur des monceaux de cendres, comme une bête féroce s'endormant rassasiée au milieu des cadavres immolés à sa rage, se réveilla plus terrible que jamais, pour semer de nouveau la terreur sur le sol infortuné de l'Espagne, et complaire au monstre couronné qui la gouvernait.

Philippe, dans ces temps de désolation, transporta à Madrid le siége de sa Cour. Il fit de cette ville la capitale du royaume; les Rois ses descendans l'ont embellie depuis, et rendue une des plus agréables de la Péninsule.

Le Concile de Trente ayant enfin terminé ses conférences, le Tibère espagnol se hâta d'ordonner que ses décisions fussent rigoureusement observées dans tous les Etats de sa domination. C'est cet ordre qui, joint aux exactions du Cardinal de Granvelle, et aux mesures barbares qu'employa le Duc d'Albe pour les faire exécuter, servit de prétexte au soulèvement des Pays-Bas, événement dont les résultats

furent depuis si funestes à la grandeur Espagnole.

La Castille et la France gémissaient alors, régies par deux Monarques qui, sous les dehors d'une feinte dévotion, cachaient l'âme la plus féroce, Charles IX et Philippe II. On sait la conduite du premier, le jour de la Saint-Barthelemy; le second, plus politique et non moins soupçonneux, ne lui céda rien en cruauté; aussi conférèrent-ils ensemble sur les moyens d'extirper de leurs Etats la prétendue hérésie qui leur portait ombrage, et le Duc d'Albe avec toutes les qualités des tyrans, s'il n'eût pas été fait pour en être l'esclave, fut le lâche exécuteur de leurs barbares décisions.

Cependant la guerre prenait chaque jour dans les Pays-Bas un caractère plus sérieux. Les habitans, désolés par les cruautés du Duc d'Albe, avaient spontanément pris les armes; la haine contre l'Espagne y devint nationale, et Philippe craignant avec juste raison de perdre cette plus belle partie de ses Etats, eut le dessein d'y passer en personne avec de puissans renforts. Des événemens inattendus arrêtèrent ce projet.

Don Carlos, son fils, dont les emportemens annonçaient le digne héritier de la férocité de son père, avait juré sa perte, et s'était déterminé à se mettre à la tête des révoltés des Pays-Bas. Philippe, en fut aussitôt instruit par la voie de ses courtisans,

et particulièrement par son frère Don Juan d'Autriche, que le Prince avait choisi pour son confident. Dès qu'il connût tous les fils de la conspiration, il eut la barbarie, au lieu de la prévenir, de la laisser arriver au moment d'éclater. Alors ce père inhumain plonge Don Carlos dans les cachots, et le fait condamner solennellement à la mort, après des enquêtes et un procès dont la longueur redoubla l'agonie du coupable, instruit depuis long-temps du sort qui l'attendait. Le poison que son médecin Olivarès lui fit servir dans un remède, épargna à ce Prince la honte du supplice. Que pouvait-on espérer de Philippe, lorsqu'il étouffait ainsi le cri de la nature!

D'un autre côté, les Maures qui par l'autorisation de Charles Quint étaient restés dans les Alpuxarras, fatigués des violences exercées sur eux, sous prétexte de leur faire abjurer la religion de Mahomet, se soulevèrent, choisirent un Roi, et pendant trois ans firent à Philippe une guerre opiniâtre. Ils se soumirent enfin après bien des pertes de part et d'autre: cette révolte leur coûta plus de cent mille hommes; trente mille Castillans périrent, et les belles contrées des environs de Grenade furent de nouveau ravagées.

Tels sont les motifs qui empêchèrent Philippe d'aller par lui-même se venger des Pays-Bas; mais son digne Ministre, le Duc d'Albe, le remplaçait, et les malheureux Flamands ne gagnèrent rien à l'absence

du Monarque. Les cruautés multipliées de cet agent sanguinaire du Roi d'Espagne, au lieu d'appaiser le peuple par la terreur qu'elles devaient inspirer, l'aigrirent au contraire davantage; la confusion, le désordre et les dévastations augmentèrent, tandis qu'au fond du Bosphore, Selim, Empereur des Turcs, préparait contre Venise un armement considérable.

Les puissances intéressées à s'opposer aux succès de la Porte, se liguèrent, et tinrent un congrès à Rome pour aviser aux moyens d'arrêter les desseins de Selim. Le Monarque espagnol dirigeait tout du fond de son palais; il était l'âme de toutes les délibérations; rien ne se faisait plus en Europe sans sa participation ou plutôt sa volonté. On convint de réunir une flotte considérable, dont le commandement fut donné à Don Juan d'Autriche, frère de Philippe; celui-ci se chargea de la moitié des frais de l'expédition.

La fameuse bataille de Lepante, donnée le 7 octobre 1571, résulta de ces immenses préparatifs. Les Turcs furent battus. Ils perdirent dans cette action plus de trente mille hommes, cent quatre-vingt-cinq galères prises, brûlées ou coulées à fond. Les Chrétiens ne tirèrent aucun avantage de cette victoire signalée. C'est, au reste, très-souvent le sort des batailles navales. Cela n'empêcha pas Selim de se venger dans la suite, en enlevant à la couronne

d'Espagne Oran, Tunis, et la Goulette, places qui avaient coûté tant de sacrifices.

Philippe, forcé de rappeler le Duc d'Albe détesté dans les Pays-Bas, envoya pour le remplacer Don Juan d'Autriche, dont la gloire commençait à lui devenir importune. Bientôt après ce Prince mourut empoisonné. Tous les soupçons se dirigèrent vers son frère. Le public avait encore présent le meurtre de Don Carlos.

Cependant Don Sébastien venait de monter sur le trône illustré par le grand Emmanuel. Ayant voulu signaler contre les Maures les premières années de son règne, il paya par la mort son imprudente expédition en Afrique, et laissa la couronne du Portugal au Cardinal Henri, Prince faible, mais vertueux, étranger aux détours de cette politique dont Philippe faisait un si perfide usage, et qu'il dirigea dès lors contre lui. Il prétendit avoir des droits au royaume de Lusitanie, disant qu'en sa qualité de Cardinal, Don Henri ne pouvait point se marier sans causer du scandale, malgré toutes les dispenses de la Cour de Rome; que conséquemment ces Etats, sans successeurs directs, devaient rentrer sous la couronne d'Espagne, de laquelle ils avaient été injustement séparés. Don Henri mourut dans le même temps, déclarant que Philippe et le Duc de Bragance étaient ses seuls héritiers légitimes; et que Don Antoine, Prieur

de Crato, un des Infants, avec lequel il avait toujours été en mésintelligence, n'était qu'un bâtard.

Ce testament du Roi du Portugal suffit à celui d'Espagne pour croire ses prétentions justes. Il envoya le Duc d'Albe avec une puissante armée, afin d'envahir le royaume en son nom. En vain les Portugais cherchèrent à s'opposer à cette agression arbitraire, en reconnaissant Don Antoine pour leur Souverain, et le mettant à leur tête. Tant d'efforts furent inutiles. Antoine, vaincu partout, se vit obligé de s'exiler, et Philippe contraignit les Etats de la Nation de le proclamer à Tomar, où ils furent réunis pour cela.

Le Duc d'Albe mourut quelque temps après. Son maître regretta sincèrement ce fidèle et cruel exécuteur de ses volontés. Ce sont les seules marques d'intérêt qu'on lui ait jamais témoignées. Détesté en Italie, objet de l'exécration des Pays-Bas, ce monstre termina sa carrière au milieu des Portugais qui l'avaient en horreur. Ainsi, une haine générale le suivit dans tous les lieux où il exerça quelque pouvoir; mais peu soucieux de l'amour des peuples, il préféra en lâche courtisan les faveurs du Despote qu'il servait, et sacrifia les vertus aux crimes politiques qui lui étaient commandés.

Elisabeth régnait en Angleterre. Ses escadres, jalouses des succès des Espagnols en Amérique, et

sur les mers d'Europe, insultaient leur pavillon et commettaient mille déprédations sur leurs établissemens. Philippe résolut de s'en venger d'une manière éclatante; persuadé que tout devait lui céder, il se disposa à la conquête de la Grande-Bretagne. A cet effet, il assembla à Lisbonne une flotte si considérable pour ces temps, qu'on la nomma *la flotte invincible*. On n'avait pas encore vu d'aussi immenses préparatifs. Il est rapporté qu'ils consistaient en 130 vaisseaux de guerre montés par 20,000 soldats, 8250 matelots, et 3,000 rameurs. Mais toutes les forces humaines réunies sont impuissantes contre les élémens déchaînés: la flotte ne put arriver ensemble au lieu du débarquement; sa marche fut rallentie, les tempêtes la dispersèrent, et il ne revint dans les ports d'Espagne que des débris de cette armée formidable. Ce revers porta le plus rude coup à la puissance de Philippe. Une grande partie de ses milices espagnoles, principal instrument de ses victoires, y périt; et cet armement gigantesque, qui menaçait d'écraser l'Angleterre, et promettait de placer l'Espagne au-dessus des Etats maritimes de l'Europe, ruina sa marine, épuisa ses trésors, détruisit ses meilleurs soldats, et la mit dans la plus grande détresse.

Les désastres de la flotte invincible ne furent que les précurseurs de ceux que Philippe essuya dans la suite. Les Anglais se vengèrent en attaquant, à

leur tour, Lisbonne : leur expédition se fût terminée plus avantageusement, si le Général Norris qui la commandait et le Chevalier Drake eussent agi avec plus d'accord. Cependant, malgré l'activité et les efforts de l'Archiduc Albert, Vice-Roi du Portugal, qui parvint à mettre Lisbonne à couvert, les Anglais commirent de grands dégâts, en saccageant les faubourgs de cette ville, et brûlant une quantité considérable de vaisseaux.

Dans le Nord, le pouvoir de Philippe s'affaiblissait de jour en jour. Sans cesse occupé à nourrir la guerre civile qui désolait la France, il était obligé, pour soutenir les ligueurs contre Henri IV, de dégarnir les Pays-Bas de troupes qui y devenaient de plus en plus nécessaires. Il eut le regret de voir ses sacrifices et ses intrigues rendus inutiles par le Roi de Navarre lui même, dont la conversion fit tomber les armes des mains de ses nombreux ennemis. Ainsi, plus le Monarque espagnol prodiguait ses trésors et ses forces pour soutenir et accroître son pouvoir, plus il marchait d'un pas rapide à sa ruine.

Henri IV ayant à peu près appaisé les dissentions civiles en montant sur le trône de France, prit avec la Reine Elisabeth d'Angleterre toutes les mesures opportunes pour se venger de Philippe et rabaisser son orgueil. En conséquence, il fomenta un soulèvement en Aragon, pendant que Drake et

Hawkins, à la tête d'une flotte anglaise, ruinaient le commerce espagnol en Amérique, et que l'Amiral Howard, suivi du Comte d'Essex, s'emparait de Cadix, pillait cette ville opulente, brûlait ses vaisseaux, et la mettait à contribution. La prise de Cadix ne fut pas le seul affront que les Espagnols essuyèrent à cette époque; les Anglais entrèrent au Ferrol et à la Corogne; ils saccagèrent le port et la ville de Faro dans l'Algarve, et emportèrent la bibliothèque du fameux Jérome Osorio. Philippe voulut réparer tant de mortifications, mais ce fut en vain; les élémens même lui devinrent contraires: les tempêtes dispersèrent et détruisirent en grande partie l'escadre qu'il avait armée à cet effet, sous le commandement du grand Sénéchal, Martin de Padille.

Accablé d'infirmités et de chagrins, appauvri par tant de revers consécutifs, Philippe se vit forcé d'accepter une paix à laquelle il s'était toujours refusé. Elle se traita à Vervins le 7 février 1598. L'Europe parut enfin respirer; mais elle ne dut son repos qu'à la détresse du Monarque espagnol, à l'épuisement de ses finances, et surtout à son extrême vieillesse. Enfin, succombant sous le poids de l'âge et des maux, il se fit transporter à l'Escurial, où il mourut le 13 septembre de la même année.

Charles-Quint avait porté les armes en personne sur tous les points de l'Europe, et l'avait lui-même

bouleversée dans tous les sens. Son fils, grand politique, aussi ambitieux, laissant à ses Ministres et à ses Généraux la conduite de ses entreprises, se réservant à lui seul le soin des intrigues, sema les troubles et des divisions dans tous les Etats, et aspira comme son père, mais sans sortir de son palais, à la Monarchie universelle. Cruel, fourbe, superstitieux, ne faisant jamais rien que pour lui-même, il laissa un nom généralement abhorré, et l'édifice d'un pouvoir immense menaçant de s'écrouler de toutes parts.

L'Espagne était parvenue à cet état de décadence, lorsque Philippe III monta sur le trône. Ce Prince faible, indolent, sans aptitude aux affaires publiques, se livra tout entier au Duc de Lerme, son favori, et lui abandonna les rênes du Gouvernement. Ce Ministre, entièrement maître de l'esprit du Monarque, débuta dans son administration par faire la paix avec Jacques I.er, successeur d'Elisabeth sur le trône d'Angleterre. C'était un acheminement pour traiter avec les Pays-Bas, érigés nouvellement en République des Provinces-Unies. La guerre que les Espagnols y entretenaient, devenait de jour en jour plus ruineuse pour eux, vu le délabrement de leurs finances. Le Duc de Lerme le savait bien : aussi profitant de son empire sur le Roi, il lui fit signer une trève avec les Provinces-Unies, et reconnaître leur indépendance. Ce traité servit de prétexte aux ennemis du Duc, jaloux

de son crédit, pour s'exhaler en invectives contre lui. Ils prétendirent que cette disposition n'était rien moins que flétrissante pour l'Espagne; qu'il était facile d'entretenir la guerre en Flandres, et de faire rentrer ce pays dans l'obéissance, en y employant une partie de l'or immense qui arrivait annuellement des Indes Occidentales, or que le favori détournait sans doute à son profit.

Le Ministre, quoique d'un génie peu étendu, connaissant la situation pénible de l'Espagne mieux que ses détracteurs aveuglés par leurs passions, résista avec courage à leurs calomnies, ainsi qu'à leurs sourdes intrigues, opposant toujours avec avantage le grand crédit qu'il conservait auprès du Monarque.

Bientôt ses vues étroites, quoique pacifiques, donnèrent à connaître l'homme incapable de conduire les grands ressorts politiques d'un Etat. Envieux de la réputation de Ximénes, et cherchant à l'imiter, il fit voir combien il était éloigné de son modèle. Faisant consister toute sa gloire au maintien de la paix, il crut que les Maures restés encore en Espagne pourraient la troubler par les souvenirs de leur ancienne grandeur: il fit décréter leur entière expulsion. Cet édit, au lieu d'assurer la tranquillité, comme le Ministre l'espérait, alluma la guerre. Les malheureux habitans des Alpuxarras se soulevèrent; trop faibles pour résister long-temps, ils furent vaincus et con-

traints d'obéir. L'exil de tant de familles livrées à l'industrie augmenta l'appauvrissement du royaume et rendit sa position plus fâcheuse.

Dans cet état de langueur, la Péninsule était du moins tranquille. Le Monarque, endormi dans l'indolence, n'avait à la vérité ni le courage entreprenant de Charles Quint, ni la profonde politique de son fils; mais ses peuples étaient en paix. On versa peu de sang dans les batailles, et jamais on ne dressa d'échafauds; son Ministre pacifique n'abusa point de son pouvoir; il ne fut ambitieux que du repos, et il n'accabla point les provinces par des subsides onéreux. D'un autre côté, il ne sut point dévoiler les intrigues sourdes qui causèrent sa disgrâce, d'autant plus cruelle pour lui, qu'elle fut l'ouvrage du Duc d'Uzéda, son propre fils. Ce courtisan ingrat le supplanta dans son pouvoir jusqu'à l'avènement de Philippe IV, déjà livré, comme son père, aux caprices d'un favori, le Duc d'Olivarès.

Le premier soin de celui-ci, fut d'exciter la haine publique contre ses prédécesseurs, en leur reprochant la faiblesse de leur Gouvernement. Philippe IV, héritier de l'indolence de son père, ne se vit plus entouré que des créatures ou des parens d'Olivarès.

La trève de 1699 avec les Provinces-Unies étant près d'expirer, et la guerre civile occupant encore

la France, le cabinet de Madrid se hâta de recommencer les hostilités en Flandres, de même qu'en Italie, en exhumant des prétentions que le règne pacifique de Philippe III avait comme ensevelies. Les Puissances, alarmées de l'ambition renaissante de la Cour d'Espagne, se coalisèrent contr'elle: la France, l'Angleterre et la Hollande furent ses plus dangereux ennemis. Mazarin, Bucchingam et Olivarès gouvernaient alors l'Europe, et la désolaient par leurs intrigues: les peuples payèrent cher leur trop illustre rivalité. Dans cette lutte toujours inégale, Olivarès résista long-temps aux efforts réunis des deux autres; mais il ne le fit qu'en indisposant, par des taxes onéreuses, les Espagnols qui avaient encore présent le ministère pacifique du Duc de Lerme. La Catalogne se souleva.

Tandis que l'Italie était en feu; que le Prince d'Orange, aidé des Français, secouait le joug de la Castille dans les Pays-Bas; que les flottes anglaises, hollandaises et espagnoles ensanglantaient les mers de l'Amérique; que la guerre civile s'allumait au sein même de la Péninsule par l'insurrection des Catalans, une révolution inattendue sépara le Portugal de l'Espagne, et fit passer cette couronne dans la maison de Bragance.

LETTRE HUITIÈME.

La Lusitanie gémissait sous le despotisme espagnol, depuis que Philippe II l'avait subjuguée. Toutes les classes du peuple, la noblesse, le clergé, étaient exaspérées contre leur nouveau Gouvernement, soit par les subsides énormes, et mille vexations en tout genre qui pesaient sur eux, soit par la privation de toutes les charges qu'avaient envahies les Flamands, les Italiens ou les Castillans. La marine portugaise était passée en entier sous le pavillon d'Espagne; des étrangers occupaient tous les emplois civils et militaires; toutes les places fortes avaient été dégarnies d'artillerie et les canons menés à Séville; enfin le Portugal était plutôt une sorte de proie que les Espagnols s'empressaient de dévorer, qu'un pays qu'ils auraient dû protéger et régir par les mêmes lois que le reste de la Péninsule.

Olivarès n'ignorait pas la haine profonde des habitans pour leurs dominateurs. Déjà le peuple, réduit au désespoir, s'était soulevé en plusieurs endroits et à plusieurs reprises, malgré les châtimens les plus sévères. Le Ministre savait encore que tous les vœux se tournaient vers Jean, Duc de Bragance, dont

l'aïeul avait été le compétiteur de Philippe II. La présence de ce jeune Prince à Lisbonne lui causait beaucoup d'ombrage; il aurait désiré ardemment s'en défaire; il usa pour cela de tous les moyens. Ne pouvant sous divers prétextes lui inspirer assez de confiance pour l'attirer à Madrid, il lui donna le commandement général des troupes portugaises. Par là, Jean devant inspecter l'armée, les garnisons, les côtes, était tenu à des voyages fréquens, et Olivarès espérait trouver alors l'occasion de se saisir de sa personne. Il avait compté particulièrement sur la flotte espagnole qui, à cet effet, croisait sur les attérages du Portugal, en suivant la marche du Prince, et à bord de laquelle on avait le projet de le faire venir, en l'y invitant à quelque fête. Tant de perfidie échoua totalement : la flotte fut dispersée par une affreuse tempête. Les Commandans des places qui étaient dans le secret du Ministre, ne purent exécuter ses ordres, le Duc de Bragance ayant eu soin de se faire accompagner partout d'une suite nombreuse et dévouée; car il se méfiait des fourberies du favori. Ainsi celui-ci se vit entièrement trompé dans ses espérances; les nouvelles dignités dont il avait décoré le Duc, afin de mieux le trahir, furent plus tard d'un grand secours à ce dernier. Ses fréquentes tournées dans le royaume, lui donnèrent les moyens de connaître l'opinion publique; d'en-

tendre les plaintes réitérées de tous les côtés, et de juger jusqu'à quel point un soulèvement était facile d'après la disposition générale des esprits.

Le Ministre des violences d'Olivarès auprès de la Vice-Reine du Portugal, était le Secrétaire-d'Etat Vasconcellos, aussi haï que son maître, et le méritant encore davantage. Fier, arrogant, injuste et avare, il devait être la première victime de la révolution qui se préparait en secret dans Lisbonne, et à la tête de laquelle se trouvait Pinto Ribeyro, homme de génie, courageux, entreprenant, jouissant de toute la confiance du Duc, dont il était l'Intendant et le premier Secrétaire. Les principaux personnages portugais trempèrent dans la conspiration; ils jurèrent tous la liberté de leur patrie; et lorsque les mesures furent suffisamment prises et les esprits préparés, les conjurés convinrent du premier samedi de décembre 1640 pour l'exécution de leur projet.

Au jour désigné, ils se rendirent tous par des rues diverses et détournées à la porte du palais. Dès que huit heures sonnèrent, Pinto donna le signal par un coup de pistolet. Aussitôt tous les conspirateurs parurent les armes à la main, forcèrent les gardes, enfoncèrent les portes, et pénétrèrent en masse dans l'intérieur. Un prêtre, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre, se distingua particulièrement

dans cette journée; les gardes espagnoles et allemandes, cédant de toutes parts, furent obligées, pour sauver leur vie, de crier avec les conjurés : *Vive le Roi Jean, Duc de Bragance!*

La foule se porta bientôt vers l'appartement de Vasconcellos. Ce Ministre y fut impitoyablement poignardé, ainsi que son secrétaire Correa, et le Lieutenant civil Francisco Suarès d'Albergaria. On précipita par la croisée leurs cadavres dans la rue. Le peuple accouru devant le palais, transporté de joie à la vue des restes de l'odieux Vasconcellos, se répandit dans la ville, criant de toutes parts, *le tyran est mort, vive la liberté et Don Juan, Roi du Portugal!* C'est ainsi que ce royaume reconquit son indépendance, et secoua le joug insupportable qui l'accablait depuis son envahissement par le Duc d'Albe, c'est-à-dire, durant l'espace de soixante ans.

La perte du Portugal, des revers en Hollande et en Italie, les révoltes de la Catalogne, les intrigues de Richelieu, rendaient chaque jour la position de l'Espagne plus critique. Olivarès était bien déchu dans l'esprit du Monarque, qui, quoiqu'entièrement étranger aux affaires, livré à la débauche, à la mollesse, et à une fausse bigoterie, commençait à apercevoir la détresse vers laquelle l'entraînait son Ministre malheureux. En vain celui-ci chercha-t-il à étourdir son maître, et à conserver son estime, en se rendant

lui-même l'artisan et le confident de ses plaisirs; en vain lui procura-t-il les faveurs de la Calderonna, célèbre comédienne de ces temps; il ne put éviter sa disgrâce : elle eut lieu au retour d'un voyage inutile que le Roi fit en Catalogne pour la pacifier.

L'éloignement d'Olivarès ne donna à son maître ni plus d'aptitude aux affaires publiques, ni plus de goût de les diriger. Il fut sur le point de rappeler son Ministre du fond de l'exil, où il publiait une apologie de sa conduite, pleine de force et d'esprit, à la vérité, mais offensante pour une grande partie de la Cour. Cet écrit excita contre lui de plus grands murmures, et Philippe fut contraint de renoncer à son projet.

Ce Monarque investit alors de sa confiance le neveu d'Olivarès, Don Louis de Haro de Guzman, qui n'avait ni les talens de son oncle, ni sa politique turbulente, mais qui portait des goûts plus pacifiques au Ministère, où, s'il ne se fit pas craindre, il se fit du moins aimer.

On ne parlait guère plus en Europe de ses Potentats titulaires: leurs Ministres régnaient pour eux. Mazarin tenait encore le sceptre en France; Don Louis de Haro, maître absolu de l'Espagne, dictait ses volontés à Philippe IV, tandis que la Grande-Bretagne prenait un ascendant considérable sous le Protectorat de Cromwel, qui venait de détrôner le faible Charles II. Cet usurpateur, né avec un génie supérieur, et fait

pour commander aux autres, rendit son pays à un tel point florissant et redoutable, que les Rois s'empressèrent, en tremblant, de rechercher son amitié. La Cour de France poussa la flatterie à cet égard, jusqu'à chasser de ses Etats Charles qui s'y était réfugié avec sa famille. Ce Prince fugitif se retira en Espagne. Qui pourra espérer de trouver l'hospitalité chez les Souverains, s'ils méconnaissent cette vertu pour eux-mêmes?

Le Protecteur, sollicité à la fois par Mazarin et Don Louis de Haro, opta en faveur du premier. Dès-lors les armes françaises prirent une supériorité marquée sur celles d'Espagne, malgré l'appui et les talens du Prince de Condé, alors ennemi de Louis XIV. Dunkerque, après une sanglante bataille livrée aux Dunes, le 14 juin 1625, tomba au pouvoir des Français, et fut livrée à Cromwel pour prix de son alliance, ainsi qu'on en était convenu.

Malgré ses prospérités et sa puissance au dehors, la France était épuisée au dedans, et ressemblait en cela à l'Espagne affaiblie par ses nombreuses disgrâces. La paix devint nécessaire à l'une et à l'autre; elle fut proposée à Don Louis de Haro par le Marquis de Lionne, qui vint à Madrid demander en mariage l'Infante d'Espagne, au nom de Louis XIV. Les deux Cours se rendirent sur leurs frontières respectives, et les Ministres, par qui tout se traitait, conférèrent

dans l'isle des Faisans, sur la Bidassoa. Ils furent plus d'un an à s'accorder. Le Cardinal, voulant toujours tromper, mettait dans ses démarches une finesse que le Plénipotentiaire espagnol cherchait toujours à déjouer par sa prudente lenteur.

Pendant ce temps, Charles II errait en Europe, implorant de tous côtés le secours des divers Potentats pour remonter sur le trône d'où Cromwel l'avait précipité. Mais nulle part il n'était admis; l'influence du Protecteur dominait partout; partout l'infortuné Roi d'Angleterre était regardé comme un aventurier importun, fatigant les Cours du poids de ses malheurs. Il crut enfin, en venant à Bayonne durant les négociations de la France et de l'Espagne, faire valoir ses droits en présence des deux Monarques réunis, et les engager à embrasser sa cause; mais leurs Ministres, accoutumés à n'apprécier les Rois que par la crainte qu'ils inspirent, ou les faveurs qu'ils dispensent, le repoussèrent avec hauteur. Enfin le mariage de Louis XIV fut conclu dans le mois d'août 1660, et la paix signée. Mazarin rentra dans Paris, menant, pour ainsi dire, à sa suite les deux époux, affectant un faste royal, et traitant ses alentours avec un orgueil égal à son immense pouvoir. Don Louis de Haro, de son côté, conduisit Philippe à Madrid, comme un tuteur eût pu le faire à l'égard de son pupile.

Un des motifs principaux qui engagèrent le Ministère espagnol à faire la paix avec la France, fut la facilité qui lui en résulta de se porter sur le Portugal avec toutes ses forces réunies. On rappela Don Juan des Pays-Bas, et on s'empressa de préparer une expédition considérable contre la maison de Bragance. Philippe avait cru cette conquête facile. Cependant les premiers événemens ne répondirent pas à son attente, et leurs suites lui devinrent funestes.

Charles II, objet du mépris insultant des deux Cours et de l'arrogance de leurs Ministres, avait juré de se venger à la première occasion. ayant repris la Couronne du vœu général des Anglais, après la mort de Cromwel et l'abdication de son fils, il essaya son premier ressentiment sur l'Espagne, en faisant la paix avec la Hollande, et secourant le Portugal. D'un autre côté, Louis XIV, livré à son propre génie par la mort de Mazarin, chercha à faire des infractions au traité des Pyrénées, et permit au Comte de Chombert de passer avec quelques volontaires au service du Portugal. Ainsi, l'Espagne qui comptait tirer un si grand avantage de ce même traité, fut totalement déchue de ses espérances.

La guerre cependant continua avec acharnement en Portugal, mais toujours au détriment des Espagnols. Philippe IV mourut enfin en 1665, laissant à peu

près dans la détresse un trône où deux Ministres consécutifs avaient paru siéger à sa place. Si son règne fut marqué de quelques jours de gloire et de plusieurs années de revers, il ne dut ni se glorifier des uns, ni se reprocher les autres. Joüet de ses favoris, il préféra l'indolence au soin des affaires publiques, et sacrifia à ses plaisirs particuliers le sang et le repos de ses peuples, lâchement abandonnés à des mains étrangères.

Tout souriait aux projets de Louis XIV. Philippe IV laissait pour héritier de ses Etats immenses, mais délabrés, un enfant encore au berceau et d'une complexion délicate. Le Monarque français profitant de l'occasion favorable, fit la guerre à cet enfant, au lieu de le protéger; il étaya ses prétentions de quelques droits illusoires, qui furent reconnus incontestables par un Conseil de flatteurs, et l'Empereur Léopold, qu'on aurait cru intéressé à empêcher l'agrandissement de la France du côté de la Flandre, se ligua au contraire avec elle, espérant par ce moyen obtenir la possession de la couronne d'Espagne après la mort de Charles II, mort qui paraissait prochaine, vu l'état infirme et malsain de ce Prince. Ainsi l'Empereur et Louis se partageaient déjà, de leur pleine autorité, l'héritage d'un enfant sans appui, parce que c'était à leur convenance, et qu'ils croyaient en avoir le pouvoir.

La guerre recommença. Turenne envahit une partie

de la Flandre. Cette époque est peut-être la plus brillante du règne de Louis XIV. Turenne, et Condé alors rentré au service de Louis, rivalisaient de gloire sous ce jeune Souverain. Puissant, riche, aussi amoureux du faste et de la magnificence que des victoires et des conquêtes, il marchait aux combats entouré d'une Cour qui portait dans les armées autant de luxe et de recherche, qu'elle eût pu le faire dans Paris au sein de la paix. Deux Ministres immortels, Colbert et Louvois, tour à tour protecteurs des arts et soutiens des grandes entreprises qui se firent, illustrèrent ces années mémorables, et élevèrent la France à une telle prospérité, qu'elle excita bientôt la jalousie de tous ses voisins.

La Hollande et la Franche-Comté envahies, les Etats-Généraux voulurent arrêter ce torrent ambitieux qui menaçait de se déborder sur eux. Ils conclurent avec la Grande-Bretagne et la Suède cette célèbre triple alliance, qui força Louis XIV, malgré tous ses succès, à négocier la paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1688). Ce traité sauva pour cette fois les Pays-Bas : et la Monarchie espagnole, gouvernée par le Père Nitard, moine favori de la Reine, tutrice du jeune Charles II, respira enfin au milieu de ses malheurs.

L'Espagne ne jouait plus, comme sous Charles Quint et Philippe II, le premier rôle dans les intri-

gues politiques de l'Europe. Ce droit d'inquiéter les Puissances était passé entre les mains de Louis XIV, qui ne négligeait rien pour s'en servir.

Le cabinet de Madrid venait de faire la paix avec le Portugal, en reconnaissant à jamais les prétentions de la maison de Bragance à la couronne. Sa prépondérance s'affaiblissait de jour en jour en Flandres et en Italie. Il était forcé de régler sa conduite sur celle du cabinet français, en cherchant à déjouer ses vastes plans de domination, de concert avec les autres Cours, tandis qu'avant c'était lui seul qui remuait l'Europe.

Dans cet état de choses, un nouveau favori, élevé sur la disgrâce du Père Nitard, crut régir un Royaume aussi facilement que les plaisirs et le boudoir de sa maîtresse. Aussi augmenta-t-il le désordre, au lieu de l'arrêter; il ne fit rien pour le bien de l'Espagne, mais il fit tout pour accroître ses malheurs.

Louis XIV nourrissant toujours ses projets ambitieux, ayant détaché l'Angleterre de la triple alliance, reporta la guerre en Hollande, alors divisée en deux factions, celle des Républicains à la tête desquels on voyait le fameux grand Pensionnaire, Jean de With, avec Cornbille, son frère, et celle qui voulait rétablir la maison d'Orange, par ce Prince illustré depuis sous le nom de Guillaume III.

Louis ne pouvait que vaincre dans cette campagne célèbre. Turenne et Condé commandaient la plus belle armée qui existât alors. Leurs dignes émules, Luxembourg et Chamilli, s'y trouvaient encore. Louvois dirigeait, avec son génie ordinaire, toutes les branches de l'administration. Deux Prélats guerriers s'étaient joints à eux, l'évêque de Cologne et celui de Munster, ce Wangalen, fameux par ses cruautés, qui de son secours fit toute sa vie un trafic funeste aux peuples dont il était l'indigne pasteur. La Hollande fut envahie malgré les efforts de Guillaume, à l'exception d'Amsterdam qui ouvrit les écluses et inonda tout le pays. Le grand Pensionnaire, touché des malheurs de sa patrie, fit demander la paix au vainqueur. Celui-ci la rejeta avec mépris. Alors les Hollandais, dans l'excès de leur désespoir, se déterminèrent à tout sacrifier pour se défendre. L'infortuné Jean en fit la première épreuve. Accusé d'avoir proposé de lâches négociations à l'ennemi, il fut par ses compatriotes inhumainement massacré, ainsi que son frère Corneille. Telle est le plus souvent la récompense que le peuple, ordinairement injuste, décerne à ceux qui se dévouent pour lui.

Cependant les progrès de Louis XIV et son ambition lui suscitèrent de nouveaux ennemis. Amsterdam, manquée par l'effet de l'inondation, le courage de la nation et le génie de Guillaume que ses revers ne

pouvaient abattre, inspirèrent de la confiance aux Puissances opposées d'intérêts aux succès de la France. Léopold arma en faveur des Hollandais; Monterrey, Gouverneur de la Flandre espagnole, leur envoya des secours. C'est dans les campagnes qui suivirent, que les Espagnols se distinguèrent, particulièrement dans la bataille de Senef (11 août 1674), où Condé et le Prince d'Orange rivalisèrent de génie, en se disputant pendant un jour entier une victoire qui resta indécise. Les Espagnols conservaient encore cette bravoure dans les combats qui les avait fait passer, à juste titre, pour les premières troupes de l'Europe, tandis que leur gouvernement, dès long-temps livré à l'intrigue et à la mollesse, était entièrement dégénéré.

Pendant que la guerre ravageait la Hollande et le pied des Pyrénées, les habitans de Messine, las du joug des Castillans, se soulevaient contre leur Gouverneur, et allumaient dans leur sein le flambeau de la guerre civile. La Sicile, asservie depuis des siècles à des maîtres étrangers, a essayé de tous les temps de secouer les chaînes qui lui ont été tour-à-tour imposées, sans jamais pouvoir reconquérir sa primitive indépendance. Une flotte espagnole bloquait le port, et réduisait les Messinois aux extrémités de la famine. Cette ville demande des secours à la France: elle lui envoie le fameux Duquesne, qui de simple Capitaine marchand, élevé au rang d'Amiral par son mérite et son

courage, commandait en chef pour la première fois.

A la sollicitation de la Cour de Madrid, l'illustre Ruyter, Amiral hollandais, fait voile contre Duquesne, et va sur les parages de Messine terminer sa glorieuse carrière, en perdant la bataille du 12 mars 1676. Duquesne, vainqueur, poursuivit ses succès dans de nouveaux combats, et fit respecter sur les mers le pavillon français, au grand étonnement de l'Europe.

La paix de Nimègue suivit de quelques mois la journée du 12 mars; elle ne pouvait arriver plus à propos pour l'Espagne, tellement épuisée, que la famille royale n'eut pas même les fonds nécessaires au voyage qu'elle a habitué de faire tous les ans à Aranjuez. Le désordre et le mécontentement étaient à leur comble. Les provinces éloignées éprouvaient encore plus que les autres cet état de dépérissement; les divers Gouverneurs qui y étaient envoyés ne songeant qu'à s'enrichir, y commettaient tant de déprédations, qu'ils rendirent leur joug en horreur, et facilitèrent par leur inconduite les insultes réitérées des Puissances voisines.

La foi des traités fut rarement une barrière suffisante à l'ambition des Rois. Il leur a été toujours aussi facile de se dégager de leurs sermens, que de donner une double interprétation à leurs édits: tout est vertu à leurs yeux, s'il s'agit de leurs intérêts. Louis XIV, malgré la paix de Nimègue, demanda le Comté d'Alost, prétendant qu'il en avait été une fois le

maître, et que le traité ne s'expliquait pas en termes exprès à cet égard. Ce n'était absolument qu'un prétexte pour recommencer les hostilités. On refusa d'accéder à sa demande. Aussitôt il fit bloquer Luxembourg, et s'en empara.

L'Espagne, trop impuissante pour s'opposer à cette infraction, réclama, mais en vain, l'appui de ses alliés. Nul ne put la secourir. D'autres intérêts les appelaient ailleurs.

La guerre recommençait avec plus d'ardeur que jamais, lorsque la trève de Ratisbonne se conclut entre la France et l'Espagne. Le cabinet de Madrid céda Luxembourg, que Louis XIV venait de lui enlever. On voit par là que ce Monarque dicta à peu près, comme il l'entendit, les articles de cette négociation.

Les divers Etats, justement alarmés de la puissance toujours croissante de la France, conclurent la ligue offensive et défensive d'Ausbourg, dans laquelle entra le Roi Catholique.

Louis, instruit de cette coalition, dissimula quelque temps; mais, à la fin, il se déclara contre ce dernier. Après la mort de la Reine, que le Ministère espagnol fut accusé d'avoir empoisonnée, la Catalogne et la Flandre devinrent de nouveau le théâtre de la guerre.

Malgré l'épuisement des finances, la Junte choisie pour gérer les affaires, à cause de l'incapacité du

Roi, soutint avec honneur sur tous les points cette lutte désavantageuse jusqu'à la paix de Riswich, c'est-à-dire, pendant neuf années; elle eut à faire des expéditions même en Afrique. Partout les succès furent incertains, quoique Luxembourg et Catinat dans le Nord, Vendôme et le Maréchal de Noailles dans le Midi, fussent à la tête des armées de Louis, et que M. de Tourville balançât sur les mers le courage de l'Amiral Papachin. Il n'y eut pas d'affaire très-importante, puisqu'on est convenu de n'illustrer que ces journées signalées par un plus grand nombre de morts. Tout ce temps se passa en marches, contre-marches, combats particuliers, dont le plus remarquable fut celui de la prise de Barcelonne par Vendôme. La guerre, à cette époque, ne se faisait pas avec la rapidité d'aujourd'hui; il fallait souvent des années pour s'emparer d'une province; les trois-quarts du temps se passaient en quartiers d'hiver ou à la recherche de positions avantageuses; une seule bataille achevait la campagne; ordinairement les armées se retiraient à l'approche de la saison rigoureuse, pour recommencer les hostilités le printemps suivant. Par là les guerres étaient sans fin. Napoléon a appris aux Potentats à concevoir, mettre à exécution, et terminer en peu de jours ses entreprises militaires et ses plans d'invasion.

La paix de Riswich vint mettre un terme à tant

de combats. On se rendit le terrain et les places qu'on s'était pris réciproquement ; et la mort de plusieurs milliers de soldats, comme le ravage de plusieurs provinces, en furent les seuls résultats. N'est-ce pas toujours par là que finissent les débats des Princes ?

Enfin le malheureux Charles II, qui n'avait de Roi que le nom, qui avait vécu au milieu de tant de troubles sans s'en douter, abruti par l'ignorance, en proie à la paresse et à la superstition, mourut sous le poids de ses infirmités, au moment où ses voisins projetaient le partage de ses Etats. On l'obligea à nommer pour son successeur (car il n'eut jamais une volonté prononcée) le petit-fils de Louis XIV, le Duc d'Anjou, connu sous le nom de Philippe Quint, dont le règne orageux occasionna cette guerre de la succession, si fertile en grands événemens.

LETTRE NEUVIÈME.

Quel que soit l'état où le sort ait placé les hommes, quelles que soient les circonstances où ils se trouvent, ils se ressemblent tous par l'ambition ; dans tous les temps et dans tous les lieux, du palais à la chau-

mière, ils ont toujours jalousé les prospérités de leurs voisins.

L'accroissement de la maison des Bourbons, qui d'un trait de plume venait d'acquérir en Europe et dans les Indes les immenses possessions de la Monarchie espagnole, réveilla l'envie et les craintes des autres Puissances. Elles se coalisèrent contre elle. L'Empire, l'Angleterre, le Portugal et la Hollande, se levèrent pour soutenir les prétentions de l'Autriche, qui voulant maintenir le trône de Madrid dans sa famille, présentait l'Archiduc, sous le nom de Charles III, à la succession.

Pour résister à tant d'ennemis réunis, la France et l'Espagne n'étaient plus ce qu'on les avait vues dans les beaux jours de leur grandeur. Louis, sur le déclin de sa vie, avait perdu cette activité, ce génie d'un jeune Conquérant adoré d'une brillante Cour et l'idole de son peuple. L'honnête mais faible Chamillard occupait les postes où s'étaient illustrés Colbert et Louvois, qu'il était incapable de remplacer. Turenne et Condé n'existaient plus. L'Espagne affaiblie de toutes parts, appauvrie et déchirée par mille courtisans ou envieux qui dilapidaient les revenus de la couronne, restée sans pouvoir sous le règne trop long d'un Monarque imbécille, n'était capable ni de grands efforts ni d'une résistance énergique.

A d'aussi faibles ressources, les Rois ligués oppo-

saient des forces formidables. L'Empereur faisait marcher en Italie quatre-vingt-dix mille hommes, ayant à leur tête le Prince Eugène dédaigné par Louis XIV, qui dans la suite eut lieu de se repentir de ses superbes mépris.

Churchil, tant renommé sous le nom de *Malboroukg*, commandait en Hollande cinquante mille hommes. Des flottes nombreuses couvraient les mers. Le Portugal, naturellement ennemi de l'Espagne, ne pouvait point tarder à entrer dans la coalition, et la Catalogne, jalouse de ses priviléges, était sur le point de se révolter pour les soutenir.

Philippe Quint, au milieu de tant d'immenses préparatifs dirigés contre lui, opérait son entrée à Madrid; se faisait reconnaître Souverain dans cette capitale par les États du Royaume; célébrait son mariage avec la fille du Duc de Savoie; accourait en Catalogne prévenir par sa présence et ses libéralités les troubles que ses ennemis y suscitaient; volait en Sicile appaiser les séditions; assistait auprès de Vendôme à la bataille de Luzara, et rentrait dans sa capitale, où de perfides intrigues rendaient sa présence nécessaire. Depuis Charles Quint, on n'avait pas vu un Prince aussi actif ni aussi courageux.

Cependant les Alliés commencèrent leurs mouvemens du côté de la Péninsule. Les Portugais s'étaient déjà décidés en leur faveur. Milord Galloway marchait

à leur tête, ayant avec lui le nouveau Roi que les Puissances liguées avaient reconnu, Charles III, le compétiteur de Philippe. D'un autre côté, Gibraltar, mal défendu, tombait au pouvoir du Prince de Hesse-d'Harmstad et de l'Amiral Rooke. En vain Philippe voulut faire reprendre cette place par le marquis de Villadarias; il fut contraint d'en lever le siége, le 4 août 1704. Depuis cette époque, les Rois d'Espagne ont la douleur de voir des étrangers occuper ce promontoire fameux, du haut duquel, en commandant aux deux mers, ils semblent sans cesse menacer leurs États.

La tentative infructueuse de Villadarias occasionna la ruine de la marine française. Le Comte de Toulouse, fils naturel de Louis XIV, commandant les flottes réunies, s'était porté sur les parages de Gibraltar pour soutenir le siége. Les Anglais lui livrèrent bataille: elle resta indécise. Le Comte soutint sa réputation et la gloire de son pavillon; mais les escadres en furent tellement affaiblies, que Louis ne put dans la suite mettre en mer que treize vaisseaux, qui eurent le malheur d'être dispersés et en partie brisés par une violente tempête: ce qui en échappa, fut pris par les Anglais ou brulé sur les attérages. C'est à cette époque désastreuse, qu'on peut rapporter la ruine de la marine sous Louis XIV.

Pendant que ces revers rabaissaient la Puissance espagnole vers le Midi, de plus grands malheurs l'affligeaient encore dans ses provinces septentrionales.

Barcelonne tombait au pouvoir du Comte Petersboroug, homme que le caractère et les habitudes chevaleresques rendaient extraordinaire, et semblable à ces héros anciens dont l'Histoire embellit jadis les romans ingénieux des Castillans et des Maures. La Catalogne et le royaume de Valence, conquis par les Anglais, reconnaissaient Charlès III, malgré tous les efforts de Philippe.

En Flandres, Churchil gagnait sur Villeroi la bataille de Ramilliers (23 mai 1706), qui lui soumettait toute la partie espagnole, Anvers, Bruxelles, Ostende, etc., etc.

Louis, voulant réparer les défaites de Villeroi, rappela Vendôme du fond de l'Italie. Le Prince Eugène, délivré par là de son redoutable adversaire, ne trouva que des lauriers faciles à cueillir devant le Maréchal de Marsin, toujours brave, mais toujours malheureux. Aussi ce vieux Général perdit-il devant Turin la victoire et la vie, le 7 septembre 1706. A la suite de cette journée, le Milanais, le Mantouan, le Piémont, le royaume de Naples, tombèrent au pouvoir des Impériaux.

Pendant que les Rois de France et d'Espagne s'efforçaient inutilement de faire face à tant d'ennemis soulevés contr'eux de tous côtés, Galloway, maître des frontières du Portugal, de l'Estramadure, d'une partie de l'Andalousie, était entré à Madrid le 7

juin de la même année, et y avait proclamé Charles III.

Malgré tant d'avantages, la position des Alliés devint critique par le manque de subsistances, la division qui se mit parmi leurs Généraux, et les mauvaises dispositions du peuple. Le Duc de Berwick et Philippe ayant réuni toutes les troupes disponibles, forcèrent leurs ennemis à évacuer la capitale, le 22 septembre 1706.

Berwick poursuivit sans relâche ses avantages; il gagna, quelques mois après, la fameuse bataille d'Almanza, qui remit les Espagnols en possession des royaumes de Valence et d'Aragon. Ciudad Rodrigo fut reprise par le Marquis de Bai, et la Cerdaigne par le Duc de Noailles. C'est à cette époque que furent réduits en cendres le fort et la cité de Xativa, en punition de ce qu'ils avaient pris le parti du Prétendant. Philippe en permit depuis la réédification, et on nomma la nouvelle ville St.-Philippe de Xativa.

Toute l'Espagne, à l'exception de la Catalogne, était portée en faveur du Petit-fils de Louis XIV. Les peuples aiment rarement un Roi imposé par la force, et Charles était un de ceux-là. Philippe d'ailleurs se faisait aimer par sa popularité, sa justice et son économie. Il occasionnait des malheurs sans doute, mais il avait l'art de les faire juger nécessaires. Il joignait la bravoure à la jeunesse; il faisait la guerre à la tête de ses armées, et différait de ces

Monarques efféminés qui, tranquilles au fond de leurs palais, tandis que le sang des peuples rougit la terre pour eux, se reposent du soin de leur propre gloire, sur les intrigues de leurs Ministres ou l'habileté de leurs Généraux.

On ne douta plus de l'opinion publique en faveur de Philippe à la naissance de son fils le Prince des Asturies. Les réjouissances furent générales et sincères; tous les Grands versèrent des sommes considérables dans le trésor royal; chacun s'empressa de témoigner, suivant sa position ou ses moyens, l'intérêt qu'il prenait aux succès du Roi. Celui-ci, en retour, amnistia plusieurs personnages de distinction qui s'étaient déclarés contre lui, et répondit aux vœux de ses sujets par un trait de clémence bien mérité.

Cependant le Roi de France, pressé et affaibli de toutes parts, se vit forcé, pour ses propres intérêts, de retirer ses troupes de la Péninsule; il traita même de la paix. On lui imposa la dure condition d'abandonner Philippe à lui-même. Celui-ci, dans cette conjoncture fâcheuse, prit la détermination énergique et généreuse de se livrer à la loyauté de ses peuples qui, transportés par tant de grandeur d'âme de leur Monarque, se levèrent spontanément pour le défendre, et se préparèrent à toutes sortes de sacrifices en sa faveur.

Quoique Philippe essuyât de nouveaux revers

devant Sarragosse où son armée fut battue par le Comte de Staremberg, les Espagnols ne se découragèrent pas. C'est le propre de cette nation de se roidir contre le malheur. Ils s'organisèrent en partisans, et troublèrent journellement, en harcelant leur vainqueur, tout le plaisir de la victoire.

Plus les alliés avançaient dans l'intérieur de l'Espagne, plus ils s'affaiblissaient par de petits combats et plus le nombre de leurs ennemis augmentait. Les habitans, en évacuant le pays, brûlaient leurs grains, ravageaient les campagnes et enlevaient toute espèce de ressources au général Stanhope qui, malgré ces obstacles, marchait à fortes journées sur la capitale. Il espérait être secondé par l'armée du Portugal, et faire sa jonction avec elle : mais il fut trompé dans son attente. Les Portugais ne purent arriver à temps. Stanhope entra avec Charles dans Madrid, d'où la mauvaise disposition des habitans et la disette des vivres le forcèrent de sortir peu de jours après. Vendôme, qui alors était auprès de Philippe, et qui avait réuni ses troupes à Valladolid pendant que les Anglais étaient occupés à s'emparer de la capitale, se mit à la poursuite de Stanhope, et l'atteignit à Brihuega. Les habitans s'étant soulevés, et ayant barricadé les portes de la ville, obligèrent le général anglais à capituler.

Les Puissances belligérantes, fatiguées par douze

années de combats, songèrent enfin à la paix. La Péninsule d'ailleurs, ravagée dans tous les sens par les vainqueurs et les vaincus, ne pouvait plus fournir à leur subsistance. Aussi ne se passa-t-il rien de bien important durant l'année 1711 ; elle fut en grande partie sacrifiée aux conférences de Gertrudemberg et d'Utrech, qui se terminèrent en 1712 par la paix générale. Vendôme venait de mourir le 11 juin à Vignaros.

En vertu de ce traité, Philippe était reconnu par l'Europe Roi d'Espagne et des Indes. Il renonçait à ses droits d'hérédité au trône de France, comme à ses prétentions sur la Flandre et la Sicile. Gibraltar restait aux Anglais. La Catalogne devait être évacuée par les Alliés, et rentrer sous la domination espagnole. Les Catalans furent les seuls qui se déclarèrent contre ces dispositions. Ils voulurent exiger qu'on leur assurât l'intégrité de leurs priviléges, et ils refusèrent de se soumettre sans cette condition. Ce peuple belliqueux n'obtenant point de réponse satisfaisante des Cours de France et d'Espagne, prit sur lui de leur déclarer la guerre. Il réclama l'appui de l'Empereur et de la Grande-Bretagne pour lesquels il avait fait de si longs et de si grands sacrifices. La reconnaissance semblait faire une loi à ces derniers d'écouter d'aussi justes sollicitations. Mais connaît-on cette vertu en politique? Les Catalans furent abandonnés à eux-mêmes, et malgré une résistance sem-

blable à celle de l'ancienne Sagonte, Barcelonne fut forcée de céder aux armes réunies de Philippe et de Louis. Le Duc de Berwick entra dans cette grande ville presque détruite par l'artillerie, où tous les habitans, hommes, femmes, enfans, ecclésiastiques, s'étaient défendus pied à pied en désespérés jusqu'au dernier retranchement. Quoique par la capitulation le vainqueur s'engageât à respecter la vie de tous les citoyens, Philippe fit exécuter les principaux auteurs de la révolte. Ce n'est pas la première fois que les Rois ont violé leur parole; ils ne laissent jamais passer l'occasion de la vengeance. Les traités de paix ne sont souvent que des trèves devenues nécessaires pour rétablir les forces épuisées, et se préparer à de nouveaux combats. Celui d'Utrech est de ce nombre.

A la mort de Louis XIV (en septembre 1715), la politique prit en Europe une nouvelle direction. La France et l'Espagne, jusque-là toujours unies, rompirent entr'elles sous la régence du Duc d'Orléans. Le cabinet des Tuileries se ligua avec celui de St.-James contre Philippe Quint, qu'il avait établi au prix de tant de sang sur le trône de Madrid. Le Cardinal Alberroni parvenu au ministère, aussi orgueilleux que Ximènes, voulut sacrifier comme lui le repos de l'Europe à son ambition. Ayant en quelque sorte rétabli les finances, il se hâta de remonter la marine; il la mit sur un pied tellement formidable, qu'il ré-

veilla les soupçons des autres Puissances. En vain ce Prélat chercha à insinuer que ces immenses préparatifs se dirigeaient contre les Infidèles qui, ayant conquis la Morée, faisaient de grands progrès sur l'Empereur. Les Ministres étrangers prévirent que c'était un prétexte, et que l'Espagne, toujours inquiète, allait de nouveau troubler l'Europe.

Dans cette hypothèse, la Grande-Bretagne, la France, l'Empire et les Etats-Généraux formèrent la quadruple alliance pour maintenir par la force, si le besoin l'exigeait, l'intégrité du traité d'Utrech. La Cour de Madrid en même temps fut invitée à arrêter ses armemens qui paraissaient inutiles dans l'état de paix qui régnait.

Alberroni rejeta avec dédain ces propositions. Alors l'Angleterre équipa, sous le commandement de l'Amiral Bing, une escadre destinée à soutenir l'inviolabilité des Etats d'Italie, et à observer en même temps la flotte espagnole.

L'Europe connut bientôt le but que s'était proposé le Cardinal. Le Marquis de Lède, à la tête d'une armée considérable, débarqua en Sicile, prit Palerme, assiégea Messine, et déclara hautement que l'intention de son maître était que ce royaume fût, comme autrefois, réuni à la Couronne d'Espagne. Bing, qui croisait alors sur ces parages, se mit en devoir

de secourir Messine, et de rechercher les Espagnols pour les combattre. Il ne tarda pas à les rencontrer. L'affaire s'engagea le 18 août 1718, non loin du Cap Passaro, avec un égal acharnement. Mais le succès ne fut pas même un instant balancé : Bing remporta la victoire. Cet échec ruina de nouveau la marine castillane, qu'avec des frais immenses on achevait à peine de remonter.

L'Amiral anglais, après ce succès, seconda par mer les mouvemens des Impériaux commandés par le Général Merci qui marchait contre le Marquis de Lède. Il ne put cependant pas empêcher ce dernier d'obtenir quelques avantages sur les Allemands dans les environs de Francavilla, le 19 juillet 1719.

Pendant que la guerre continuait en Sicile d'une manière toujours indécise, le Duc de Berwick, qui venait de combattre et de vaincre pour Philippe dans les plaines d'Almanza et en Catalogne, parut contre lui sur les frontières septentrionales de l'Espagne. Il prit d'assaut Fontarabie, s'empara de St.-Sébastien et de quelques autres ports de la côte, où il brûla tous les vaisseaux qui se trouvèrent dans les rades et sur les chantiers.

Tant de disgrâces consécutives diminuèrent le crédit du Cardinal Alberroni. Il s'empressa, pour réparer les unes et soutenir l'autre, de proposer la paix. L'Angleterre et la France, malgré leurs victoires, la

désiraient; mais elles refusèrent d'entrer en négociations tant qu'Alberroni occuperait le Ministère.

Ce Prélat renvoyé de la Cour, la paix fut signée. Tous les articles du traité d'Utrech furent maintenus. On rendit à l'Espagne les vaisseaux qui lui avaient été pris par l'Amiral Bing; on se restitua réciproquement toutes les prises; enfin les Puissances belligérantes rentrèrent dans le même état où elles étaient neuf ans auparavant à l'époque de la paix d'Utrech. Ainsi tout le sang répandu pendant ce temps ne servit à rien, si ce n'est à satisfaire l'ambition d'un Cardinal.

Cependant l'âge avait affaibli le caractère de Philippe Quint. Il était devenu indolent et superstitieux; il ne s'occupait plus qu'avec peine des affaires publiques; il n'aspirait qu'à la retraite et au repos. Il abdiqua la couronne en faveur de son fils; mais il fut forcé à la reprendre par la mort inattendue de ce Prince. Dès-lors la Reine, son épouse, Elisabeth de Parme, ambitieuse et intrigante à l'excès, s'empara de l'esprit du Monarque, et le dirigea suivant ses caprices. L'Europe fut bientôt troublée par une femme; elle fit revivre des prétentions sur Gibraltar, au moyen d'une lettre par laquelle Sa Majesté Britannique s'engageait à la restitution de cette place. Les Anglais alléguèrent que cette promesse du Roi n'était que conditionnelle; qu'elle dépendait de la volonté

du Parlement. L'Espagne alors équipa une flotte, et se disposa au siége de Gibraltar.

Le mauvais succès de cette entreprise n'arrêta pas la Reine dans ses projets; elle voulut placer Don Carlos, son fils, sur le trône de Naples et de Sicile. A cet effet, elle sollicita par tous les moyens le secours de la France. Villars vint, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, finir ses jours en ouvrant cette campagne que le Maréchal de Coigni et le Duc de Mortemar terminèrent par la conquête de la Sicile. Don Carlos fut couronné.

Encouragée par ces avantages, l'ambitieuse Reine aspira encore à faire rentrer le Portugal sous sa dépendance. Elle fit, en conséquence, marcher des troupes vers les frontières de ce Royaume.

La Cour de Lisbonne, trop impuissante pour s'opposer aux Espagnols, implora l'appui de l'Angleterre. Celle-ci prépara aussitôt une escadre destinée, sous les ordres du Chevalier Norris, à protéger le Portugal.

Une guerre générale était inévitable, malgré les efforts du Cardinal de Fleury qui désirait ardemment la paix. Ce Ministre mettait tout en œuvre auprès des Puissances, pour les faire entrer dans ses pacifiques négociations. Mais Elisabeth, toujours plus envieuse et plus inquiète, renversait par ses intrigues l'ouvrage

du Ministre français, en éludant toute sorte de rapprochement.

Pendant ces politiques débats, la Cour de Madrid augmentait ses forces de terre et de mer; prenait sur les Maures, en Afrique, les places d'Oran et de Marzalquivir, et malgré les traités qui subsistaient encore, inquiétait le commerce de l'Angleterre sur les parages de l'Inde et de l'Amérique. Le Gouvernement britannique s'en plaignit amèrement. L'Espagne, de son côté, prétendit que les Anglais avaient commis des infractions aux conventions déjà stipulées. Il est à présumer que l'une et l'autre Puissance désirait une rupture. Elle éclata enfin; le crédit et les efforts du Cardinal de Fleury n'y purent rien : au contraire, les intrigues de la Reine entraînèrent la France à prendre le parti de l'Espagne. Les Ambassadeurs respectifs des trois Couronnes abandonnèrent les Cours auprès desquelles ils siégeaient, et les hostilités commencèrent.

C'est dans le cours de cette guerre, que se fit l'expédition mémorable de l'Amiral Anson dans la Mer Pacifique; expédition qui coûta énormément à l'Angleterre, mais qui en retour occasionna un dommage incalculable aux Espagnols. L'Escadre que ces derniers avaient envoyée, sous la conduite de Pizzarro, pour arrêter la flotte anglaise, fut dispersée par une violente tempête, et ruinée par le scorbut et la famine, avant

qu'elle eût pu doubler le Cap de Horn ; les bâtimens qui restèrent, relâchèrent délabrés dans les divers ports d'Amérique, et les mers du Sud restèrent libres aux Anglais. Anson mit trois ans pour terminer ses opérations. Après être passé en 1744 dans l'Archipel des Indes, où il fit des prises considérables, il rentra par le Cap de Bonne-Espérance en Europe, avec un seul vaisseau de six qu'il en avait au moment de son départ.

Les désastres de l'Inde et de l'Amérique ne furent pas les seuls que les Espagnols essuyèrent. L'Amiral anglais, Matheus, assiégeait dans Toulon la flotte combinée d'Espagne et de France, sous les ordres de Don Joseph Navarro et de M. de Court, alors âgé de quatre-vingts ans, mais conservant, malgré sa vieillesse, toute la force d'esprit et le courage d'un jeune homme. Les alliés, sortis du port, présentèrent la bataille à Matheus qui avait pour lui l'avantage du vent et celui du nombre. Quoique l'action restât indécise, et que les combattans eussent également souffert, les résultats furent à l'avantage des Anglais, qui ayant facilement réparé leurs pertes, restèrent maîtres de la Méditerranée, tandis que les Espagnols et les Français trop affaiblis ne purent remettre à la mer.

Ils étaient cependant plus heureux en Italie. Le Prince de Conti et le Marquis de la Mina, à la tête de 40,000 hommes, franchirent les Alpes, et s'avancèrent par le

territoire de la république de Gènes, déclarée en leur faveur, vers Parme et Plaisance, où le but de leur entreprise était d'établir l'Infant Don Philippe d'Espagne. Ils n'éprouvèrent sur leur route qu'une faible résistance: tout semblait concourir aux progrès de leurs armes. Les journées de Dettingue et de Fontenoi avaient assuré la victoire au Roi de France dans les Pays-Bas. L'Angleterre, alarmée par le Prince Edouard, déjà maître de l'Écosse, était trop occupée de ses affaires intérieures, pour songer à ses ennemis du dehors. L'Allemagne, obligée de faire tête au Roi de Prusse, négligeait les affaires d'Italie: on eût cru qu'à cette époque les alliés allaient maîtriser à leur gré les destinées de l'Europe. Mais tant de rapides succès n'étaient que le prélude de plus funestes revers.

Le Roi de Prusse venait de conclure à Dresde sa paix avec la maison d'Autriche. L'Impératrice-Reine, dégagée de ce redoutable ennemi, tourna toutes ses forces vers l'Italie, et les fit marcher sous le commandement du jeune Prince de Lychteinstein. Ce général ouvrit la campagne par la bataille de Plaisance (26 juin 1746), dans laquelle les alliés furent complétement battus. Cet échec les mit dans une position d'autant plus critique, qu'ils eurent pour surcroît un nouvel adversaire, le Roi de Sardaigne, qui se déclara contre eux, et qui les attaquant par derrière, les mit en danger de tomber prisonniers. A cette même époque,

le Roi d'Espagne mourut. Ce Monarque dont l'âme eut dû être fortement trempée par les malheurs qu'il avait essuyés, était devenu sur la fin de ses jours faible, indolent, superstitieux, se laissant gouverner par sa femme dont les caprices orgueilleux troublèrent l'Europe jusqu'à l'avènement de Ferdinand VI, héritier de la Couronne.

Ce Prince monta sur le trône plein de l'idée de réparer ses désastres par une paix salutaire. Elle fut, en effet, conclue à Aix-la-Chapelle en octobre 1748, lorsque le Maréchal de Maillebois, guidé par le génie de son fils, venait de sauver les restes des troupes échappées à la bataille de Plaisance, en se retirant sur le Var, après une retraite en Italie aussi savante que difficile. La paix assura le royaume des Deux-Siciles à Don Carlos. L'Infant Don Philippe fut investi des Etats de Parme, Plaisance et Guastalla. Ainsi la Cour d'Espagne fut satisfaite, et payée des grands sacrifices qu'elle venait de faire, s'il est vrai qu'il soit permis de considérer une Couronne et des pays dévastés, comme un dédommagement du sang versé pour en assurer la possession.

La paix régnait en Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle. Les peuples s'abandonnaient sans détour au doux espoir d'en jouir pour long-temps; le commerce commençait à réparer ses pertes; les beaux-arts et les

plaisirs régnaient sur cette partie du globe ensanglantée pendant tant de siècles; Madrid possédait enfin un Roi pacifique dont toutes les sollicitudes se tournaient vers la prospérité de ses Etats, lorsque la nature donna le signal de nouveaux désastres par d'épouvantables tremblemens de terre qui renversèrent un tiers de la ville de Lisbonne. Cette secousse terrible eut lieu le 1.er novembre 1755; elle se fit sentir dans presque toute la Péninsule. Plusieurs villes furent englouties, d'autres considérablement endommagées; Sétubal fut entièrement détruite et ses habitans ensevelis sous ses ruines. La mer sortit de son lit, et ravagea ses rivages du côté de l'Andalousie. L'Afrique même ne fut pas exempte de ces fléaux: la terre s'entr'ouvrit du côté de Mequinez, à Fez, à Maroc, et des peuplades d'Arabes s'engloutirent dans les abîmes. Le fanatisme ignorant et timide s'agita encore dans ces jours de consternation et de deuil. Les Portugais, croyant appaiser la Divinité en courroux, ajoutèrent à tant d'horreurs celle de la célébration de plusieurs *auto-da-fé*, sacrifices inhumains, fruits de l'aveuglement des hommes que la philosophie n'a point encore éclairés.

Cependant un heureux hasard sembla protéger la famille royale; elle devait ce jour-là aller à Belem, et elle était sortie du palais un instant avant l'événement qui occasionna la chute de cet édifice. L'Am-

bassadeur d'Espagne seul et ses domestiques ayant resté, disparurent sous les décombres.

La consternation dans laquelle ce phénomène plongea le Portugal, se communiqua au reste de l'Europe. Les Rois, frappés de terreur, suspendirent pour un temps leurs querelles et leurs intrigues, pour ne s'occuper d'un commun accord que du malheur général; ils s'empressèrent d'envoyer du secours aux infortunés Portugais. L'illustre Pombal, ce ministre négociateur, aussi habile que généreux, employa ses veilles et son crédit soit au soulagement de tant de malheureux, soit à la reconstruction de tant d'édifices écroulés: on vit Lisbonne renaître de ses ruines. Enfin l'humanité, à cette époque calamiteuse, parut toucher profondément l'âme des courtisans et des Princes, nouveau phénomène qu'on ne retrouve guère dans l'histoire.

LETTRE DIXIÈME.

Les calamités publiques sont autant de leçons inutiles aux hommes pour les rendre à eux-mêmes, corriger leurs passions et arrêter leurs crimes. Vainement la justice divine s'annonce et les menace en bouleversant la nature, en l'affligeant par des fléaux variés: rien n'ar-

rête leur audacieuse ambition : timides, pusillanimes et superstitieux dans ces jours où tous les élémens en désordre paraissent se confondre, ils oublient au moment du calme tant d'effrayans avertissemens, pour s'abandonner sans remords à tous les écarts et à tous les vices.

Lisbonne pleurait encore ses malheurs, et déjà des poignards étaient préparés contre des Rois. La famille Tavora trompée dans son attente, au sujet d'un mariage projeté par elle entre le fils du Duc d'Aveiro, oncle de la Marquise de Tavora, et la sœur du Duc de Cadaval, résolut de se venger de cet affront, en assassinant le Monarque, cause de la non-réussite de cette affaire. Les conjurés appartenaient, comme on le voit, aux premières maisons du Royaume : le Duc d'Aveiro, la Comtesse Ataïde d'Atougnia, le Marquis et la Marquise de Tavora, leur fils et leur gendre, trempèrent dans la conspiration; ils étaient au nombre de dix, tous parens ou alliés.

Précisément à cette époque, la Compagnie de Jésus était devenue l'ennemie déclarée de la Cour de Portugal, à l'égard de quelques échanges de territoire faits dans le Paraguai, sans sa participation, entre les cabinets de Lisbonne et des Tuileries. C'est même pour ce motif que les Jésuites furent accusés d'avoir excité les révoltes dans cette partie de l'Amérique.

Avant d'exécuter son projet, la famille Tavora voulut le soumettre à trois religieux de l'Ordre, pour avoir l'approbation de ces casuistes, et pouvoir en toute conscience commettre un parricide. Les Jésuites Malagrida, Mathos et Alexandre furent choisis. On sent bien qu'ils décidèrent que non seulement ce n'était pas un crime d'assassiner un Roi tel que Joseph II, mais encore qu'on ne pouvait rien faire de plus agréable à Dieu.

Tranquillisés par une décision à laquelle ils s'attendaient sans doute, et après avoir rempli toutes les formalités religieuses, à l'imitation de tous les assassins fanatiques, les conjurés avisèrent aux moyens de mettre leur plan à exécution.

Le Roi était dans l'usage de sortir souvent seul et de rentrer au palais la nuit. C'est dans une de ces circonstances que ses ennemis furent l'attendre près d'une maison de campagne appelée *Domeyo*. Au moment où il passait, il fut arrêté par une décharge de mousqueterie, dirigée partie sur la voiture et partie sur le postillon. Ce dernier n'étant pas atteint, fut assez adroit pour rétrograder aussitôt, et éviter par ce moyen les autres embuscades dressées par échelons sur la route. Le Monarque fut blessé grièvement; les secours de l'art le sauvèrent.

Cependant on ne tarda pas à se saisir de tous les coupables; leur procès s'instruisit aussitôt; ils périrent

tous par la main du bourreau, à l'exception de la jeune Comtesse Ataïde, dont la peine fut commuée en une retraite perpétuelle au fond d'un couvent.

Les trois Jésuites, plus coupables encore que cette malheureuse famille, furent, parce qu'ils étaient Jésuites, à l'abri des atteintes de la justice. Cet Ordre jouissait encore en Portugal du privilége de n'être justiciable que de la Cour de Rome, ou du moins le Roi ne pouvait point, sans le consentement du Pape, mettre à mort quelqu'un de ses membres. Joseph sollicita vainement cette autorisation. Le Vatican la refusa toujours, et Malagrida avec ses complices resta plus d'un an en prison à Lisbonne, sans qu'on osât rien stipuler sur son compte.

Toutefois le Monarque du Portugal, irrité d'un refus qui annonçait évidemment que l'attentat commis sur sa personne était approuvé du Pape, chassa tous les Jésuites du Royaume. Ainsi ce Prince montrait à l'Europe, par cet acte de fermeté, un caractère à la fois courageux et faible, héroïque et timide; d'une part, il expulsait de ses Etats ce Corps depuis long-temps puissant et redoutable; de l'autre, il n'osait pas livrer à la justice trois Jésuites assassins.

Toujours retenu par ses craintes chimériques, et ne pouvant obtenir satisfaction de la Cour de Rome, Joseph prit le parti de livrer Malagrida à l'Inquisition. C'était l'abandonner à ses bourreaux. On connaît la haine

qui régnait alors entre les Dominicains et les Jésuites, haine qui avait sa source dans cette longue rivalité de pouvoir et d'ambition qui divisait ces deux Ordres religieux, premiers fléaux des Etats catholiques. Les Inquisiteurs se saisirent avec empressement de leur victime; ils déterrèrent quelques écrits insensés que Malagrida avait faits, et dans lesquels il prophétisait des miracles et prédisait mille absurdités. C'en fut assez pour le rendre coupable aux yeux de ses juges. On ne fit dans le procès nulle mention des crimes de Lèze-Majesté dont il était déjà convaincu, et on le condamna à être brûlé vif. Ainsi Malagrida ne périt point dans les flammes pour avoir assassiné son Roi, des religieux pouvaient alors impunément se donner cette satisfaction, mais pour avoir fait un mauvais livre, ou plutôt pour avoir été livré à la vengeance de ses ennemis, les Inquisiteurs, qui profitèrent amplement de l'occasion.

A l'imitation du Portugal, les autres Puissances de l'Europe chassèrent les Jésuites. Le Roi de Prusse seul, qui sans les craindre voulait continuer de mettre à profit leur utilité, les conserva.

Pendant que la nature d'une part et les poignards de l'autre menaçaient le trône du Portugal réédifié au milieu des décombres de Lisbonne, Charles III, qui en 1759 venait d'hériter de la Couronne d'Espagne, jouissait des prospérités préparées par le règne

pacifique de son frère. Riche des économies de celui-ci, le nouveau Roi put se livrer à ses goûts pour les expéditions maritimes. Mais trop souvent malheureux, forcé de soutenir des guerres ruineuses contre ses voisins, il jeta bientôt dans ses finances le même désordre qui, sous ses prédécesseurs, avait affligé ses États. Il se vit contraint de créer pour 201,110,060 f. de valès royaux, somme considérable dans l'état de faiblesse où se trouvait alors la Péninsule.

Cependant de grands Ministres illustrèrent cette époque, et, par leurs généreux travaux, rendirent à l'Espagne une partie de cet éclat antique dont elle brilla sous les règnes de Ferdinand, de Charles V, de Philippe II, règnes que les deux siècles suivans de barbarie, de revers, de malheurs, avaient en quelque sorte fait oublier. Les mers sourirent aux efforts du Marquis de Castejon; Campo Manès et le Comte d'Aranda se firent remarquer par leur savante administration et leurs talens diplomatiques, tandis qu'Olavidé couronnait des déserts sauvages de peuplades nouvelles, de cités naissantes, de moissons orgueilleuses, et que Florida Blanca, tenant les rênes de l'Etat, assurait son auguste appui à tant de patriotiques dévouemens.

Bien plus, protégés par tous ces grands hommes, la littérature et les arts, rentrés dans leur ancienne patrie depuis le passage des Bourbons sur le trône

d'Espagne, se perfectionnaient et acquéraient chaque jour un nouveau lustre. Les Espagnols, entraînés par le grand exemple que leur donnait la France depuis le siècle de Louis XIV, se dépouillaient insensiblement de cette stupide ignorance qui semblait vouloir encore les retenir. Ce qui ajoute aux éloges mérités de la nation, c'est qu'elle opérait cette révolution, non sans de grandes difficultés, continuellement entravée par le St.-Office, et peu soutenue par un Gouvernement toujours faible, toujours superstitieux. C'est en cet état que l'époque de Charles III préparait péniblement l'aurore brillante du règne de son successeur. Les persécutions de l'Inquisition n'étaient plus aussi cruelles; le génie, sous l'égide d'une liberté naissante, allait allumer son flambeau dans la Péninsule; une foule de grands hommes se pressait pour ouvrir avec gloire le règne de Charles IV; tout marchait à une heureuse régénération, lorsque de mémorables événemens arrêtèrent tant de progrès et détruisirent les plus flatteuses espérances.

Charles III mourut. L'intrigue et la jalousie disgracièrent les anciens Ministres. Déjà le fanatisme avait, avant les derniers jours du Monarque, plongé dans la disgrâce la plus injuste, Olavidé et le Marquis de la Roda. Ces hommes recommandables n'avaient encore jeté que des fondemens, personne n'eut assez de caractère pour marcher sur leurs traces; l'ouvrage fut aban-

donné aux mêmes époques où la révolution française, étonnant l'Europe par son apparition soudaine, jeta l'alarme au sein du Gouvernement espagnol.

La liberté proclamée en France, donna le jour à une foule d'ouvrages dont les doctrines libérales, repoussées et proscrites par le pouvoir absolu, furent avidement saisies par les peuples. Les Espagnols déjà préparés, comme je l'ai dit, à secouer le joug de l'*obscurantisme*, recherchèrent tous ces écrits avec un tel empressement, qu'il effraya le faible Charles IV. Il en défendit l'introduction dans ses États, sous les peines les plus sévères; l'Inquisition fut chargée de poursuivre sans relâche tous ceux qui les recevraient clandestinement. C'était accroître l'envie de les lire, et le mal qu'on croyait guérir. Beaucoup d'ouvrages tolérés furent de nouveau mis à l'*index;* on supprima dans les Universités toutes les chaires du droit naturel; enfin l'Espagne parut franchir en un seul instant un espace immense vers les siècles de sa barbarie.

Si de telles mesures affligèrent la nation et particulièrement les amis des arts et de la liberté, quelle dut être leur douleur en voyant Florida Blanca, dépouillé de sa première énergie, devenir l'organe pervers de ce funeste édit, et l'instrument avili des persécutions qui s'ensuivirent! Ce ministre, précédemment estimé de ses concitoyens, devint désormais l'objet de leur haine ou de leur mépris.

Cependant, plus l'Inquisition s'efforçait d'arrêter cet élan des Espagnols vers les productions de la révolution française, plus la curiosité publique cherchait à se satisfaire. De là cette foule de procès, la honte du règne de Charles IV, procès que le Saint-Office ne manqua pas d'intenter à tous ceux qui par leurs talens, leurs lumières, ou leur influence, pouvaient éclairer la multitude, et imprimer à la nation le sentiment de tous ses droits, de ses intérêts et de sa gloire. Un voile de tristesse couvrit de nouveau toute l'Espagne; les plus illustres familles, les plus grands personnages se virent frappés du sceau de la sainte réprobation. Il serait trop long de les citer ici en totalité; parmi eux on remarque Ricardos, Général en chef de la Catalogne; le Baron de Samaniégo; Nicolas d'Azara, ambassadeur à Rome; le Marquis de Narros; Grégoire Vicente et Don Ramon de Salas, professeurs, l'un à l'Université de Valladolid, l'autre à celle de Salamanque, et une foule d'autres non moins recommandables. Le savant émule du Comte d'Aranda, l'illustre Chevalier de Urquijo, fut encore de ce nombre; cependant, protégé du Ministre, recommandé en outre par ses talens supérieurs, les Inquisiteurs n'osèrent point sévir contre lui: seulement ils le condamnèrent à quelques légères pénitences, ne voulant pas avouer leur injustice par l'absolution de ce grand homme. Parvenu dans la suite aux premiers emplois, Urquijo y développa ce génie

que depuis long-temps il avait annoncé. Aussi, Charles IV, comme tous ses prédécesseurs, en proie aux faiblesses des Rois, se laissant gouverner par l'intrigue et la flatterie, honora Urquijo du sort réservé à tous les grands hommes: il fut disgracié et jeté dans les cachots de Pampelune.

Tant de persécutions arbitraires, l'empire relevé de l'audace inquisitoriale, le génie et les talens à la merci des soupçons d'obscurs familiers, ne manquèrent pas de jeter la défaveur publique sur un Gouvernement qui ne promettait déjà que désordres et faiblesses. Alarmée par ces sinistres présages, l'Espagne, pour hâter sa ruine, vit à peu-près dans le même temps un favori naissant s'élever auprès de Charles IV, et diriger ce Monarque au gré de ses caprices.

Nous voici parvenus enfin à l'histoire des événemens qui se sont passés sous nos yeux. Quoique chacun de nous ait assisté à ce nouveau spectacle, y ait pris même une part plus ou moins active, il s'en faut que cette scène imposante soit exactement connue du plus grand nombre; il n'est point de contemporain qui ne l'ait vue et jugée à sa manière: de là tant de conséquences différentes, d'opinions opposées sur la même cause. Il est difficile et souvent même impossible, dans ces cas, d'embrasser toutes les diverses circonstances qui se succèdent. L'observateur curieux, forcé de consulter autour de lui, ne voit qu'avis différens, relations défigurées

par l'esprit de parti, mensonge ou erreur, et voulant chercher la vérité, il nage dans un Océan d'incertitudes. La politique des cabinets, toujours cachée, toujours trompeuse, ajoute encore à tant d'aberrations, en fixant souvent l'attention publique sur des objets fantastiques, pour la détourner des réalités. Il n'appartient qu'au temps d'épurer l'histoire, et de la montrer dans toute sa nudité. Ce ne sera qu'après des siècles, que les hommes pourront décider sainement de nos actions d'aujourd'hui ; alors les grands acteurs de nos drames politiques seront pesés dans la balance de l'impartialité, et peut-être nos arrière-neveux frémiront un jour au tableau de nos injustices, que dis-je ! de nos crimes même que nous aurons impudemment décorés du nom de vertu.

Pénétré de cette vérité, je ne me lance qu'avec crainte dans la nouvelle carrière qui se présente. Aussi m'efforcerai-je, dans la relation suivante, d'étouffer tout esprit d'opinion, me bornant fidèlement au narré des faits tels qu'ils se sont passés, d'après les informations les plus certaines que je me suis procurées.

LETTRE ONZIÈME.

D'APRÈS ce qu'on a lu précédemment, il est facile de voir que les Rois d'Espagne, bercés sur le trône

par la main de la flatterie, moins soucieux de la gloire et des intérêts des peuples que de la mollesse et des plaisirs, abandonnaient en général à leurs favoris le soin des affaires publiques. Si quelquefois certains secouèrent le joug de leurs Ministres, ne fut-ce pas le plus souvent pour le malheur de l'humanité? On ne cesse de répéter que les règnes de Ferdinand, de Charles Quint, de Philippe II, furent illustrés, et que ces époques passeront à l'admiration de la postérité. Mais est-ce bien à ces Princes que doit en revenir toute la gloire? En promenant nos regards sur les siècles qui portèrent leurs noms, si nous remarquons quelques traits de génie ou de vertus au milieu des calamités générales, celles-ci furent l'ouvrage des Despotes; les autres, celui des citoyens. En effet, ce fut un citoyen qui, sous Ferdinand, découvrit l'Amérique, et agrandit la sphère de nos connaissances, en agrandissant la terre d'un monde inconnu; tandis que le Monarque, de son côté, créa l'Inquisition, et dépeupla la Pèninsule en la couvrant de bûchers et d'échafauds. Les Espagnols, à la vérité, participèrent de la réputation de Charles Quint; ils passèrent même pour le premier peuple d'alors; mais le Potentat inquiéta l'Europe sans cesse, jeta l'alarme et porta la guerre dans tous les États. On sait que d'illustres Généraux, de vaillans soldats, servirent l'ambition de Philippe II...... Que fut celui-ci?.... Un monstre couvert de la pourpre royale.

Je ne finirais pas, si je voulais citer tous les autres exemples de ce genre.

Sans doute il exista des Despotes vertueux. La terre, inaccoutumée à ce fardeau précieux, sembla tressaillir à leur apparition; on dirait qu'en signe de reconnaissance, elle conserve soigneusement tout ce qui peut rappeler leur mémoire. En tous lieux, dans la Péninsule, on retrouve les traces des Scipion, des Antonin et des Trajan; chaque romancier redit les conquêtes de Muza, les victoires d'Abdalasis, la munificence des Abderrame et les amours d'Almanzor. Tout y rappelle les noms d'Alphonse le Sage, et surtout ceux de ces Princes du Portugal dont les vertus et les travaux rempliront les plus belles pages des annales du monde. Les temps ont respecté les monumens élevés à la gloire de ces illustres mortels. Que reste-t-il de ceux qui ravagèrent la terre?.... Quelque déplorable souvenir.

Malheureusement ces protecteurs du genre humain parurent de loin en loin; les espaces qui les séparent furent remplis ou par des tyrans ou par des Rois oubliés même avant leur mort. Peu propres à aucun genre d'affaires, ces derniers restèrent entièrement livrés à leurs courtisans. Les peuples n'en ont pas été plus heureux; au contraire. Les deux siècles de revers et de malheurs qui suivirent le règne de Philippe II, jusqu'à l'érection de la maison des Capets en Espagne,

en sont la preuve. Olivarès, Don Louis de Haro, le père Nitard, Alberroni et tant d'autres, ne cessèrent de fatiguer les nations par leurs intrigues, tandis que leurs maîtres en tutelle s'endormirent voluptueusement au sein de l'obscurité.

Les Bourbons apportèrent sur le trône de Madrid des mœurs plus douces, des goûts plus nobles et plus épurés que leurs sauvages prédécesseurs ; les arts et la politesse s'introduisirent à leur Cour ; la culture des sciences y donna naissance à une foule de grands hommes ; les Rois devinrent les protecteurs des unes et des autres. Louis XIV était le modèle de l'Europe. L'Inquisition avait éteint ses bûchers : mais par un de ces malheurs perpétués dans la Couronne d'Espagne, les Monarques qui la portèrent, trop faibles pour ce pesant fardeau, y furent sans cesse le jouet de leurs flatteurs.

Charles IV, né sous les plus heureux auspices, joignant à toute la force et l'adresse d'un athlète un esprit orné de beaucoup de connaissances, ayant de l'imagination, du génie même, ne put éviter ce joug commun. Cet homme, que la nature semblait avoir formé pour en imposer aux autres et leur donner des lois, devint bientôt l'esclave avili d'un courtisan efféminé.

Emmanuel Godoy, simple garde-du-corps, privé de ces qualités essentielles à l'homme d'État, possédant seu-

lement ces légers avantages de la nature qui ne procurent que l'empire des boudoirs, fut observé de la Reine et élevé bientôt par ses soins à tous les honneurs d'un favori.

Fortement secondé de cette protection auguste, Godoy ne mit aucun frein à son ambition : il s'empara sans tarder de l'esprit du Monarque, et le dirigea au gré de ses caprices. Charles qui aimait son épouse, ayant la faiblesse de ne jamais la contrarier, ferma les yeux par une funeste complaisance sur ses criminelles erreurs. Il reconnut sans doute, mais trop tard, toute l'énormité de sa faute; cependant le caractère lui manqua pour la réparer, et dès-lors il parut chercher dans les plaisirs de la chasse, des exercices du corps et de la table, un dédommagement à ses soucis. La fortune d'Emmanuel était d'autant plus rapide, que les faiblesses du Roi pour lui augmentaient de jour en jour; il se vit considéré du Monarque autant que chéri de la Reine : tout tendait à son élévation. Sans connaissances politiques, sans aptitude aux affaires, on le vit enfin s'asseoir sans pudeur, sous le titre de Duc d'Alcuidia, à la place de Florida Blanca, qui en 1792 trouva dans l'exil la récompense de ses anciens travaux, comme de sa dernière et servile condescendance (1).

(1) Nous avons dit dans la lettre précédente que ce Ministre avait servi d'instrument aux persécutions qui eurent lieu au sujet des ouvrages publiés dans les premiers jours de la révolution française.

Cependant un événement mémorable sortit Charles IV de son indifférence, et lui fit apercevoir la position extrême où l'avaient placé les écarts malheureux de son épouse et les dissipations de son favori. C'était peu d'avoir redouté la propagation des idées libérales, fruit de la révolution française; son âme généreuse s'alarma aux dangers qui menaçaient Louis XVI, son parent et son allié. Il fit tous ses efforts pour le sauver: ce fut en vain. Alors n'ayant pu détourner le coup fatal qui trancha les jours de ce vertueux Monarque, il résolut de le venger en déclarant la guerre à la nouvelle république. Mais ses armes ne furent pas plus heureuses que ses négociations. A cette époque, comme à tant d'autres, les talens ne secondèrent point la valeur naturelle des Castillans. Du fond de son palais, enivré d'encens, d'honneurs ou de plaisirs, Godoy pensait diriger les combats et fixer la victoire. Il se trompa. Les Français avancèrent; leurs armées menacèrent Madrid. Il fallut invoquer la paix. Le favori en signa les conditions onéreuses, en se faisant un titre orgueilleux et immérité d'un acte que les circonstances avaient rendu obligatoire. Il se dit le sauveur de la capitale, et Godoy ne fut plus salué que sous le nom de *Prince de la Paix*. C'est ainsi que de vils courtisans abusent des erreurs des Rois, s'élèvent sur les ruines des États, et font servir à leur gloire éphémère le sang et les malheurs des peuples.

Tant d'ambition satisfaite, couronnée d'une aussi monstrueuse autorité, dut nécessairement exciter la jalousie et semer la discorde dans le palais. Les Princes de la maison régnante ne virent plus qu'avec une espèce d'horreur un intrigant, parvenu à un rang auquel sa naissance ne donnait aucun droit, jouissant d'un empire absolu auprès du Roi et de la Reine, disposant à son gré des faiblesses de l'un, du cœur et des caprices de l'autre. La vanité de quelques Grands en fut blessée, mais la plupart abandonnèrent le parti des Princes, pour se ranger du côté de Godoy, seul dispensateur de toutes les grâces. On se fait déjà une idée de l'anarchie qui devait régner à la Cour.

Emmanuel, orgueilleux de ses dignités; ses nombreuses créatures, esclaves de ses moindres désirs; la Reine n'ayant en vue que son favori; les Princes du sang, sans pouvoir, sans influence; tous ces personnages, agités par des passions et des intérêts divers, ne songèrent plus qu'à les soutenir, et délaissèrent le soin des affaires publiques. La nation commençait avec raison à se plaindre hautement de tant de désordres, tandis que Charles IV, rendu à ses premières habitudes, tranquille sur l'administration de Godoy, étranger aux intrigues dont ce Ministre était l'objet, faisait de la chasse son unique occupation, n'écoutant ni les plaintes de sa famille, ni le mur-

mure des peuples; et ne voyait pas son empire marcher à grands pas vers sa ruine.

Bientôt une dissolution inévitable régna autour du trône; tout y fut sacrifié à l'ambition, aux plaisirs, aux fantaisies de Godoy. Avec le cœur de la Reine, il envahit tous les pouvoirs; on eût dit que l'Etat était la première de ses dépendances; il aigrissait journellement toutes les classes des Espagnols par ses malversations, son arrogance et son despotisme; il dissipait tous les revenus; il augmentait de 194,750,000 fr. la dette publique, que les expéditions navales avaient forcé Charles III de consentir. Charles IV n'était plus Roi que de nom: Godoy gouvernait seul. Son Ministre ou son complaisant, Cayetano Soler, contribua à augmenter la haine publique contre la Cour. Tous les fléaux semblèrent à-la-fois accompagner ce règne malheureux: la peste et la famine ravagèrent certaines provinces; des révoltes éclatèrent; enfin l'Espagne se trouvait dans un désordre et un état de fermentation tels, que la moindre étincelle aurait suffi pour y produire un terrible incendie.

Les affaires étaient en cet état dans la Péninsule, à l'époque où l'Empereur Napoléon étonnait la terre du bruit de ses exploits. Il venait de retirer la France de l'abîme où l'avaient précipitée les égaremens sanglans de la révolution. Ce sera sans doute un de ses

plus beaux triomphes. L'anarchie étouffée, les autels relevés, le rétablissement de la paix, la fusion des partis et de brillantes conquêtes, ouvrages de son immense génie, faisaient croire aux peuples éblouis que Dieu l'avait pris dans leur sein pour en faire leur défenseur et leur appui. Partout il était vénéré, partout on lui rendait une sorte de culte. L'Espagne, malheureuse et souffrante, lui paya particulièrement et jusqu'à l'exagération ce tribut universel. Si cet illustre Conquérant eût alors protégé les Espagnols, en les délivrant du Prince de la Paix, unique aliment de leurs inquiétudes; s'il eût aidé à corriger les vices d'un gouvernement faible et pusillanime, ainsi qu'il en avait le pouvoir, jamais Potentat n'eût été plus adoré. Cette nation, immodérée dans ses passions, eut détourné vers lui jusqu'à l'encens de ses autels; ce grand homme aurait régné dans tous les cœurs. Une telle Puissance, acquise par des bienfaits, n'est-elle pas préférable à celle des conquêtes?

Mais les événemens en ordonnèrent différemment pour le malheur de l'humanité. L'Espagnol tout à coup changea en rage aveugle cet ardent amour et ce respect que l'Empereur lui avait inspiré. Semblable au lion déchaîné qui, ne pouvant déchirer celui dont il a secoué les fers, se jette sur ses alentours, il massacra indistinctement, dans les premiers excès de son délire, tout ce qui lui parut avoir une

origine française. Des infortunés, nés en Espagne, dont le seul crime fut celui d'appartenir à des aïeux français, occupés de père en fils au commerce dans la Péninsule, devinrent victimes de la fureur populaire. Les femmes même, en certains lieux, rivalisèrent de cruauté. On les a vues se disputer de malheureux blessés, percer leurs yeux avec des ciseaux, et exercer leurs faibles mains à les faire mourir dans les plus horribles tourmens. Mais, avant d'entrer dans ces tristes détails, poursuivons la série des événemens dont ils furent les funestes résultats.

LETTRE DOUZIÈME.

Les intrigues de la Cour de Charles IV, ses dissentions intérieures, la haine du peuple contre le favori, tous les malheurs croissant à-la-fois, et toutes les passions opposées marchant ensemble, engageaient de plus en plus la nation dans le désordre, la misère et l'anarchie. L'Espagne enfin était un chaos indéfinissable, lorsqu'au moment où l'Empereur se préparait à la campagne de Prusse, on vit tout à coup paraître une proclamation du Prince de la Paix, datée de St.-Yldefonse, du 3 octobre 1806, appelant tous les Espagnols aux armes.

Quoiqu'on exprimât vaguement le motif de ce manifeste inattendu, Napoléon vit bien qu'il était l'objet de ces démonstrations hostiles ; il reconnut que les rapports intimes et les traités qui lui attachaient le Roi d'Espagne, ne suffisaient point pour rendre celui-ci étranger à l'influence des ennemis de l'Empire ; il ne douta plus que Charles, entraîné par les intrigues politiques, ne perdrait point l'occasion favorable de faire une diversion importante dans le Midi, tandis que les armées françaises seraient occupées vers le Nord. Ce ne fut donc pas sans raison que l'édit du 3 octobre réveilla sa méfiance et ses craintes. Dès-lors il parut décider la ruine de la dynastie espagnole. Comme simple particulier, une telle détermination, en la supposant possible, eût pu être blâmée. Mais on traite différemment les actions des Rois : une certaine prévoyance privilégiée, légitime souvent leurs injustices, leurs crimes même ; la politique les couvre de son voile, et les jugemens humains finissent par excuser de cruelles nécessités.

Godoy se repentit bientôt de son imprudence. Peu accoutumé au maniement des grands ressorts politiques, il n'avait pas prévu les conséquences d'une démarche hâtive et prématurée ; car c'est à elle qu'on doit attribuer tous les malheurs survenus à l'Espagne.

A la nouvelle de la bataille d'Yéna, il voulut réparer sa faute, et rentrer dans les grâces du vainqueur.

Il lui envoya le Duc de Frias pour le complimenter; mais il n'était plus temps. Il se rendit au contraire plus coupable aux yeux de Napoléon. En vain chercha-t-on à lui persuader que le Roi d'Espagne projetait une expédition en Afrique. Le Conquérant soupçonneux ne se laissa pas tromper par des prétextes aussi faux et aussi dénués de fondement; il savait bien que Charles, privé de marine suffisante et de finances, était hors d'état de faire des entreprises d'outre-mer; et tout en recevant les félicitations de la Cour de Madrid, il est à croire qu'il n'en médita pas moins en secret le renversement.

Aux yeux des Rois, toutes représailles sont légales. Charles venait de tromper Napoléon, ou du moins de chercher à le tromper: celui-ci fut en droit d'agir de même à l'égard de son faux allié.

Il ne faut pas croire cependant que l'Empereur, par le désir seul de se venger des procédés de Charles, ait été entraîné à lui tendre des embûches, ou à le trahir, comme ses ennemis l'ont prétendu; il était trop grand et trop environné de gloire, pour s'abaisser à de si viles ressources. Ces événemens tiennent à un enchaînement de circonstances qui l'ont maîtrisé lui-même, et qui ont toutes leur source dans la haine qu'il portait à l'Angleterre (1); il connaissait l'état d'in-

(1) A l'appui de cette assertion, on peut citer ce qu'il disait aux Cortès assemblés à Bayonne: « Disposez à votre gré du

quiétude de l'Espagne, le dégoût qu'inspirait au peuple la famille régnante continuellement divisée, la mauvaise situation, et de ses affaires intérieures, et de ses armées, comme la tension générale de la nation vers un nouvel ordre de choses. Il crut par tous ces motifs sa conquête facile; il pensa que le peuple se livrerait à lui dès qu'il occuperait le territoire espagnol. Dans ces vues, il chercha à affaiblir les forces du Gouvernement, en divisant ses troupes et demandant des auxiliaires pour le Danemarck. La Romana partit avec un corps vers le Nord; Offarril resta en Italie où il était déjà, et où l'on prétendit que sa station était nécessaire; il fallut ensuite un prétexte pour entrer dans la Péninsule: le Portugal l'offrit. C'est ici que commence l'histoire de cette prétendue violation, que peu de monde a envisagée sur toutes ses faces, et dont tous les motifs n'ont été ni bien pesés, ni bien connus.

Napoléon était parvenu par ses efforts et sa puissance à interdire aux Anglais les ports de l'Europe. Le Portugal seul, incertain encore, semblait éluder l'immense plan continental, et s'abandonnait par crainte, faiblesse, ou intérêt, à l'influence du cabinet de St.-James. L'Empereur dut le punir de ne pas accéder à un projet généralement approuvé par les Puissances ma-

---

» trône d'Espagne; peu m'importe que votre Roi s'appelle
» Ferdinand ou Joseph, pourvu qu'il soit l'allié de la France
» et l'ennemi de la Grande-Bretagne. »

ritimes; la politique lui en faisait une loi. Il prépara une expédition pour le Portugal.

Mais afin de ne pas rencontrer d'obstacles, il était convenable de faire intervenir l'Espagne dans l'exécution de ses desseins. Pour cela, il suffisait de l'assentiment de Godoy, qu'on n'eut pas de peine à obtenir. Déjà une étroite amitié le liait avec Murat, qui pour ce motif fut envoyé à Madrid. Murat était conséquemment plus apte que personne à capter l'esprit du Prince espagnol; d'un autre côté, ce dernier avait des obligations importantes à l'Empereur, qui dans le temps où il commandait en Italie, c'est-à-dire en 96, intercepta à Gènes une correspondance entre le Cardinal Vicenti à Rome, et le grand Inquisiteur d'Espagne le Cardinal Lorenzana, l'Archevêque de Séville Despuig, et le confesseur de la Reine Don Raphaël Musquitz. Cette correspondance était le résultat d'une intrigue de Cour; dans laquelle il s'agissait de se défaire du Prince de la Paix, et d'employer à cet effet l'autorité du Saint-Siége, tous les autres moyens ayant échoué devant la grande faveur dont il jouissait. On avait pris le parti de le dénoncer, comme athée, à l'Inquisition. Les conjurés pensaient avec raison que le Roi, dans son zèle extrême pour la Religion, ne pourrait point s'empêcher d'approuver les poursuites contre son favori pour un crime semblable. Lorenzana, faible et pusillanime, craignant de déplaire au Monarque, n'osa pas ordonner l'instruction secrète

de cette affaire, ni décréter l'arrestation du Prince, quoique le Conseil Suprême l'eût décidée, ni même en demander au Roi son assentiment. Les chefs de l'intrigue engagèrent alors Vicenti à solliciter auprès du Pape l'ordre de forcer Lorenzana à poursuivre ce jugement. Ce sont précisément les lettres écrites à ce sujet qui furent saisies par le premier Consul, lequel s'empressa de les faire remettre au Prince de la Paix par le Général Pérignon, alors Ambassadeur à Madrid. Godoy, prévenu ainsi à temps, déjoua facilement le complot tramé contre lui: ses ennemis furent disgraciés et éloignés de la capitale.

On sent, d'après cela, qu'il devait avoir existé des relations plus qu'ordinaires entre le Prince de la Paix et Napoléon; et quoique ce dernier eût depuis de justes motifs de les rompre, toujours occupé de ses grands projets, il dissimula son ressentiment, et flatta au contraire l'orgueil du favori en lui promettant une principauté dans les Algarves, d'après le démembrement qu'il projetait du Portugal, et au sujet duquel il avait déjà fait des ouvertures au cabinet espagnol.

Séduit par d'aussi brillantes propositions, des concessions aussi avantageuses, l'attrait d'une Couronne qui le rendait indépendant de la Cour, et le mettait à couvert des événemens dans le cas d'une disgrâce dont ses ennemis le menaçaient à chaque instant, Godoy suivit aveu-

glément les vues de Napoléon, et devint plus que jamais le jouet de ses volontés.

D'un autre côté, Charles IV lui-même, flatté par l'espoir de voir rentrer sous sa domination la couronne du Portugal, principale clause du plan d'envahissement de l'Empereur, n'eut pas de peine à y consentir, quelqu'injuste qu'il parut être, et à donner avec lui l'exemple de l'usurpation. Le 27 octobre 1807, le traité relatif au partage de ce Royaume, comme celui relatif au passage des troupes destinées à l'expédition, et dans lequel le Roi d'Espagne s'engage à fournir son contingent, furent signés à Fontainebleau par Don Eugenio Isquierdo, Ambassadeur extraordinaire de Madrid, et le Maréchal Duroc. Le Général Junot, à la tête de 26,000 hommes d'infanterie et 3,400 chevaux, se prépara à entrer en Espagne, où les Généraux espagnols Carrafa, Tarranço, et Solâno Marquis del Soccorro, n'attendaient que son arrivée pour opérer conjointement avec lui contre le Portugal, ainsi qu'il était convenu (a).

M. Cevallos, alors Ministre du Roi d'Espagne, a prétendu que ce traité fut conclu sans sa participation, et que les armées combinées commencèrent leur mouvement avant qu'il eût connaissance de ce qui se passait. Ses amis ont même avancé qu'Eugenio Isquierdo n'avait aucun titre qui lui donnât

(a) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

un caractère diplomatique, et qu'il n'était qu'un émissaire du Prince de la Paix. Ils ont ajouté encore à la justification de M. Cevallos, qu'on avait eu soin de mettre les troupes en marche avant la publication du traité, comme si des armées pouvaient préparer l'invasion d'un pays étranger, sans que tant de préparatifs fussent connus du Gouvernement. Ils disent, en outre, que pour éviter de plus grands malheurs, la Cour d'Espagne se vit forcée d'approuver ce que dans ce cas elle ne pouvait éviter, faiblesse qu'on rejette sur le Monarque espagnol, pour excuser son Ministre.

Le fait est que Charles IV marchait de bon pied avec l'Empereur à l'usurpation du trône du Portugal; qu'Isquierdo était l'envoyé extraordinaire désigné pour conclure le traité y relatif; qu'il tenait ses titres du Ministre Cevallos lui-même; car ce dernier s'empressa, lors de la disgrâce de Godoy, et dès que le cabinet de Madrid eut aperçu, mais trop tard, l'énormité de ses fautes, de retirer ses pleins-pouvoirs à Isquierdo. Puisqu'il les retira, il les avait donc délivrés. On a conséquemment tort d'avancer qu'il ignorait les projets de partage du Portugal. Les conventions étant ratifiées, le Gouvernement espagnol expédia des ordres à tous les Commandans des places fortes, pour qu'ils eussent à les remettre aux troupes impériales, au fur et à mesure qu'elles entreraient dans la Péninsule. Cependant, l'Empereur craignant d'éprouver quelques

difficultés de la part de certains Gouverneurs, ce qui aurait pu amener des suites fâcheuses qu'il voulait soigneusement éviter, invita secrètement les Généraux français à s'emparer par ruse des forts ou citadelles dont les Commandans leur paraîtraient suspects. Cette sorte de trahison était facile à opérer, sous le voile de l'alliance qui régnait entre les deux peuples. Le Général Darmagnac la mit en usage à Pampelune ; il s'empara de la citadelle de la manière suivante :

Le 17 février 1808, à huit heures du matin, les grenadiers, suivant l'usage journalier, allaient par escouades à la distribution qui se faisait à la citadelle; ils étaient toujours sans armes. Plusieurs escouades s'étant rencontrées à la-fois vers les ponts-levis, engagèrent entr'elles un combat à coups de boules de neige. Bientôt d'autres soldats se mêlent à ces jeux; et lorsqu'ils sont en assez grand nombre, ils sautent sur les armes, chassent les postes espagnols, occupent tous les points, et restent maîtres de la place sans effusion de sang.

Duhesme agit à peu près de même, lorsqu'il s'empara de Barcelonne et du Mont-Joüy (1).

Pendant que rien ne s'opposait plus à la marche de Junot; que les troupes françaises prenaient pos-

(1) Ces surprises, peu loyales à la vérité, ont fait croire que le Gouvernement espagnol n'avait jamais consenti à la remise des places; cependant une preuve non équivoque du

session des villes fortes de l'Espagne, d'après les conventions écrites ; que Carrafa et Tarranco se dirigeaient vers les frontières du Portugal pour opérer leur jonction, des événemens d'un tout autre genre se passaient au palais de Madrid ; mille passions diverses l'agitaient, et Godoy en était le principal élément. Le Prince des Asturies cherchait tous les moyens de ressaisir auprès du trône son rang et ses titres que le favori y avait comme usurpés ; ayant échoué plusieurs fois dans cette périlleuse entreprise, il était devenu l'objet du mépris de la Reine, et quoique vivant à la Cour, on pouvait le considérer comme en pleine disgrâce. Se voyant ainsi abandonné, il crut à propos de rechercher l'alliance de l'Empereur, afin qu'appuyé de cette imposante protection, il pût rentrer dans tous ses droits et précipiter son ennemi, le Prince de la Paix, du sommet de son élévation. A cet effet, il chercha, auprès de Beauharnais, alors Ambassadeur à Madrid, à négocier son mariage avec la fille de Lucien Buonaparte. L'ancien précepteur du Prince, le chanoine Escoiquitz, lui donna cet avis. Ferdinand, alors à l'Escurial, écrivit en conséquence à l'Empereur (*b*).

---

contraire, c'est que le Duc de Mahon refusa constamment, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres positifs de la Cour, de livrer St.-Sébastien où il commandait : il ne la rendit que lorsque ces ordres lui furent parvenus.

(*b*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

On peut voir, par le contenu de la lettre du Prince des Asturies, qu'il tenait beaucoup à cette union. La manière à-la-fois flatteuse et pleine de respect dont elle est conçue, le prouve assez. Comment croire, après cela, que Napoléon avait le premier sollicité ce mariage, comme ses détracteurs l'ont avancé? Il était en ce moment trop puissant pour faire une telle démarche. Elevé par la fortune, et son génie bien au-dessus des Rois, ses pareils, il pouvait bien, du faîte de son pouvoir, se rendre le protecteur de Ferdinand; mais il n'est aucune raison de croire qu'il ait eu même l'idée de s'allier à un Prince, triste jouet alors des caprices d'un courtisan. Aussi ne s'empressa-t-il pas de répondre, et continua-t-il de suivre son premier plan.

Cependant Don Emmanuel Godoy apprit bientôt les menées de son rival. Il trembla à l'idée de l'abîme qu'on cherchait à creuser sous ses pas. Il épia soigneusement la conduite du Prince, et il découvrit sans tarder toutes les trames ourdies contre lui. Mais comme, par l'effet de ses intrigues, le sort du Roi et de la Reine était en quelque sorte lié à sa fortune, il leur persuada sans difficulté qu'ils étaient, ainsi que lui, le but vers lequel se dirigeait la conspiration. Bien plus, il fit parvenir à Charles IV une lettre anonyme dans laquelle on lui dévoilait un complot contre sa couronne et même contre ses jours,

complot dont Ferdinand était désigné comme le chef.

En prouvant ainsi au Roi que l'ambition de son fils ne s'arrêtait pas à la seule disgrâce d'un rival et qu'elle le portait beaucoup plus loin, jusqu'à menacer sa vie, Godoy réveilla la colère du vieux Monarque. Il parut dans cet instant aussi terrible qu'il avait été jusques-là indifférent; et soit qu'il fût entraîné, ainsi qu'on la prétendu, par la Reine et le Prince de la Paix, soit qu'il eût des preuves convaincantes de la culpabilité de Ferdinand, il le fit arrêter le 29 octobre dans son palais de l'Escurial, et le livra au Conseil de Castille, qu'il chargea d'instruire son procès, et de le juger comme criminel de Lèze-Majesté. Tout le monde connaît la rigueur des décisions de ce Tribunal terrible. Il n'aurait pas manqué d'interpréter d'une manière fatale les volontés du Monarque, qui livrait la vie du Prince à ses décisions. Le Duc de l'Infantado, Escoiquiz, et une foule de personnes du premier rang, furent en même temps mis en jugement. Il faut que le Roi ait eu de bien puissans motifs, pour donner à ses Etats et à l'Europe cet exemple de sévérité, le plus grand dont un père puisse faire usage à l'égard de son fils.

Charles IV s'empressa d'instruire Napoléon, son allié, de ces événemens (*c*). Il publia l'accusation de

---

(*c*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

Ferdinand et celle de ses complices (*d*), car il ne voulut rien cacher aux peuples de l'Espague, déjà inquiets sur les résultats de cette affaire importante.

Godoy triomphait..... On voit qu'il n'avait pas eu tort de négocier avec l'Empereur pour la Principauté des Algarves, ni de chercher à le gagner par ses condescendances; il prévoyait les efforts du Prince héréditaire pour le renverser, et il s'était prémuni contre ce revers qu'il redoutait.

Par ce simple aperçu, les démarches du favori, les lettres de Charles et de son fils à l'Empereur, on voit aisément que chacun de ces personnages, luttant sur le trône chancelant de Madrid, pénétré de sa propre faiblesse, avait séparément sollicité l'appui de Napoléon, tandis que ce Conquérant, au mépris d'aussi honteux débats, poursuivait secrètement son système, et attendait un heureux résultat d'une lutte qui lui devenait de plus en plus favorable, en augmentant et propageant un désordre funeste à chacun d'eux.

L'arrestation du Prince des Asturies avait accru le mécontentement. Le peuple qui l'aimait, le considérait comme son unique recours; d'un autre côté, la haine de la nation contre le favori perçait de toutes parts; tout semblait annoncer un soulèvement, et peut-être aurait-il eu lieu, si le prisonnier n'eût été rendu à la

(*d*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

liberté. Toujours prévoyant, Godoy qui avait triomphé par la disgrâce de son compétiteur, agrandit ce triomphe par son pardon qu'il sollicita auprès du Monarque, et qu'il était sûr d'obtenir. Il choisit, pour le demander, le 4 novembre, jour de la fête du Roi. Bien plus, il fit exiger de son ennemi l'aveu de son crime, sous prétexte de sauver ses complices. Le Prince eut la faiblesse de consentir à tout (1). En s'avouant dès-lors coupable, il justifiait pleinement aux yeux du Roi les démarches du favori, tandis que par une ferme dénégation, il eût au moins pu laisser Charles IV dans le doute. Le Prince fut libre. Il eut la douleur de le

(1) *Lettre de Ferdinand à son père. — St.-Lorenzo*, 5 *novembre* 1807.

« Je me suis rendu coupable. En manquant à Votre Majesté, » j'ai manqué à mon père et à mon Roi ; mais je m'en repens, » et je promets à Votre Majesté la plus humble obéissance. » Je ne devais rien faire sans le consentement de V. M., » mais j'ai été surpris. J'ai dénoncé les coupables, et je prie » V. M. de me pardonner, et de permettre de baiser vos » pieds à votre fils reconnaissant. FERDINAND. »

Lettre de Ferdinand à sa mère. — St.-Lorenzo, 5 *novembre* 1807.

« Je me repens bien de la grande faute que j'ai commise » contre le Roi et la Reine, mon père et mère. Aussi avec la » plus humble soumission je vous en demande pardon, ainsi » que de mon opiniâtreté à vous céler la vérité, l'autre soir. » C'est pourquoi je supplie V. M. du plus profond de mon cœur » de daigner intéresser sa médiation envers mon père, afin » qu'il veuille bien permettre d'aller baiser les pieds de S. M. » à son fils reconnaissant. FERDINAND. »

devoir à Godoy, ce qui consolida le pouvoir de ce courtisan et son crédit auprès du trône. Ferdinand rentra à la Cour. Mais, perdu dans l'esprit de son père et de la Reine, sans soutien et sans conseil par l'exil du Duc de l'Infantado et d'Escoiquiz, il y fut journellement en butte à l'arrogante autorité d'un rival qu'il voyait avec horreur s'affermir sur ses revers, et auquel, malgré de justes motifs de haine, il était forcé d'avoir de l'obligation, puisque c'est à lui qu'il devait sa vie et sa liberté.

Cependant rien ne s'opposait à la marche des armées de Napoléon. Au contraire, partout elles recevaient des Espagnols cet accueil et ces égards, témoignages réciproques de deux nations unies par un pacte solennel. Emmanuel Godoy, gouvernant l'Etat au nom du véritable Monarque, comptant toujours sur la Principauté promise, facilitait tous les passages aux Généraux français. Il avait envoyé sur les frontières du Portugal les troupes destinées à concourir à l'envahissement de ce Royaume ; il suivait en aveugle tous les desseins de l'Empereur, qui feignait de l'honorer de sa confiance. Peu versé dans la connaissance des hommes et les détours de la politique, ce Prince sans expérience ne s'aperçut pas qu'il n'était qu'une machine prête à être rompue dès qu'elle deviendrait inutile.

Pendant tous ces événemens, Junot traversait avec les plus grandes difficultés les montagnes du Portugal, et

s'approchait de la ville de Lisbonne. Jamais armée n'avait éprouvé plus de peines ni de privations; des pluies continuelles l'assaillirent en route; les soldats toujours dans l'eau ou dans la boue, avaient en grande partie perdu leur chaussure. Accablés de lassitude, exténués par la faim, on les voyait se traîner sur les chemins, pâles, défigurés, ayant plutôt l'air de spectres ambulans, que d'hommes qui marchaient à une conquête. La moindre résistance de la part des Portugais eut sans aucun doute détruit cette troupe désordonnée, et arrêté l'expédition. Enfin, pour avoir une idée de son délabrement, il suffira de savoir que le Général Junot entra le 30 novembre 1807 à Lisbonne avec seulement quinze cents grenadiers, n'ayant ni cavalerie, ni artillerie, ne sachant pas même à quelle distance elles étaient encore derrière. Trois semaines après, il n'y eut que dix mille hommes réunis, sur vingt-cinq mille qui composaient l'armée à son départ de Bayonne. A la vérité, le reste arriva insensiblement, et les bataillons se recomplétèrent, à l'exception de dix-sept cents hommes morts de leurs fatigues, ou emportés par les torrens, ou poignardés par les habitans (1).

Le Roi du Portugal était parti pour le Brésil le 26

---

(1) Le Général Thiébaut, chef de l'état-major de l'armée du Portugal, affirme, dans sa relation, que la première compagnie des voltigeurs du 70.e régiment présenta à cet égard

novembre, quatre jours avant l'entrée des alliés dans sa capitale (1), tout semblait marcher à la satisfaction de l'Empereur : les principales places fortes d'Espagne étaient occupées par ses troupes ; Murat pénétrait dans le cœur de la Péninsule avec des forces considérables, lorsqu'un événement imprévu dérangea ses projets, et trompa momentanément son attente.

---

un véritable phénomène. Elle arriva à Lisbonne n'ayant perdu qu'un soldat depuis son départ de Brest ; ce régiment était en grande partie composé de conscrits du département du Gers.

(1) Depuis long-temps les Rois d'Espagne et de Portugal se laissaient conduire par leurs Ministres, et étaient devenus les jouets de leurs caprices. Cette faiblesse paraissait héréditaire sur le trône de Madrid comme sur celui de Lisbonne. Pendant que Charles IV se soumettait aux volontés du Prince de la Paix, le comte de Villarverde dirigeait à sa guise le Monarque portugais. Le peuple accablait ce dernier courtisan des mêmes reproches qu'on adressait de toutes parts en Espagne à Godoy. Villarverde était parvenu à écarter de la personne du Prince tous ceux que son ambition suspectait ; les Officiers même de sa maison ne pouvaient l'approcher, à l'exception de ceux que le Ministre avait désignés. A sa mort, la situation du Portugal devint encore plus malheureuse. Le Roi lui donna pour successeur son premier valet de chambre, Lobato, qui abusant de son crédit, mit le Royaume à deux pas de sa ruine, en réalisant un capital énorme aux dépens de la nation, épuisant sans pudeur toutes les caisses de l'Etat, et ajournant jusqu'aux créances les plus sacrées. Lobato ne jouit pas long-temps du fruit de ses rapines ; il mourut subitement à Mafra, au milieu de violentes con-

Isquierdo, dans le courant de février 1808, quitta Paris en toute hâte, et se rendit à Madrid. Son arrivée inattendue jeta la consternation à la Cour, et soit que l'Empereur l'eût chargé de quelque mission

vulsions, accompagnées d'horribles vomissemens, qui firent soupçonner que sa mort était l'effet du poison.

Cependant le mécontentement, toujours croissant, entraînait le Portugal vers un soulèvement général, ou, pour mieux dire, vers une révolution. L'Angleterre, sans cesse attentive à profiter des détresses des nations voisines, et des faiblesses de leurs Rois, saisit cette occasion pour insinuer la nécessité d'envoyer le jeune Prince Royal au Brésil. Elle craignait sans doute qu'il réunît à lui tous les partis, fît cesser les divisions, les inquiétudes, et remît le calme dans le pays. Elle pouvait appréhender aussi que, par un meilleur ordre de choses, le Portugal eût le courage d'entrer dans le système du blocus continental adopté par le reste de l'Europe. Toutes ces raisons lui firent redoubler ses instances pour le départ du Prince. Le Gouvernement, ou séduit ou trompé, ou même trop faible pour résister, y consentit. Sur ces entrefaites, on connut à Lisbonne le but des préparatifs de Charles IV et de Napoléon. On voulut alors détourner l'orage, en fermant aux Anglais les ports du Portugal; mais ces ordres furent si mal exécutés, qu'on a pu croire avec raison que cette mesure ne fût commandée que par l'urgence, et qu'on n'y avait mis que de la mauvaise foi. Bientôt le départ de Lisbonne des Ambassadeurs français et espagnols ne laissa plus de doute sur les intentions des Monarques coalisés; il ne resta dès-lors au gouvernement portugais d'autre alternative que celle de se

importante auprès du Roi d'Espagne, soit que lui-même fût parvenu à connaître les intentions cachées de Napoléon, et qu'il se fût empressé d'en instruire ses commettans, la maison royale fit ses dispositions pour se retirer en Andalousie. Le bruit courut que de là elle devait s'embarquer pour le

---

défendre ou de s'enfuir. Le premier parti était impossible à suivre, vu l'état de délabrement où les deux Ministres précédens avaient mis la nation. On se détermina donc à passer au Brésil.

Je suis entré dans tous ces détails, afin qu'ils confirment davantage le lecteur dans l'opinion où il doit être déjà, d'après ce qu'il a vu précédemment, que la Cour d'Espagne était portée de bonne foi à usurper avec l'Empereur le trône du Portugal, et afin qu'il voie, en outre, qu'il n'est d'autre justice entre les Rois que celle de leurs intérêts, et combien nous sommes simples de les blâmer ou de les plaindre dans leurs ingratitudes réciproques.

La Cour fit à la hâte les apprêts de son voyage. Le désordre qui régnait dans toutes les branches administratives de ce Gouvernement malheureux, l'accompagna jusqu'au moment de mettre en mer. Malgré les soins multipliés du Ministre de la marine pour préparer l'approvisionnement des vaisseaux, on manqua des objets de première nécessité; et la troupe, destinée à être de l'expédition, ne put embarquer. Enfin, la famille royale apprenant que les armées coalisées étaient entrées le 21 novembre à Abrantès, se jeta dans les vaisseaux destinés à la recevoir, avant même que les préparatifs de la traversée fussent achevés. Environ 1500 personnes voulurent partager l'exil des Princes; elles les suivirent ou sur

Mexique, à l'exemple des Princes du Portugal. Godoy, toujours bercé dans son espoir, pressait le départ de la famille, et comptait ensuite recevoir la récompense promise à son officieux dévouement. Cependant les murmures publics devenant chaque jour plus graves, lui firent avec juste raison appréhender quelque dénouement funeste pour sa personne; une force secrète semblait diriger ces rumeurs populaires; tout faisait appréhender que son existence allait être compromise, et par suite celle du Roi et de la Reine; car, comme il a été déjà dit, il avait toujours eu l'art d'attacher leur sort à sa fortune. Aussi, au moment où le Roi partit pour Aranjuez, des ordres précis furent expédiés au Général Solano qui déjà occupait Setubal, une des principales villes portugaises, de rentrer avec sa division auprès de la Cour, afin de la protéger contre l'insurrection à laquelle les gardes-du-corps eux-mêmes paraissaient vouloir concourir.

Le peuple de Madrid se crut abandonné de ses Rois, quoiqu'on cherchât à insinuer qu'ils allaient passer quelque temps au Sitio (1), ainsi qu'ils le pratiquaient

---

des bâtimens marchands ou sur les vaisseaux de l'État. La flotte mit à la voile le 28, au moment même d'une éclipse de soleil: le 29 elle avait disparu.

(1) Nom que les Espagnols donnent aux maisons royales, particulièrement à celle d'Aranjuez.

tous les ans. On répandit le bruit que la capitale allait, par cette fuite, être livrée à la discrétion des armées françaises qui s'avançaient dans l'intérieur. Le Prince des Asturies, espérant toujours s'allier à l'Empereur, et assurer ainsi ses prétentions au trône, s'était en vain refusé à partir, accusant Godoy d'être la cause de l'émigration et des inquiétudes qui agitaient l'Espagne. Le peuple ne tarda pas à épouser l'opinion du Prince; une voix générale s'éleva contre le favori, et enfin le 19 février 1808, lorsque toute la Cour était réunie à Aranjuez, incertaine encore de sa détermination ultérieure, les habitans de cette ville et de la Manche se soulèvent spontanément, assiégent à-la-fois le palais et la maison d'Emmanuel, en forcent les gardes en demandant tumultueusement sa tête; et après l'avoir inutilement cherché dans tous les appartemens, ils le rencontrent au fond d'un grenier, et l'arrachent tremblant et mutilé de cette retraite où il s'était lâchement réfugié. Il eût inévitablement été massacré, sans le secours des gardes-du-corps, et surtout de Ferdinand, qui, d'après les ordres de son père, fut contraint de protéger de sa populaire influence son plus mortel ennemi.

Cette commotion d'Aranjuez se ressentit aussitôt à la capitale. La populace s'ameuta; elle pilla et brûla les maisons des amis et des partisans du favori: celle de son frère, Blanchiforte, fut la première. Mais on

respecta le palais du Prince de la Paix, présent qui lui avait été fait par les vieux Monarques, comme pour rendre un dernier hommage à l'amitié dont ils l'avaient honoré jusques-là: tant est extrême la vénération des peuples d'Espagne pour leurs Souverains! L'exemple de la capitale fut bientôt imité par les villes des provinces où Godoy avait des propriétés. Il possédait à San Lucar de Barrameda, vers l'embouchure du Guadalquivir, sous la direction du savant Théran, un jardin d'acclimatation de plantes exotiques, où il était parvenu, à force de soins et de dépenses, à naturaliser l'arbre du quina, ceux de la canelle, du cacao, de la cochenille même, du coco, de l'indigo, et une foule d'autres de toutes les parties du monde. Tout fut détruit ou renversé. On brûla même un bâteau de nouvelle invention, destiné à sauver les naufragés, et dont on avait reconnu l'avantage dans plusieurs expériences heureuses. Cette nacelle se nommait, à cause de sa destination, *Salva-Vivas*. Rien ne fut respecté. Ce peuple inconséquent, n'écoutant que sa haine, anéantit jusqu'aux objets d'utilité publique dont ce Prince avait pu être le protecteur.

Charles pensant, sans doute, que le soulèvement d'Aranjuez se dirigeait uniquement contre Godoy, publia, pour calmer le peuple, un manifeste par lequel il démettait le favori de toutes ses charges, et confisquait ses biens, ainsi que ceux de sa famille. Le Roi

annonçait, en outre, à ses peuples, que son intention était de commander en personne ses armées. Il instruisit lui-même Napoléon de ces événemens par une lettre qu'il lui écrivit le 18 mars 1808, même jour de la révolte (*e*). On eut pu penser que cet acte eût tranquillisé les esprits et appaisé le peuple ; mais ceux qui le soulevaient, avaient un autre but, et on ne fut pas peu étonné de voir Charles abdiquer, le 20 mars, la couronne en faveur de son fils. Cette abdication fut solennelle, et notifiée à l'Empereur par Charles lui-même (*f*). Ce faible Monarque alléguait pour tout motif ses infirmités, ainsi qu'on peut le voir à la lecture de sa lettre. Quelle contradiction avec ce qu'il écrivait l'avant-veille ! Un infirme pouvait-il dire qu'il allait commander ses armées en personne ? Mais ce n'est pas tout : Murat approchant de Madrid, Charles implore son appui, après avoir le lendemain de son abdication, c'est-à-dire, le 21 mars, protesté contre, disant en propres termes que son acte de la veille avait été forcé, comme on peut le voir par les pièces justificatives (*g et suiv.*). Comment ne pas croire que tant d'irrésolutions, tant d'actes émis et retirés dans un si court espace de temps, ne fussent l'effet de la violence exercée contre un vieillard qui ne cédant qu'à la

---

(*e*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

(*f*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

(*g*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

nécessité, se débattait sans cesse entre la contrainte et le désir de s'y soustraire! Tout porte donc à présumer que l'abdication du Roi d'Espagne était, en effet, forcée, puisqu'il se hâta de se dédire dès qu'il se crut appuyé par les armées françaises. Il n'y a pas de doute que tout cela ne fût le résultat des démarches du Prince des Asturies, qui, malgré la rétractation de son père, s'empressa d'entrer à Madrid, et de se faire reconnaître par les Ambassadeurs des Puissances étrangères.

On assure même qu'il excita le premier les gardes-du-corps à la révolte (1); ce furent du moins eux qui la commencèrent. Ce qu'il y a de certain, pour appuyer cette assertion, c'est qu'un nommé *Mergarejo* déguisé en *Manchego* (habitant de la Manche), ayant couvert son œil pour n'être pas connu, vint, à la tête de la populace, se joindre aux gardes, dirigea les attroupemens, anima la multitude, et reçut dans la suite la récompense de ses services dans cette journée, puisqu'il fut marié à la cousine du Roi, sœur de l'épouse de Godoy, et créé Duc de San-Fernando, titre qu'il porte encore aujourd'hui.

Ferdinand, monté sur le trône, s'empressa d'instruire Napoléon de l'abdication de son père en sa faveur; il lui renouvelait, en outre, la demande d'une Princesse

---

(1) Nous verrons plus bas que c'était l'opinion de Charles IV lui-même; il les a toujours accusés.

de ses parentes, et il terminait sa lettre en suppliant Sa Majesté d'entreprendre le plutôt possible le voyage qu'il avait annoncé à Charles IV.

Cependant l'Ambassadeur de France refusa de reconnaître le nouveau Roi. On a inféré de là que c'est parce que Napoléon marchait déjà à découvert vers l'usurpation du trône d'Espagne, sans considérer que, dans cette circonstance, l'Ambassadeur agissait comme il le devait pour être conséquent, puisque Charles, avait réclamé les secours de l'Empereur afin d'assurer sa protestation, ainsi qu'il conste par sa lettre du 23 mars 1808.

Cette conduite du Prince ouvre un champ bien vaste aux conjectures, au sujet de la conspiration de l'Escurial, relatée ci-dessus. Un fils qui force son père à abdiquer, et qui n'a point d'égard à une légitime protestation, n'est-il pas convaincu devant l'opinion publique qui l'accuse? Ainsi, si l'on a pu un instant douter de l'existence de cette conspiration par le peu de confiance qu'inspiraient les assertions de celui qui la dévoila, on voit bien aujourd'hui qu'elle a pu être réelle. Sans cela, d'ailleurs, Charles eût-il aussi sévèrement traité son fils à la face de toute l'Europe?

Il est facile de voir, d'après cet état de choses, que le Roi d'Espagne, la Reine, leur fils, et le Prince de la Paix, avaient chacun de son côté, et pour des causes différentes, recherché l'appui de l'Empereur, leur ennemi commun. Godoy venait d'être terrassé, et du

faîte du pouvoir avait roulé au fond d'un cachot! il ne restait donc plus que le Monarque et Ferdinand qui débattaient leurs prétentions respectives, et qui par leurs démarches secrètes auprès de Napoléon, l'avaient nécessairement établi l'arbitre de leurs querelles. N'était-ce pas le cas de se ressouvenir de la fable des *Deux Plaideurs*, et ne devaient-ils pas s'attendre à un semblable jugement?

Nous avons déjà vu que Ferdinand, reconnu par les Ambassadeurs des diverses Puissances, ne l'était point par celui de l'Empire français dont les troupes occupaient la Péninsule, et dont le Général semblait partager avec le nouveau Roi l'autorité suprême dans la capitale. On sent que cette reconnaissance était la plus essentielle et la plus importante pour le Prince; il devait même se hâter de l'obtenir, pour prévenir les sollicitations des vieux Monarques, qui demandaient vengeance de ses violences et de son usurpation. La Reine surtout, aigrie par les malheurs de son favori, ne cessait de répandre ses plaintes, et d'accuser son fils. Ce dernier, pressé de son côté d'obtenir l'assentiment de Napoléon, et par sa propre ambition et par tous ses alentours qui, directement ou indirectement compromis dans les affaires de l'Escurial et d'Aranjuez, redoutaient le retour du vieux Roi sur le trône, et par suite sa juste vengeance, se détermina à aller au-devant de l'Empereur dont on annonçait l'arrivée, pour solliciter

par lui-même une sanction que son Ambassadeur se faisait scrupule de donner. Il partit, en conséquence, le 10 avril 1808 pour Burgos, où il espérait le rencontrer. Ne l'y ayant pas trouvé, il continua sa route. Arrivé à Vittoria, il s'empressa d'écrire à Napoléon, lui témoignant son étonnement et ses regrets de ce que, malgré l'abdication de son père, l'Ambassadeur français avait refusé de le reconnaître, le priant avec instance, au nom de son dévouement à sa personne impériale, et de tout ce qu'il avait fait pour la satisfaire, de vouloir bien transmettre des ordres positifs, pour qu'il fût reconnu Roi des Espagnes à la place de Charles IV. Le contenu de la lettre de ce Prince (*h*), pleine de pressantes sollicitations, fait assez voir combien il tenait à l'alliance et à l'appui de l'Empereur; comme aussi, combien il redoutait les démarches des vieux Souverains.

Plus Ferdinand s'efforce dans cet écrit de persuader à Napoléon la validité de l'abdication de son père, plus il donne à connaître que c'est sa protestation qu'il redoute; d'où l'on est en droit de conclure qu'il savait bien que le premier acte de Charles IV n'avait pas été volontaire. Mais, pour plus grands éclaircissemens, voyons ce qui suit.

Napoléon répondit le 16 avril à Ferdinand, encore

(*h*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

à Vittoria (*i*). Il lui explique les motifs pour lesquels son Ambassadeur et ses Généraux avaient refusé de le reconnaître, refus toujours basé sur la protestation de Charles. L'Empereur finit par faire au Prince des remontrances un peu sévères au sujet de sa conduite, l'assurant cependant qu'il ne se fera pas scrupule de le traiter en Roi, dès l'instant qu'il aura connu les volontés libres de son père.

À la lecture de cette lettre, Ferdinand alarmé se hâta d'annoncer à Napoléon son départ pour Bayonne, afin de lui prouver par lui-même la réalité de l'abdication de Charles IV (*k*).

Certes, si cette abdication eût été sincère, il n'était pas, ce semble, si pressant ni d'écrire avec tant d'instance en un style peu analogue à la dignité royale, ni d'accourir en France auprès de Napoléon pour dissiper ses doutes, lorsque, pour le fixer, un avis du vieux Roi eût suffi; ni d'être sourd aux sages observations des hommes prudens dont il était accompagné, et qui, tels que le Duc de Mahon et le malheureux Urquijo, enfin sorti des cachots de Pampelune, l'un et l'autre étrangers aux intrigues précédentes, s'opposaient de tous leurs moyens à la continuation d'un voyage inutile à leurs yeux.

Au mépris de tant de salutaires avis, Ferdinand,

(*i*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.
(*k*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

pressé par les instances des Ducs de Médina Cœli, de Frias, de Fernand Nunès, d'Infantado, du chanoine Escoiquitz, et d'une foule d'autres, tous intéressés à s'opposer au retour de Charles sur le trône, partit après avoir réclamé le secours des troupes impériales contre le peuple qui, pour l'arrêter, s'était jeté sur sa voiture. Il arriva le 20 avril au matin dans Bayonne, avec une suite nombreuse et tous les attributs de la royauté.

Bientôt après, les autorités espagnoles livrèrent Godoy au Prince Murat. Celui-ci fit transférer le prisonnier en France sous une escorte sûre, car on avait à craindre la rage populaire dont ce Ministre était encore l'objet. On a prétendu sans fondement que le Général français avait enlevé Godoy par force du château de Villaviciosa où il était renfermé. Cette allégation est fausse. Charles IV et son épouse avaient écrit à Napoléon, le priant instamment de les prendre, ainsi que le Prince de la Paix, sous sa protection immédiate : c'était aussi le vœu le plus ardent de ce dernier, qui redoutait toujours d'être abandonné à la merci de la populace et à la vengeance de Ferdinand. C'est après tant de vives sollicitations et les ordres de l'Empereur, que Murat se chargea d'Emmanuel, et qu'il le fit conduire jusqu'en France.

Cependant Charles IV et son épouse, amèrement affligés de la conduite de leur fils, abandonnés par

lui, sans suite et sans honneurs, tandis qu'il étalait à Bayonne un faste royal, craignant que par ses intrigues auprès de Napoléon il ne lui fît reconnaître enfin une abdication qu'ils avaient solennellement rétractée; voulant encore faire valoir eux-mêmes, devant le juge choisi par la famille, des droits arrachés par la contrainte; désirant peut-être, par une dernière faiblesse, consoler leur favori en l'accompagnant dans son infortune, se déterminèrent à le suivre en France. Ils partirent escortés seulement du régiment des carabiniers qui leur était demeuré fidèle, le reste de la Cour ayant suivi Ferdinand. Ils arrivèrent le 27 à Burgos, non comme Monarques d'Espagne et des Indes, mais comme ces Princes que l'Histoire nous dépeint fugitifs, errans d'Etats en Etats pour y mendier des secours étrangers. Les gardes-du-corps qui avaient accompagné Ferdinand, et qui alors se trouvaient dans cette ville, s'étaient, suivant l'usage, établis dans la maison royale, et se disposaient à y faire la garde de Charles IV, lorsque celui-ci d'un ton courroucé les renvoya, en leur disant: « Vous trouverez bon que je vous prie de quitter mon palais; » vous avez trahi tous vos devoirs à Aranjuez; je » n'ai pas besoin de vos services, et je n'en veux » pas ». Les gardes se retirèrent: le Général Verdier lui fournit un piquet.

On voit par là que le vieux Monarque arrivait en

France fortement prévenu contre ceux qui avaient suivi son fils et favorisé ses projets.

Enfin, le 30 à deux heures de l'après-midi, les canons de la citadelle de Bayonne annoncèrent dans cette ville l'entrée de Charles IV et de son épouse. Ils étaient, comme je l'ai déjà dit, sans cortége, sans gardes, sans alentours. Ferdinand et l'Infant Don Carlos furent les recevoir, et les accompagnèrent dans le palais préparé par ordre de Napoléon pour ces augustes voyageurs. Comme ils n'avaient point de suite, l'Empereur leur en fixa une analogue à leur dignité. Son premier aide-de-camp, le Général Reille fut placé auprès d'eux en qualité de gouverneur du palais; MM. Dumanoir et de Barrol remplirent les fonctions de chambellans, et M. d'Oudenarde celles d'écuyer.

Tous les intrigans qui avaient abandonné Charles IV pour suivre Ferdinand, s'étant aperçus des marques de considération dont l'Empereur honorait déjà les vieux Souverains, se prosternèrent à leurs pieds dès leur arrivée, et sollicitèrent en foule le *besa-manos* (1). Mais Charles ne daigna adresser la parole à aucun d'eux, et pour plus d'affectation, il parla avec douceur au Comte de Fuentès, qui se trouvait par

(1) Baise-mains, cérémonie usitée à la Cour d'Espagne. Elle consiste à se mettre à genoux, et à baiser la main au Roi et à la Reine.

hasard à Bayonne et qui était étranger à tous les événemens. Le *besa-manos* terminé, Ferdinand voulut entrer avec son père dans ses appartemens. Celui-ci l'arrêta, lui disant : « Prince, n'avez-vous pas assez » outragé mes cheveux blancs? » Ferdinand et sa Cour furent foudroyés à ces paroles terribles; ils se retirèrent dans la plus grande consternation.

La famille royale ainsi réunie auprès de l'Empereur, étala devant lui, comme devant son arbitre, toutes ses intrigues et ses dissentions. Le peuple de Bayonne put s'en apercevoir aux mouvemens des courtisans et surtout à leurs inquiétudes. La Reine s'empressa d'exhaler ses plaintes contre son fils; le Roi lui renouvela ses reproches, et lui écrivit, le 2 mai, la lettre la plus accablante (*l*).

Le malheureux Ferdinand, en butte au courroux de ses parens, perdit bientôt tout ascendant dans l'esprit du Monarque français. Déjà on ne le traitait plus en Souverain; tous les honneurs furent réservés pour Charles IV et son épouse; ses alentours l'abandonnèrent insensiblement, car les flatteurs des grands ne considèrent leurs maîtres qu'autant qu'ils peuvent payer leurs bassesses par de nombreuses faveurs. Enfin, le sort sembla vouloir terrasser ce Prince, en le rendant encore responsable de la sanglante journée

(*l*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

du 2 de mai*, qui, tout en posant le dernier sceau à ses infortunes, acheva de fixer contre les Français la haine de la nation espagnole.

Abandonnons un instant les débats dont Bayonne était le théâtre, pour relater ce dernier événement digne d'une attention particulière.

Il en est qui ont pensé que les Anglais, toujours attentifs à saisir l'occasion de nuire à l'Empereur, et jaloux de l'accord qui régnait encore entre l'Espagne et la France, préparèrent cette journée en donnant la liberté aux criminels de Ceuta. On ajoute que ceux-ci avaient pour chef un assassin nommé *Longanissa*, auquel on fournit des instructions, des déguisemens, et des poignards. En cet état, et d'après la tradition, cette troupe affranchie, entrée secrètement dans Madrid, aurait pénétré dans les cabarets, et assassiné des soldats français. Le bruit se serait répandu aussitôt que ces derniers avaient eux-mêmes commis ces meurtres, pour être autorisés à user de représailles et à piller la ville. Cette opinion, en effet, fut la plus accueillie, et souleva le peuple. Les Français, au contraire, auraient voulu venger la mort de leurs camarades, et de cette double erreur, se seraient ensuivis ces combats partiels qui se livrèrent dans toutes les rues. L'autorité militaire, croyant que la ville avait levé l'étendard de la révolte, donna les ordres répressifs les plus terribles, et tellement sévères, qu'ils occa-

sionnèrent la mort d'une foule de victimes innocentes : excès malheureux où se jeta de tous les temps le pouvoir arbitraire des armes, et que les hommes cherchent à excuser, en l'appelant du nom de *droit de la guerre*. D'autres accusent Murat d'avoir été l'instigateur de cette révolte. Ils pensent, qu'habitués depuis long-temps à ne soumettre que par les armes, les Généraux français étaient dans l'opinion erronée qu'il n'est que ce moyen violent de pacifier et de soumettre les peuples.

Murat s'apercevait chaque jour que l'esprit public, à Madrid, s'affaiblissait à son égard. Il avait observé que les habitans ne lui témoignaient plus ces marques d'affection respectueuses dont ils l'avaient flatté pendant les premiers jours de son arrivée. Lorsqu'il passait dans les rues, les Espagnols se détournaient avec mépris; le silence le plus morne l'accompagnait sur sa route, tandis qu'avant il était salué par les plus bruyantes acclamations : tout lui disait enfin qu'il était l'objet des rumeurs sourdes, des intrigues secrètes, de l'agitation et de l'inquiétude générale.

Peut-être crut-il, en étalant une grande force, et par quelques malheureux exemples, effrayer la multitude et arrêter la fermentation. On dit qu'il avait réuni à cette époque, aux environs de Madrid, un nombre considérable de troupes; que le 2e mai, il

en fit entrer en ville et de très-bonne heure. On conjecture de là qu'il prévoyait les événemens. S'il les prévoyait, il ne pouvait qu'en être l'auteur, puisqu'il n'en arrêta pas l'issue.

Je ne peux croire que telle ait été l'intention du grand Duc; car s'il eût préparé lui-même cette fatale journée, il est à présumer qu'il eût empêché la mort de tant de Français, occasionnée par l'ignorance où ils étaient de ce qui devait arriver. Au contraire, les soldats désarmés, errant avec sécurité dans la ville, furent égorgés de toutes parts; ils tombaient sans défense sous le couteau espagnol, dans les cabarets, les couloirs, les maisons publiques, les petites rues, les promenades; partout on trouvait quelqu'un de leurs cadavres mutilés; les portiques des églises ne furent pas même respectés, et les assassins poursuivirent leurs victimes jusques dans les sanctuaires sacrés. Certes, si Murat eût, comme le prétendent les Espagnols, amené ces événemens, il l'eut fait de manière à éviter tant d'horreurs; il n'eut pas laissé les soldats dispersés dans leur logement; et le jour des sacrifices il en eut soustrait, par des ordres secrets, la majeure partie aux mains de leurs impitoyables bourreaux.

Quoi qu'il en soit, le carnage des Français, qui avait commencé à neuf heures du matin, ne cessa que lorsque, réfugiés d'abord dans les postes, les corps-de-garde, et les hôpitaux, ils en sortirent en

corps et en armes, parcoururent la ville et dissipèrent la populace. C'est alors que de tristes représailles s'exercèrent. L'épouvante les précédait dans tous les quartiers; tout ce qui fut trouvé nanti d'un instrument tranchant fut sacrifié à la vengeance (1). Heureusement que les habitans s'enfermèrent dans leurs maisons: mais combien d'innocens, rencontrés par hasard, furent confondus parmi les coupables, et condamnés au même sort! Ah! s'il fut vrai que le grand Duc voulût en cette occasion effrayer la capi-

(1) Un nommé *Nicolas*, chapelier, français d'origine, exerçait sa profession à Madrid depuis longues années; il logeait entre la rue de *las Carretas* et la place du Soleil, non loin de la Fontaine d'Or. Sa famille se composait de treize personnes. Un mameluck de la garde de Murat avait été blessé devant la porte du chapelier, et était malheureusement tombé mort dans le corridor de la maison. Les assassins l'avaient mis en lambeaux, lui avaient tranché la tête, arraché les yeux et jeté ses membres çà et là. De nouveaux mamelucks surviennent, voient ce spectacle, et n'écoutant que leur indignation, ils entrent dans la maison, et croient en immolant les treize infortunés qui l'habitaient, venger la mort de leur camarade. Quelle dût être leur douleur, lorsqu'ils apprirent qu'ils avaient sacrifié un de leurs compatriotes innocent!

Tels sont souvent les tristes résultats de la guerre. Conquérans sanguinaires! Potentats injustes et cruels! vous dont toute la gloire repose souvent sur de semblables trophées, ne vous étonnez plus si les peuples vous abhorrent!

tale et y régner par la terreur, son but eût été rempli : le sang coula de toutes parts. Quoi qu'il en soit, ce Prince, dans cette occasion, ne montra ni justice ni humanité. Aveuglé par son ressentiment, il frappa sans distinction ; et cet appareil terrible de force, ou, si on peut le dire, de cruauté, le rendit l'horreur des Espagnols et l'exécration de leur capitale. Mais, laissant de côté tant de conjectures, et sans rechercher davantage les coupables d'un malheur dont le souvenir sera toujours déchirant, voici en peu de mots la relation de cette journée.

Dès le matin, le grand Duc fit prévenir l'Infant Don Antonio, régent du royaume en l'absence du Monarque, que la voiture qui devait transporter en France l'Infant Don Francisco et la Reine d'Etrurie, était prête à partir sous la conduite de M. Grimaldi de Monaco, capitaine de louveterie, aide-de-camp du Prince Murat.

Le chef d'escadron Lagrange, aussi aide-de-camp du grand Duc, avait été envoyé au palais pour instruire les Princes espagnols de ces dispositions. Avant d'y arriver, cet officier fut assailli par la multitude qui l'eût infailliblement lapidé, si le grand Duc, voyant cette émeute des croisées de son cabinet, ne se fût empressé de lui envoyer cinquante grenadiers de sa garde, qui le délivrèrent en marchant sur la foule, baïonnette en avant.

C'est dès ce moment que les Français, rencontrés dans les rues, furent assassinés par la populace, grossie de dix à douze mille paysans des environs, accourus pour le même objet. Le Prince Murat, craignant que les insurgés ne se portassent sur l'arsenal, ce qui aurait pu avoir des suites plus funestes, se fit jour à travers la ville avec l'escadron de sa garde; se rendit à la porte dite *de Foncarral;* fit avancer les Généraux Morlet, Meusnier, Gobert, et ordonna au Général Lefranc de s'emparer de l'arsenal avec sa brigade. Deux jeunes officiers d'artillerie espagnole, Velarde et Daoitz, pardonnables, sans doute, si un excès de patriotisme peut excuser leur imprudence, mettent deux pièces en batterie sur la porte, et pensent par une décharge arrêter la colonne qui s'avançait. Quelques soldats furent tués, d'autres blessés. Mais les deux jeunes braves, assaillis à-la-fois par des forces imposantes, voulurent en vain se défendre en retirant les canons et s'enfermant dans le parc. Les barrières furent enfoncées, et ils payèrent de la vie leur courageuse témérité. L'arsenal pris, les patrouilles organisées dans la ville, les habitans rentrèrent dans leurs maisons, et vers quatre heures du soir la tranquillité était rétablie.

Au milieu de tant de sujets de douleur, les Français doivent un tribut de reconnaissance aux

régimens espagnols qui se trouvaient alors à Madrid, ainsi qu'à leurs Généraux et aux Ministres. On vit se précipiter au milieu des balles et des poignards le Général Philangieri, et cet Azanza, illustré déjà par une longue suite d'années vertueuses passées au milieu des Mexicains dont il avait été le Vice-Roi, le protecteur et le père. Ils contribuèrent beaucoup à calmer la populace, en se jetant parmi les groupes, et les dispersant par tous les moyens conciliateurs. Leur généreux dévouement fut secondé de la troupe, qui protégea dans ses rangs et reçut dans les corps-de-garde les Français poursuivis et mutilés. Ces dignes soldats empêchèrent le massacre des hôpitaux. Toujours fidèles à l'honneur, ils ne souillèrent point leurs mains par le meurtre ni l'assassinat; et après avoir satisfait aux droits de l'humanité, et assuré la tranquillité publique, ils désertèrent les murs de leur capitale envahie, pour voler sous les drapeaux de Cuesta (1), où ils pensèrent que la gloire et le devoir les attendaient. Cet exemple fut partout suivi dans la Péninsule. Bientôt la Navarre, la Galice et l'Aragon se virent couverts de militaires disséminés, qui ne demandaient que le signal des combats.

Le cinq mai, un courrier du grand Duc de Berg apprit ces désastres à Napoléon. Justement irrité à

---

(1) Ce Général espagnol organisait déjà une armée dans la Castille.

cette nouvelle, celui-ci se rendit auprès de Charles et de son épouse, sans doute pour leur demander compte du sang versé dans la journée du 2. Le Monarque espagnol venait de déjeûner chez l'Impératrice. « Ah! s'écria-t-il à la lecture de la lettre » de Murat, je prévoyais ce malheur! Les hommes » coupables qui, pour satisfaire leurs passions, ont » agité le peuple, croyaient pouvoir le contenir, et » ils se sont engloutis dans l'abîme qu'ils ont ouvert ». Il nomma sur-le-champ le grand Duc de Berg Lieutenant-général du Royaume, et il adressa, en conséquence, des lettres-patentes à la Junte et aux Conseils de Castille et de la guerre (*m*). Il fit aussi une proclamation aux peuples de l'Espagne, pour les exhorter à la tranquillité (*n*).

Le Prince des Asturies fut ensuite appelé à comparaître devant son père, la Reine et l'Empereur. Il se présenta, non dans l'attitude d'un Prince du sang, mais comme un criminel aux yeux de ses juges. Là, Charles lui reprocha de la manière la plus humiliante et la conspiration de l'Escurial dont il l'accusa de nouveau d'avoir été le chef, et la journée d'Aranjuez, et son mépris pour de justes protestations, et l'usurpation de son trône, et enfin les scènes sanglantes du 2 mai. « Voilà, lui disait-il, ce qu'ont

(*m*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

(*n*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

» produit en partie les conseils que vous ont donné » de perfides courtisans, de flatter l'opinion de la » multitude, et d'oublier le saint respect dû au trône » et à l'autorité légitime. Il en est des commotions » populaires comme des incendies; on les allume » facilement, mais il faut une autre expérience et » un autre bras que le vôtre pour les éteindre ».

Ferdinand, accablé ainsi par les auteurs de ses jours, ne put répondre en face de celui qui tenait entre ses mains ses destinées, celles de sa famille et celles de l'Europe. Il fit son abdication définitive de toutes ses prétentions à la Couronne (*o*). Cette démarche dit assez qu'il s'avouait coupable, et que les reproches paternels n'étaient pas dénués de fondement. Ce Prince, dans cette occasion, ne montra point ce caractère digne d'un personnage de son rang; sa vie politique, jusqu'à ce jour, n'avait été qu'une série d'erreurs, de faiblesses, d'inconséquences. A la vérité, il fut abreuvé d'amertumes: les outrages qu'il essuyait sans cesse de la part d'un courtisan élevé à sa place, la haine de sa mère, l'indifférence du Roi son père, toutes ces considérations étaient faites sans doute pour plonger son âme dans le désespoir, et la livrer à tous les égaremens de la jalousie. Mais, comme le dit Napoléon dans sa lettre, de tels débats, cachés à l'Europe, devaient se discuter en famille, et les

(*o*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

peuples surtout, étrangers à de basses intrigues, n'auraient jamais dû en être les victimes. Le 8 mai, Charles IV céda le sceptre à l'Empereur, en faisant part de ses dernières volontés aux Conseils de Castille et de l'Inquisition (*p*). L'Empereur donna un apanage à chacun des Membres de la famille, d'après un accord passé avec elle (*q*). Par suite de ce traité, les jeunes Princes furent dirigés sur Valençay, et Charles, accompagné de son épouse, prit la route de Compiègne, dans l'espoir d'y finir ses jours au sein de la tranquillité, loin du tracas des affaires politiques pour lesquelles il n'eut jamais ni assez de goût, ni assez d'aptitude.

Telle est la suite des événemens qui ont concouru au renversement de la Monarchie espagnole. On voit que le Prince de la Paix occasionna seul cette grande catastrophe, et la conduisit à son dénouement. Il est vrai que la famille royale y a concouru. Les faiblesses, les dissentions et les haines qu'elle nourrissait dans son sein, alors qu'il fallait du courage, de la confiance, et de l'union, hâtèrent cette époque malheureuse; mais Godoy fut le moteur principal de tant de calamités. Ce manifeste impolitique, par lequel il appelait les Espagnols aux armes, était plus que suffisant pour fixer l'attention de l'Empereur naturellement

(*p*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.
(*q*) Voyez la note à l'appui à la fin de ce volume.

soupçonneux, et pour attirer sur l'Espagne le courroux le plus funeste. Ce Conquérant, qui s'élevait sur les débris des trônes; qui, à la place de ces droits considérés comme légitimes par la famille des Souverains, a établi ceux de la force et de la fortune; qui ne voyait autour de lui que des rivaux jaloux, ou des alliés suspects, dut nécessairement être alarmé par la proclamation du 3 octobre 1806. Ses craintes eurent d'autant plus de fondement, que cette pièce fut publiée par un Bourbon qui devait nécessairement lui inspirer des soupçons, puisqu'il occupait lui-même un des trônes de la famille. Quelle sécurité pouvait avoir Napoléon après de semblables procédés! N'était-il pas de sa politique, pendant que le Nord pacifié le laissait jouir d'un repos momentané, de renverser un ennemi qui s'était déjà prononcé, et qui à l'extrémité méridionale de l'Europe était en position de faire une grande diversion dans le temps qu'il serait occupé à quelque guerre du Septentrion? Car il prévoyait bien que la paix dont il jouissait ne tarderait pas à être troublée par ceux-là même qu'il venait de forcer à la demander; il savait bien que des Souverains vaincus et humiliés n'oublient jamais la honte de leurs défaites, ni l'espoir de la vengeance; aussi dût-il prévenir l'instant où elle devait éclater. Quel est le Potentat qui, dans la même position, eût agi différemment!

On a prétendu qu'il a tendu des piéges à la famille royale d'Espagne; qu'il l'a enlevée par violence pour usurper son trône; que c'est un acte des plus arbitraires, et le premier attentat envers les droits des Souverains. Mais ces détracteurs ignorent sans doute ce qui vient d'être relaté? Les particuliers sont d'ailleurs bien bons de s'occuper des démêlés des Princes. Ne sait-on pas qu'ils ne connaissent pour la plupart d'autres lois que leurs volontés; d'autre équité que ce qui les intéresse; d'autre élément que l'ingratitude? Au lieu de prendre part à leurs injustices réciproques, bénissons le Ciel de leur avoir soufflé l'envie d'essayer sur eux-mêmes ces calamités dont ils nous accablent sans cesse depuis tant de siècles. Ce Charles IV, si faible devant un favori, si sévère lorsqu'à l'Escurial il a cru sa couronne et son existence menacées par son fils; ce Ferdinand VII, accusé de vouloir détrôner son père; ce Prince de la Paix sacrifiant à son ambition les peuples de l'Espagne, sont-ils donc dignes de tant d'intérêt? Eh quoi! On les plaint de ce que Napoléon leur ravit la couronne! Mais eux-mêmes, en signant le traité de Fontainebleau, ne se proposaient-ils pas de se partager les dépouilles du Roi du Portugal détrôné? Leurs droits sur Lisbonne étaient-ils plus justes que ceux de l'Empereur sur Madrid, et n'ont-ils pas été punis par les mêmes malheurs et les mêmes armes qu'ils

avaient espéré mettre en usage contre leur voisin ? Il existe parmi les hommes un Code indépendant de l'équité, pour décider des actions des Rois. Ce Code, basé sur le machiavélisme, fournira à la postérité ses articles arbitraires, mais malheureusement approuvés, et Napoléon, en sa qualité de Souverain, sera sans doute justifié par elle.

Le Prince Joseph, qui venait à regret de quitter le trône et les délices de l'Italie, arriva le 7 juin à Bayonne. Le 9 juillet, il était sur la route de Madrid, accompagné de la Junte espagnole et des anciens Ministres qui, l'ayant reconnu pour leur nouveau maître, allaient sur ses traces jeter les fondemens d'une naissante Cour. Le 21, l'Empereur était parti pour Paris, où il rentra après 135 jours d'absence.

Cependant la journée du 2 mai et la disparition de la famille royale, soulevèrent spontanément le peuple espagnol, auquel on avait exagéré ces événemens. De toutes parts on courut aux armes; chaque ville, chaque village organisa une *Junte de défense;* chacun voulut être soldat. En un instant les troupes françaises eurent à lutter contre une nation entière soulevée. Quel changement funeste dans tous les esprits! La haine succéda à l'intimité qui auparavant confondait les Espagnols et les Français; la perfidie et l'assassinat à l'abandon de l'amitié et de l'hospitalité; l'amour lui-même ensanglanta ses mains délicates.

Attiré par une maîtresse cruelle et fanatisée, on a vu le soldat recevoir la mort dans l'ivresse des voluptés; en tous lieux le nom français fut en horreur, et celui de Napoléon, naguère si vénéré, voué à l'exécration générale.

Que ne peut une nation exaltée par la même opinion, la même volonté, ou la même ardeur de la vengeance! Nous venons de la voir divisée en autant de partis qu'il existait de factions autour du trône; méprisant une Cour qui, par ses dissentions, avait perdu tous ses titres à la vénération publique; sollicitant dans sa détresse le joug glorieux et protecteur de Napoléon. Tout à coup, totalement changée, elle est entraînée par une révolution inattendue; elle verse son sang pour ce qui était l'objet de ses premiers dédains; elle défend des droits qu'elle abhorrait, et rejette avec indignation celui qui venait d'être son idole, et qu'elle envisageait comme son refuge.

A cette unanimité de sentimens, le flambeau de la guerre éclaira toute la Péninsule; la terre parut de toutes parts enfanter des soldats armés. Depuis lors, les Français ne peuvent se mouvoir sans rencontrer partout des ennemis acharnés. Que le soldat, égaré ou séparé de son bataillon, n'aille chercher des secours hospitaliers ni dans le palais du riche, ni dans la chaumière du pauvre, ni même au milieu des déserts; ce sol cruel ne lui offre plus que

l'appareil de la mort. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tous se plaisent à le déchirer inhumainement; en tous lieux les supplices et les trahisons sont préparés. Mais, pourrai-je le répéter sans frémir! le lecteur en croira-t-il ma plume trop véridique! des Ministres de la religion ont légitimé le meurtre....... A leurs yeux, le sang français versé est un hommage rendu à la Divinité : moyen funeste de multiplier les bourreaux chez un peuple superstitieux. Non seulement le moine barbare absout l'assassin, mais encore il lui fait entrevoir que Dieu lui réclame de nouvelles victimes; le fanatisme infecte tous les cœurs de son souffle perfide, et de toutes parts un aveugle et malheureux délire, poussé contre nous, invente des tourmens, aiguise des poignards ou creuse des tombeaux.

Peuples infortunés, que la nature en vous rapprochant semble avoir fait pour rester unis! Héros de la Seine, qui naguère donniez la main aux soldats du Guadalquivir, suspendez vos coups! n'allez pas ensanglanter la terre? Eh quoi! confondus, il y a peu de jours, par tous les charmes de l'intimité, vous passeriez subitement aux excès de la haine et de la fureur? Quoi! plus de fraternité, plus de plaisirs, plus de danses, plus de bon vin dans les bruyantes tavernes (1)! On ne vous verra plus

(1) Le passage du Général Junot, pour se rendre en Portugal, ne fut qu'une suite de fêtes et de réjouissances.

le soir à la porte des villages, rassemblés pêle-mêle avec les femmes, les enfans et les vieillards, chanter l'amoureuse romance, ni essayer, la castagnette à la main, le voluptueux *Bolero* (1)? Je n'aurai donc encore que des horreurs à dépeindre!

C'est cependant pour vous, Despotes de l'Univers, que les nations s'arrachent ainsi à des relations qui feraient leur bonheur, et se livrent aux crimes que vous suscitez, pour satisfaire vos passions, vos caprices, vos inimitiés personnelles, votre ambition, élevée sur des monceaux de ruines et de cadavres. Elles vous abandonnent leur repos, leur bien-être, leurs intérêts, leur existence. La guerre, la destruction, l'oubli même de toutes les vertus, sont votre ouvrage; sans vous, les peuples ignoreraient ces fléaux; ils font pour vous toutes sortes de sacrifices?... Qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour eux?.... Vous n'êtes pas même reconnaissans.

LETTRE TREIZIÈME.

NAPOLÉON se berçait déjà dans Paris de la flatteuse illusion de voir son frère régner tranquillement sur

(1) Danse favorite des Espagnols.

le trône de la Péninsule, tandis que celui-ci, pressé par toute une population armée, traversait avec de grandes difficultés les plaines de la Castille. En vain les troupes impériales, disséminées de la Bidassoa sur les rives du Tage, se portaient dans tous les sens pour arrêter les progrès de la révolte; en vain répandait-on les manifestes des anciens Princes espagnols, par lesquels ils invitaient leurs sujets à la soumission et à la paix; toutes les provinces, à l'envi les unes des autres, proclamèrent leur indépendance, créèrent leur gouvernement, régularisèrent des armées ou organisèrent des corps de partisans. On peut déjà se faire une idée de l'anarchie dans laquelle l'Espagne était plongée, et de ses malheureux résultats. Il est toujours funeste de faire entrevoir au peuple le sentiment de sa force, en lui confiant la suprême autorité. Pareil à l'ours démuselé par son maître imprudent, il fait de son bienfaiteur sa première victime. L'Espagne donna l'exemple de cette terrible vérité. Au milieu des désordres qui l'agitaient, le pouvoir tomba en des mains inhabiles, fanatiques ou vindicatives. Ainsi gouvernée, la populace ne sentit plus de frein, et se livra à sa férocité naturelle. Ce n'est point seulement sur des Français qu'elle s'exerça, mais sur d'illustres Espagnols. Dans son élan frénétique, elle moissonna tout ce qui pouvait encore faire l'orgueil de la nation : Valence fut baignée dans son propre

sang ; on y vit l'infortuné Saavedra (1) déchiré et traîné en lambeaux dans les rues, pour avoir déplu à quelques furieux dont il voulait modérer les transports homicides. Excité par les prédications de Balthazar Celbo, monstre nourri dans un monastère, ce peuple égaré se jeta sur tous les Français que l'autorité avait renfermés dans les prisons pour les sauver, et les égorgea (2). La plupart des Corregidors ou Gouverneurs des villes principales de l'Espagne, subirent le même sort : Cuenca, Truxillo, Carthagène, San-Lucar de Barameda, offrirent le spectacle de ces scènes abominables. A la tête des assassins, on remarquait

(1) Général, Gouverneur de cette ville.

(2) Trois cent cinquante personnes, négocians ou autres, périrent alors. Un seul, nommé Bergeira, natif de Pau en Béarn, fut sauvé miraculeusement. Il s'était fait depuis longtemps un nom à Valence par sa générosité, sa conduite sans reproche, et ses nombreuses aumônes. Au moment où un des assassins, occupés à poignarder ces malheureux, se préparait à lui enfoncer un couteau dans le flanc, il reconnut Bergeira, auquel il avait de grandes obligations, pour des services précédemment rendus. Le sentiment de la reconnaissance touche l'Espagnol ; il laisse tomber son arme, arrache Bergeira de la foule des victimes, lui fait un rempart de son corps, et l'entraîne par des rues détournées dans un lieu sûr, où il le retient caché jusqu'à ce que la tranquillité est rétablie.

toujours des moines ou des ecclésiastiques ; souvent même ils paraissaient en habits sacerdotaux, le poignard d'une main, le Christ de l'autre, pressant, au nom de Dieu, du Roi et de la patrie, leurs cannibales trop tôt fatigués de carnage. De tout temps les suppôts des crimes politiques invoquèrent, en versant le sang innocent, les noms les plus augustes et les plus sacrés. C'est ainsi que cette malheureuse nation commençait à essayer sur elle-même les supplices qu'elle réservait à ses ennemis.

Cependant le vieux Général Cuesta, après avoir reçu un premier échec à Cabezon, avait à la hâte rallié ses troupes aux environs de Valladolid, et s'était porté avec Blake sur les positions redoutables de Medina del Rio Secco ; son armée s'élevait à 50,000 hommes, et quarante pièces de canon. Par cette manœuvre, il pensait arrêter Joseph sur la route de Madrid, et intercepter ses communications avec les corps français stationnés dans cette capitale et dans les provinces des environs.

Le Maréchal Bessières arriva le 14 juillet 1808 au pied des hauteurs occupées par Cuesta, et n'hésita pas à l'attaquer malgré l'avantage du lieu et sa supériorité numérique. Le Général Darmagnac se mit le premier en mouvement, et marcha avec sa brigade sur l'aile droite espagnole, composée des gardes walonnes et des régimens d'élite. Ces derniers se dis-

tinguèrent par une intrépide résistance; il ne fallait rien moins que des soldats aguerris et accoutumés aux combats, pour n'être pas déconcertés contre cette ligne qui paraissait inébranlable. Ni la mitraille, ni un feu bien nourri, ni l'attitude ferme des Espagnols, ne purent décourager Darmagnac et sa troupe; ils poussèrent l'attaque avec vigueur. Bientôt l'action devint générale. Le Général Mouton pressa l'ennemi jusques dans les murs même de Rio Secco: cette ville fut emportée à la baïonnette. De leur côté, les Généraux Lassalle et Colbert déployèrent leur expérience et leur bravoure ordinaire; les brillantes charges qu'ils exécutèrent avec leur précision accoutumée, décidèrent la bataille. L'armée espagnole était déjà en fuite; quelques régimens tenaient encore, les gardes walonnes particulièrement; mais forcés de céder à leur tour, ils suivirent le mouvement et se mirent en pleine retraite; 24 à 25,000 hommes périrent dans cette journée. Les Castillans abandonnèrent leur artillerie, leur bagage et leur munition, augure affligeant pour les suites de cette guerre malheureuse. Cuesta s'enfuyant devant son vainqueur, laissa le chemin de la capitale libre à Joseph, qui y fit son entrée solennelle le 20 juillet 1808.

Pendant que le sang espagnol coulait dans le nord de la Péninsule, soit sur les champs de bataille, soit sous le couteau d'une populace effrenée, l'anarchie

dévorait la Bétique et désolait ces belles provinces. Le peuple s'était, comme partout, emparé de l'autorité; il avait établi un Gouvernement à sa manière, nommé à tous les emplois après en avoir chassé les anciens possesseurs; et sous le prétexte de la haine contre les Français et leurs partisans, il répandait dans son propre sein la terreur et la mort.

Séville fut celle de toutes les villes d'Espagne où l'insurrection se présenta sous l'aspect le plus effrayant: la Junte que la populace avait créée, n'était en effet susceptible d'inspirer de la confiance qu'à ses commettans, la plupart gens sans aveu, nourris dans le désordre et le crime. Que devait-on attendre, soit du Comte de Tilly Guzman, homme capable des plus noires actions, soit du père Gil qui avait précédemment encouru les peines les plus infamantes, soit de l'avocat Zambrana dont l'aliénation était depuis long-temps reconnue, soit même de Francisco Saavedra, ancien Ministre de Charles IV, vieillard entré par la force des circonstances dans cet assemblage que repoussaient sans doute ses vertus, et incapable, à son grand âge, de déployer cette énergie et cette supériorité imposantes, si nécessaires dans des momens aussi critiques. Sachant bien que Saavedra ne serait d'aucune influence dans les actes de la Junte, on l'y avait adjoint, même en qualité de Président, afin

de couvrir de son nom, avantageusement répandu, les exactions projetées par ses collègues (1).

Cette Junte ouvrit le cours de son administration par un assassinat. Ce début n'était point fait pour tranquilliser les amis du bien public. Depuis long-temps Tilly était ennemi du Comte d'Aguilar, personnage très-recommandable de Séville. Tilly fut généralement accusé de l'avoir fait assassiner par la multitude, à l'instant où l'infortuné Comte descendait de l'Hôtel-de-Ville et entrait dans sa voiture, pour remplir une mission dont la Junte venait de le charger. Ces momens étaient ceux des plus atroces vengeances; et le peuple, toujours aveugle, en fut le cruel instrument.

On lui désignait les victimes par le seul mot de *trahidor* (traître). Cette parole prononcée, des forcenés se jetaient aussitôt sur le malheureux qui en était l'objet, le criblaient de coups de poignards, et se disputaient, après sa mort, les lambeaux de son cadavre, pour les traîner en triomphe dans les quartiers de la ville. Que d'inimitiés ont été satisfaites dans ces jours de deuil par ce détestable moyen!

Cependant l'Angleterre, toujours attentive, prête à saisir toutes les occasions de nuire à Napoléon, et

(1) Telle fut cette Junte qui se qualifia de *Suprême du Gouvernement*, et qui cependant servit de noyau à cette assemblée dont le courage a été si justement célèbre en Europe.

même à l'Europe, tressaillit à la nouvelle de tant de désordres, et à l'esprit général qui s'agitait en Espagne contre les Français; elle espéra tirer un grand avantage de l'anarchie qui commençait à dévorer la Péninsule. Son astucieuse politique avait paru jusque-là garder la neutralité. Une de ses flottes bloquait Cadix, depuis que, contre les droits des nations, et d'après l'usage suivi par son cabinet d'illustres forbans, elle avait déclaré la guerre à Charles IV, en lui enlevant quatre frégates richement chargées revenant d'Amérique, sur la foi des traités et de la paix, dont rien n'avait encore annoncé la rupture. Les Anglais rompirent le silence, lorsqu'ils virent le feu de la révolte enflammer tous les Espagnols; ils cherchèrent à l'animer davantage, en offrant à ceux-ci des secours contre les armées françaises. Le 24 mai, le Commodore, commandant le blocus de Cadix, écrivit au Marquis del Soccorro, chef militaire des côtes de cette partie de la Bétique, en l'engageant à agir contre les Français, et lui offrant l'appui de la Grande-Bretagne. Plein des souvenirs de l'enlèvement récent des quatre frégates espagnoles, enlèvement qu'on pouvait regarder comme un vol manifeste, le Marquis del Soccorro méprisa de pareilles propositions, et refusa avec cette noblesse et cette grandeur d'âme dignes d'un Castillan fier de la gloire de son pays. L'Amiral, piqué de cette réponse inatten-

due, intrigua auprès de la Junte de Séville qui exerçait l'autorité souveraine. Celle-ci, de son plein droit, rendit un décret par lequel la nation espagnole déclarait la guerre à l'Empereur. Le Comte de Théba, fils du Comte de Montijo, l'apporta au Gouverneur de Cadix, avec ordre de le faire connaître au peuple.

Le Gouverneur pensant que cette publication pouvait avoir des suites funestes, voulant modifier les mesures extrêmes de la Junte, sans cependant s'y opposer directement, ce qui était aussi dangereux, assembla chez lui les Officiers généraux de terre et de mer, pour délibérer sur le parti qu'il y aurait à prendre dans des circonstances aussi critiques.

Le Conseil rédigea une proclamation dans laquelle on faisait entrevoir au peuple l'inégalité de la lutte qui allait s'engager par cette guerre; on y disait qu'on ne pouvait d'ailleurs rien décider sans la volonté royale qui s'était déjà prononcée, en invitant les Espagnols à maintenir la paix. Après avoir exposé tous les malheurs que de semblables dispositions devaient entraîner, le Conseil finissait par assurer que les Officiers généraux dont il était composé, étaient prêts à verser leur sang pour la patrie, si malgré les justes observations qu'il s'était cru obligé de faire, le peuple persistait à demander la guerre.

Cette sage mesure satisfit momentanément la popu-

lace, mais ne l'apaisa point. Rien ne saurait comprimer ce volcan, lorsque dans sa fermentation il a besoin de s'ouvrir et de se répandre. Elle inonda bientôt la ville, assiégea dans sa maison le Consul de France, qui fort heureusement se réfugia dans un couvent, d'où il passa à bord de l'escadre impériale mouillée dans la rade.

La multitude vint le lendemain devant l'hôtel du Gouverneur, demander à haute voix la reddition de cette même escadre. Le Marquis del Soccorro parut au balcon avec son état-major, et assura que MM. les Officiers généraux de la marine étaient chargés de prendre possession des vaisseaux, et qu'ainsi les habitans de Cadix auraient entière satisfaction. Il était environ trois heures de l'après-midi; le Gouverneur allait faire *la siesta* (1), lorsqu'un moine défroqué, d'un couvent des Chartreux de Xérès de la Frontera, se présente suivi d'une troupe de séditieux. La sentinelle craignant avec raison d'être forcée, rentre dans l'hôtel en fermant les portes. Malgré cela, le moine parvient à se glisser dans la maison. En montant l'escalier, il rencontre le Marquis del Soccorro et lui tient quelques propos injurieux. Le Général aussitôt se saisit de lui et le jette par-dessus la rampe dans une cour où il mourut bientôt après.

(1) Sommeil que les Espagnols sont dans l'usage de goûter après midi, lors des grandes chaleurs.

Cependant les mutins qui l'accompagnaient, irrités de ce qu'on leur refuse l'entrée de l'hôtel, courent dans le parc d'artillerie, s'emparent de quelques pièces, les traînent devant la porte du Gouverneur, et l'enfoncent à coups de canon. La foule se précipite dans l'intérieur. Le Général se réfugie par une terrasse dans une maison voisine; il y est poursuivi; on se saisit de sa personne, on l'entraîne sur la place de San-Juan-de-Dios, où au milieu des outrages d'une populace empressée, il est impitoyablement égorgé. Ainsi périt cet homme courageux, victime de son patriotisme et de ses efforts pour ramener la tranquillité.

Le peuple mit le lendemain, à la place de l'infortuné Marquis del Soccorro, Don Thomas de Morla, qui accepta par crainte ou par force un emploi aussi périlleux. La Junte de Séville sanctionna sa nomination; un de ses Membres se rendit à Cadix, où il rédigea avec Morla une déclaration solennelle de guerre contre la France, comme si la Junte avait une autorité reconnue pour en agir ainsi. Elle fit plus; elle adressa, toujours au nom de l'Espagne qui en grande partie ignorait encore sa fondation, des propositions de paix à l'Amiral anglais, qui se hâta de les accepter.

La flotte française fut en même temps attaquée par mer et par terre. Forcée d'amener, elle entra dans

le port de Cadix, et depuis cette époque les Anglais firent cause commune avec les Espagnols.

Alarmé par tant de préparatifs et par le soulèvement de l'Andalousie, Murat, vers la fin du mois de mai, fit partir Dupont pour cette province, afin d'y rétablir l'ordre et arrêter les progrès de l'anarchie. Ce Général arriva sans obstacle jusqu'au pont d'Alcolea, à une petite lieue de Cordoue. Là quelques rassemblemens, sous les ordres du brigadier Echevarria, essayèrent de lui disputer le passage. Ils furent sans peine mis en déroute, et chassés jusques dans la ville par les avant-gardes. Les débris de ce corps réunis à la populace qui, à l'instar de celle des autres villes, s'était emparée de l'autorité, voulurent opérer quelque résistance ; ils barricadèrent les portes : le canon les enfonça. Cette opulente cité fut, pour ainsi dire, prise d'assaut. On se battit long-temps dans les rues du faubourg, par lequel les assiégeans pénétrèrent ; il fut saccagé, ainsi que quelques autres quartiers de la ville. Cependant l'ordre se rétablit par la discipline sévère que le Général Dupont exerça ; mais ces mesures tardives ne diminuèrent en rien la haine des habitans contre les Français ; elle était profondément gravée d'avance dans tous les cœurs ; le pillage qui venait d'avoir lieu, malgré les efforts des Officiers, les fortes contributions

qui furent exigées et quelques vexations particulières ne firent que l'accroître.

En se portant sur la Bétique, le Général Dupont avait appris les préparatifs immenses qui s'y faisaient; il demanda en conséquence des renforts à Madrid, et pour obtempérer aux ordres positifs dont il était porteur, il continua sa route jusqu'à Cordoue, où il entra de vive force, ainsi que je viens de le dire.

La paix inattendue, faite par la Junte de Séville avec l'Angleterre, permit aux Espagnols de disposer des troupes qui se trouvaient au camp de St.-Roch et sur les côtes de Malaga; celles qui, d'après des ordres antérieurs, avaient quitté le Portugal avec le Marquis del Soccorro, arrivaient à cette même époque en Andalousie; les milices provinciales venaient de s'organiser; enfin trente mille hommes furent subitement réunis sous les ordres de Castagnos.

Toutefois Dupont restait toujours dans Cordoue, attendant les secours qu'il avait demandés. Soit qu'il fût mal informé, soit qu'il se plût dans ce séjour, ou que la prudence lui commandât de ne pas s'aventurer dans l'intérieur du pays, il perdit un temps précieux en temporisations. Si, sans s'arrêter, il se fût porté sur Séville avant l'entière réunion de l'armée espagnole, il se serait facilement emparé de cette capitale, puisque le Gouvernement éphémère

qui s'y était arbitrairement établi, effrayé déjà de son approche, se disposait à se réfugier à Cadix, et par suite en Amérique, et que le Général en chef, Castagnos lui-même, était encore incertain sur le parti qu'il avait à prendre (1).

L'hésitation de Dupont augmenta l'audace des Andaloux, dissipa les craintes de la Junte, et fixa l'indécision de Castagnos qui avait à craindre pour lui-même le sort de Solano, pour peu que son opinion parût chancelante.

Tous les esprits reprirent courage au moment où ils paraissaient le plus abattus. Les milices se complétèrent, on pressa les levées, et le Général espagnol marcha contre Dupont à la tête de quarante-cinq mille hommes.

A ce signal, ce dernier se décida à revenir sur ses pas, soit pour se joindre au Général Vedel annoncé avec sa division, soit pour se ménager les défilés difficiles de la Sierra Morena au Despegna Perros,

---

(1) Ce Général, à cette époque, balançait entre l'adhésion au Gouvernement français, à laquelle les Espagnols étaient invités par les proclamations de Charles IV et de Ferdinand, et le parti de la Junte que, d'après les manifestes du Roi, on pouvait regarder comme le parti insurrectionnel. Au premier, se rattachaient la partie saine de la nation, tous les amis de l'ordre et de la paix; au second, tous les partisans de l'anarchie et la plus abjecte populace.

unique passage par lequel il put communiquer avec Madrid. De nouvelles vexations eurent lieu au moment du départ de Cordoue, où l'armée avait séjourné dix jours.

Mais ces désordres partiels n'étaient rien, comparativement aux excès auxquels les paysans espagnols s'étaient portés dans les lieux que les Français avaient traversés depuis leur entrée en Andalousie. Tous les soldats voyageant isolément, les courriers, les ordonnances, avaient été égorgés sur les chemins. Un détachement laissé à Montoro (1) fut hâché impitoyablement, et les cadavres traînés dans les rues en signe de réjouissance. Il en fut de même de la garnison d'Anduxar, où nul Français ne fut épargné. Les auteurs de ces cruelles représailles, étaient des bandits venus de Jaen et des villages environnans, car (il faut l'avouer en l'honneur de la nation espagnole) les véritables citoyens gémirent toujours de tant d'horreurs, auxquelles il leur fut impossible de s'opposer sans encourir de grands dangers, comme l'expérience le prouvait déjà par tant d'exemples malheureux. Les monstres, après s'être repus du sang des soldats et des officiers répandus dans la ville, voulurent se jeter sur les malades de l'hôpital. Déjà ils se mettaient en devoir d'en enfoncer la porte,

(1) Ville située sur le Guadalquivir, au pied de la Sierra Morena, entre Anduxar et Cordoue.

lorsqu'un homme respectable, l'ouvrant lui-même, se présente à eux en habits sacerdotaux, leur montrant un crucifix qu'il tenait entre ses mains, et leur signifiant qu'il fallait, avant de pénétrer dans l'intérieur, renverser cette image sacrée et la fouler aux pieds. La fermeté de cet ecclésiastique en imposa à ces forcenés, qui, aussi superstitieux que féroces, tout souillés du sang qu'ils venaient de répandre, se prosternèrent tenant d'une main leurs couteaux fumans encore, et de l'autre faisant mille signes de croix, ou se frappant dévotement la poitrine, ou portant religieusement à leur bouche les scapulaires et les autres reliques qu'ils ont habituellement sur eux (1). De quels effroyables excès les peuples ignorans et fanatiques sont capables!

(1) Ce n'est pas la seule marque de superstition et de barbarie qu'ait donné la populace en Espagne. Parmi le grand nombre qu'on en pourrait citer, celle-ci est digne de remarque :

Le Capitaine-général Borja jouissait dans Carthagène, où il était Gouverneur, de l'estime générale, acquise par des services signalés et des traits de patriotisme dont un des principaux fut de forcer son fils, sorti de la ville pour éviter la peste qui la ravageait, à y rentrer, afin de secourir les habitans désolés par le fléau. Quelque temps après, dans une émeute populaire, Borja fut assassiné et traîné dans les rues de Carthagène. Pendant qu'un de ses meurtriers assouvissait sa rage en enfonçant un poignard dans le corps palpitant du Général, la cloche annonce le

Les Français avaient encore établi un hôpital à la Caroline, jolie petite ville au pied de la Sierra Morena, capitale des colonies fondées par l'illustre Olavidé. Llanderan y résidait en qualité d'Intendant-général. Un nommé Poblacionès, fils du Comte de Las Infantas de Baeza, y arriva le 17 juin à la tête d'une foule de Bohémiens et de gens sans aveu, ramassés dans le pays. Comme le bruit de la retraite du Général Dupont circulait, ils prétextèrent la nécessité de retirer les malades et les blessés de dessus son passage, et de les remettre comme prisonniers à une soi-disant armée du Despegna Perros, qui n'était autre chose que quelques paysans rassemblés sous les ordres d'un certain Gomès, qui s'intitulait du nom de Général. Llanderan voulut en vain s'opposer à cet enlèvement dont il prévoyait les suites funestes. Poblacionès et les siens le forcèrent au silence par les plus épouvantables menaces. Deux individus, issus de Français, habitaient depuis longues années la ville; leur profession les avaient rendus très-utiles au pays, et les habitans depuis long-temps leur avaient de grandes obligations. L'un se nommait Pedro Acosta, né à la Caroline, d'une famille française, venue avec

---

Viatique; aussitôt le monstre suspend ses coups, s'agenouille sur le cadavre, s'incline profondément, frappe plusieurs fois à poings fermés sur sa poitrine, et lorsque le cortége est passé, il continue sa barbare exécution.

les derniers colons amenés par Olavidé; l'autre, Bernard Lajustad, tourneur très-habile que le Gouvernement avait attiré à grands frais pour monter des ateliers dans les colonies, et y former des ouvriers. Ils étaient mariés depuis long-temps, et pouvaient être considérés comme Espagnols. Cependant, prévenu par les rumeurs publiques du danger qu'ils encouraient à l'arrivée de Poblacionès, Llanderan, sous de fausses allégations, prit le parti de les faire emprisonner; il crut, par cet acte de sévérité, satisfaire la populace et sauver ces deux individus..... Vaines mesures: le plus horrible supplice leur était réservé.

Le 18 au matin, on vient signifier aux malades de l'hôpital l'ordre de se lever à la hâte et de sortir. La foule tumultueuse qui se pressait dans la rue, ses vociférations, ses sarcasmes insultans et ses menaces, n'annonçaient que trop aux malheureux blessés le sort qui les attendait. On pressa par mille mauvais traitemens ceux que de graves blessures empêchaient de se mouvoir; enfin, après bien de pénibles efforts, l'hôpital fut évacué, à l'exception de sept militaires qui ne purent en aucune manière se traîner. Environ 120 Français, officiers ou soldats, furent réunis sur la place dans une double haie des bandits de Poblacionès. Bientôt on vit arriver Acosta et Lajustad que, malgré l'autorité de Llanderan, la populace venait

d'arracher de prison. Les lamentations de ces derniers, les cris et les larmes de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs amis, ne purent attendrir Poblacionès, ni ses tigres. Ce triste cortége s'achemina vers le Despegna Perros, au milieu des lugubres accens d'une multitude altérée de sang. Ainsi on dépeint les antropophages, préludant à leurs festins abominables à la vue des prisonniers qu'ils vont immoler à leur voracité.

Les uns à pied, les autres sur des mulets ou des ânes amenés pour transporter les plus malades, le convoi suivait lentement les diverses sinuosités de la route. Le plus morne silence avait succédé au tumulte; seulement quelques gémissemens se faisaient entendre par intervalles, et rendaient cette scène plus attendrissante. Enfin ces infortunés touchaient au terme de leur fatal voyage; ils avaient fait trois lieues dans les plus cruelles angoisses; le moment arrivait où la mort allait les terminer; déjà leurs bourreaux préparent leurs armes. On arrive près du sommet de la montagne, au hameau de Las Correderas. Là on se dévie de la route; les victimes sont assemblées en rond sur une pelouse voisine, et au même instant une décharge de mousqueterie, à bout portant, les renverse les unes après les autres, et n'en fait plus qu'un monceau de cadavres. Mais les monstres n'avaient pas borné là leur cruauté. On les vit

le poignard à la main, chercher dans les entrailles des mourans les derniers instans de la vie, et ne s'arracher qu'avec peine à leur douce volupté de se baigner dans le sang. Poblacionès et les siens se retirèrent ensuite, et coururent au milieu des leurs vanter ces abominables exploits. Les habitans de la Caroline et ceux des villages environnans, qui n'avaient eu que des larmes à opposer à ces cannibales, les virent repasser avec horreur. Une exécration générale les suivit jusqu'au fond de leur repaire, et ce n'est qu'en frémissant qu'on en rappelle encore le souvenir. Quelques jours après, des Bohémiens arrachèrent de leurs lits les sept malades qui étaient restés dans l'hôpital; il les traînèrent dans la rue, et les fusillèrent.

Mais reprenons la série des événemens que cet épisode a interrompue.

Nous avons vu qu'à l'imitation des habitans de l'Andalousie, les montagnards de la Sierra Morena s'étaient réunis en corps sous les ordres de Don Ignacio Gomez; ils occupaient les défilés du Despegna Perros. On assure qu'ils n'eurent aucune part au massacre que je viens de dépeindre, et que même il eut lieu à leur insu, dans la crainte qu'ils l'eussent empêché. Cette poignée de paysans espérait arrêter, à son passage, la division Vedel dont elle connaissait la marche. Quelques Français étaient tombés sous leurs coups en traversant la montagne, et ce léger avantage

leur donnait une confiance qui ne tarda pas à les abandonner.

Le Général René fut une de leurs principales victimes. Il se rendait de Madrid en Andalousie. Protégé, contre la populace qui voulait l'assassiner, par le courage de deux jeunes Espagnols chez lesquels il avait logé en passant à Val de Pegnas dans la Manche, il succomba à sa mauvaise fortune au-delà de la Venta de Cardenas, où il fut assailli par un parti du corps de Gomez : toute sa suite périt avec lui. Le commissaire des guerres, Cugné, était du nombre.

Cependant Castagnos, entraîné par le torrent populaire, marchait à la tête de ses levées sur les traces de l'armée française qui, embarrassée de ses nombreux équipages, se retirait péniblement vers les gorges de la Sierra Morena. Elle fit sa jonction à Anduxar avec le Général Vedel, venu de Madrid pour la renforcer. Anduxar est distant de quatre lieues de Baylen. C'est devant cette dernière ville que, par un concours fatal de circonstances auxquelles les Généraux, soit par mésintelligence, soit par erreur, donnèrent lieu, les Français perdirent, le 19 juillet, cette bataille qui parut décider du sort de l'Espagne (1).

(1) Nous donnerons dans le second volume le plan détaillé de cette affaire avec toutes les circonstances qui contribuèrent à sa perte.

On a vu plus haut que Joseph était entré dans Madrid le 20 juillet, après la victoire de Médina del Rio Secco. C'était précisément le lendemain de la catastrophe de Baylen. Cette affligeante nouvelle ne tarda pas à être générale dans la Péninsule ; elle jeta la consternation au quartier-général du nouveau Roi ; tandis qu'elle remplit d'espérance et d'ardeur l'âme de tous les Espagnols, qui crurent enfin que les Français n'étaient plus invincibles.

Encouragés par ce premier succès, ils organisèrent des troupes de toutes parts. Le jeune et bouillant Palafox, élevé par la faveur populaire au Gouvernement de l'Aragon, aussi amoureux de la gloire que des plaisirs dont il avait fait le doux apprentissage à la Cour auprès de Ferdinand, redoubla de zèle et de courage pour résister au Général Verdier qui l'assiégeait vivement dans Saragosse. Quoiqu'une partie de la ville fût déjà en ruines, les habitans enflammés par les discours et l'exemple de leur Général, exaltés par la victoire de Baylen, se défendaient pied à pied, de maison en maison, avec le plus opiniâtre acharnement. Ainsi que dans l'ancienne Sagonte, les femmes de Saragosse marchaient les premières aux combats ; elles affrontaient les dangers au-devant de leurs maris, forcés souvent par honte d'imiter leurs exemples. Accourus des extrémités de l'Aragon, les frères du Gouverneur lui amenaient de temps à autre des ren-

forts, et lui portaient des provisions de toute espèce, sans que le Général Verdier pût s'y opposer, son armée n'étant pas assez forte pour bloquer entièrement cette grande ville. Tout annonçait que Saragosse voulait s'ensevelir sous ses ruines.

Entouré d'ennemis, menacé par l'arrivée de Castagnos qui avait déjà franchi la Sierra Morena, Joseph songea à évacuer la capitale. Il n'ignorait pas que le Général anglais, Welesley, avait opéré un premier débarquement dans les Algarves, et qu'il entrait de sa personne dans les Bouches du Tage, à la tête de dix mille hommes; il voyait de toutes parts le Portugal soulevé; ses communications avec le Général Junot étaient entièrement interceptées; il ne correspondait même avec Bayonne que très-difficilement. Pressé par tant de motifs à la fois, il ordonna l'évacuation de Madrid le 1.er août, et l'armée battit en retraite jusques sur la rive gauche de l'Ebre, dont il fut résolu qu'on défendrait le passage. Le quartier-général du Roi s'établit à Vittoria.

La retraite de l'armée sur le fleuve découvrait nécessairement le siége de Saragosse. Verdier se vit contraint à le lever à la hâte, au moment où réduite aux abois, dépeuplée par la contagion, le feu des assiégeans et la chute des édifices écrasés par les bombes, cette ville était sur le point de devoir capituler.

Les Aragonais, trop présomptueux, s'attribuèrent tout l'honneur de leur délivrance, qu'ils ne devaient qu'à des circonstances étrangères et inattendues; ils élevèrent jusqu'aux nues la gloire de Palafox, et ce jeune téméraire partagea pendant un temps avec la *Dona del Pilar* (1) le culte et l'encens d'un peuple exalté, superstitieux et facile.

Joseph apprit bientôt à Vittoria les résultats funestes des batailles de Rorissa et de Vimeiro, d'où s'ensuivit l'évacuation entière du Portugal par le corps d'armée du Général Junot. Il n'est pas hors de propos d'entrer dans quelques détails au sujet d'une campagne qui fait tant d'honneur aux armes françaises; on ne verra pas sans intérêt une poignée de braves, isolée à une des extrémités de l'Europe, loin de tout secours et de toute communication, résister courageusement à une armée formidable secondée par une population en masse, et dicter encore, du sommet du promontoire de Lisbonne, ses conditions à un ennemi deux fois victorieux.

(1) Image d'une Vierge très-vénérée en Aragon.

LETTRE QUATORZIÈME.

Invasion du Portugal par le Général Junot, Duc d'Abrantès. — Batailles de Rorissa et de Vimeiro. — Capitulation de l'Armée française à Lisbonne, sa rentrée en France (1).

Nous avons déjà vu qu'après des marches pénibles à travers les montagnes du Portugal, le Général Junot était entré à Lisbonne le 30 novembre 1807, suivi de quelques débris de régimens, les seuls qui eussent résisté à une fatigue et des privations aussi longues; le reste de l'armée était demeuré en arrière, et ne rejoignit en totalité le quartier-général que trois semaines après.

(1) La relation suivante est conforme à celle publiée par le lieutenant-général baron Thiébaut. Qu'on ne s'étonne point de cette ressemblance! Je ne pouvais choisir de meilleur guide, ni de plus vrai. S'il est un reproche à faire à l'auteur, il ne peut qu'honorer son caractère; car, après avoir pris à cette campagne une part aussi active que glorieuse, le baron Thiébaut a la modestie de parler peu de lui-même, en réservant pour ses compagnons d'armes la louange et les lauriers auxquels il avait lui-même des droits reconnus de toute l'armée.

Si les Portugais, dans cet intervalle, eussent opéré le soulèvement général, comme ils l'ont fait depuis; s'ils fussent tombés sur tant de soldats isolés, mourant sur les routes de lassitude et de faim, ils se seraient délivrés, de leurs propres mains, du joug étranger qui les menaçait, sans le secours qu'ils ont si chèrement payé à l'Angleterre; l'armée française aurait disparu comme par enchantement sous le poignard des habitans, et l'histoire eut vainement recherché la trace de tant d'illustres guerriers assassinés sans gloire au milieu des déserts.

Mais la nation, découragée par les malversations d'une Cour dissolue, consternée par l'impétuosité de l'armée française et la rapidité de ses mouvemens, considéra l'invasion, sinon sans douleur, du moins avec indifférence.

Le Général en chef profitant de cet état d'inertie des Portugais, mit tout en usage pour se concilier leur estime, et leur rendre moins pesante la nouvelle chaîne qu'il leur imposait. Il ne changea rien à l'administration du Royaume; il parut adopter les usages du pays, au lieu de les contrarier, comme souvent il arrive très-impolitiquement en pareille circonstance; il chercha, autant que possible, à réparer les pertes occasionnées par le départ de la Cour, qui avec sa suite nombreuse avait extrait de la circulation un numéraire considérable, dont le déficit se faisait déjà sentir. Il voulut enfin appeler sur lui la confiance générale, et on eut dit

qu'il y était parvenu, aux signes de la satisfaction publique dans les fêtes qui furent ordonnées lors de sa nomination au gouvernement-général du Royaume, avec le titre de Duc d'Abrantès.

Six mois s'étaient écoulés, et le Portugal paraissait tranquille ; mais une infinité de circonstances se réunirent pour troubler ce repos.

La révolte entière de l'Espagne, les événemens de l'Andalousie, les désastres de Baylen en isolant Junot sur la pointe du Portugal, et rendant sa position infiniment critique, servirent d'éveil aux Portugais, et furent un exemple qu'ils se préparèrent bientôt à suivre. Déjà les Anglais avaient infesté le pays de leurs émissaires. Aidés dans leurs perfides insinuations de l'influence des moines, ils n'eurent pas de peine à souffler la révolte; les nouvelles Juntes établies par les insurgés de l'Andalousie, communiquèrent avec les troupes des Généraux Tarranco et Carrafa (1), malgré tous les soins de l'autorité pour l'empêcher ; il ne fut pas difficile de les corrompre. Leur retour en Espagne était sollicité ou opéré en l'honneur de la patrie, du devoir et de la Religion. A cet appel, un enthousiasme nouveau s'empara des soldats ; ils se débandèrent en grande partie et repassèrent dans leurs pays ; le

(1) On sait que ces troupes étaient parties pour opérer conjointement avec les Français.

reste, surpris à temps par les Généraux Français, fut désarmé et conduit à Lisbonne comme prisonnier de guerre.

En cet état, le Portugal ressemblait à un volcan prêt à éclater; une sombre inquiétude agitait les villes et les campagnes. Vainement le Duc d'Abrantès, en disséminant ses troupes dans les provinces ou les divisant par colonnes mobiles, chercha à réprimer la sédition, à calmer les esprits et à raffermir la tranquillité; l'impulsion espagnole était donnée, et le peuple portugais s'y abandonnait déjà avec une sorte de fanatisme.

Bientôt les insurgés du pays de Séville arrivèrent sur la rive gauche de la Guadiana, passèrent le fleuve, et soulevèrent les Algarves. Le colonel Maransin y commandait alors à la place du Général Maurin, qu'une maladie grave retenait à Faro éloigné de sa brigade. D'un autre côté, le Général anglais Spencer parut à l'embouchure du fleuve avec cinq mille hommes de débarquement, des armes et des munitions. Sa présence dans cette partie inférieure des Algarves produisit le même effet que celle des Espagnols dans la supérieure: en un moment, toute cette province fut en armes. Entouré d'ennemis, le Colonel Maransin rallia ses troupes, non sans de grandes difficultés, et se maintint à Mertolla. Nous aurons bientôt occasion d'admirer les talens et la bravoure que cet officier déploya dans la position critique où il se trouvait.

Mais l'heure de l'insurrection générale de tout le Royaume n'avait pas encore sonné. On approchait de la Fête-Dieu. Le moment de la procession solennelle qui a lieu ce jour-là, était celui qu'on avait choisi pour signal du massacre de tous les Français. Ce mouvement échoua fort heureusement à Lisbonne. Peut-être n'était-il pas de l'intérêt des habitans de le hasarder en présence des forces imposantes qui composaient la garnison de cette ville; mais il s'exécuta dans toutes les provinces: Oporto, Braga, Chavés, Coimbre, Pombal, se soulevèrent spontanément. Leur exemple fut imité par les campagnes, et les troupes impériales, encore disséminées, eurent à lutter contre les poignards de tout un peuple. C'est alors que l'armée française fit des pertes considérables; les soldats isolés, les malades des hôpitaux, furent en grande partie victimes de la férocité de cette nation qu'on peut avec raison traiter de demi-sauvage. Le Général Maurin fut du nombre de ceux qui eurent le bonheur d'échapper. Il dut son salut aux Anglais, débarqués assez à temps pour le prendre sous leur protection, et le mettre à bord de leurs vaisseaux, à l'abri de toute insulte.

La nouvelle de ces événemens parvint au quartier-général français, en même temps que celle de l'arrivée d'un renfort de l'Angleterre de 10,000 hommes. Junot ne doutant plus que, sans tarder, il serait attaqué

dans la capitale, ordonna la concentration de l'armée aux environs de Lisbonne. Mais ce mouvement, malgré la célérité qu'il exigeait, ne pouvait s'effectuer que très-lentement; les dépêches ne parvinrent pas toutes à leur destination, ou n'y parvinrent que fort tard; la plupart des courriers avaient été pris en route ou assassinés; le Général Loison se trouvait très-éloigné de Lisbonne, et il n'était plus facile de communiquer avec lui: son retour n'était pas, par conséquent, près de s'effectuer. On n'avait pas eu depuis long-temps des nouvelles du Colonel Maransin, resté, comme nous l'avons dit, à Mertolla, assiégé par la population de tout le pays. Le Général Kellerman qui occupait Estremos, ne pouvait encore opérer sa retraite, puisqu'il aurait abandonné à ses propres ressources le Colonel et sa brigade, tandis qu'il était, suivant sa position, à portée de lui être utile. Tous ces retards mettaient le Général Junot dans les plus cruelles inquiétudes. Heureusement que les Anglais quittèrent, sans prendre terre, la barre de Lisbonne. S'ils eussent opéré le débarquement, ils se seraient, sans aucun doute, emparés de cette ville, alors dégarnie de forces suffisantes pour résister. Les Français, dans cette occasion, durent leur salut à ce système de temporisation que les Anglais ont toujours mis en usage à la guerre, toutes les fois surtout qu'il s'est agi de s'éloigner des vaisseaux. Ainsi ils aban-

donnèrent des succès certains devant Lisbonne, pour aller vers les plages de Coimbre chercher des attérages plus sûrs, sous la protection des habitans soulevés du Beira.

A la nouvelle de l'approche du pavillon britannique sur les côtes, les insurgés des bords de la Guadiana ne purent plus se contenir. Les habitans de Villaviciosa s'armèrent contre un détachement du 86e qui y était en garnison, lui tuèrent quelques hommes, et l'assiégèrent dans un vieux château où ils l'avaient forcé de se renfermer; ils lui livrèrent deux assauts consécutifs, et deux fois ils furent vaillamment repoussés. A la longue cependant les Français auraient succombé, si le Général Kellerman n'eût envoyé le Général Avril à leur secours. La ville, à l'arrivée de ce renfort, ayant voulu résister, fut prise d'assaut, et la sagesse du Général modérant le juste ressentiment des soldats, lui évita les horreurs d'un pillage que, d'après les lois de la guerre, elle eut mérité.

Pendant que le Général Avril exerçait sa clémence sur les révoltés de Villaviciosa, les habitans de Béja s'étaient réunis au nombre de six mille, et se disposaient à aller attaquer le Colonel Maransin qui, comme il a été dit, occupait Mertolla. Celui-ci ne recevant plus des nouvelles de l'armée, et voulant rouvrir ses communications, envoya une forte reconnaissance sur Béja. Les dragons qui en faisaient partie arrivèrent aux portes

de la ville, d'où ils furent bientôt chassés et poursuivis par les insurgés jusque sur le gros du détachement. Le Commandant ayant pris position, fit prévenir de suite le Colonel Maransin de l'occupation de Béja par les ennemis. Celui-ci ne douta plus alors d'être coupé du reste de l'armée; aussitôt il ordonna la retraite, bien résolu de marcher sur le corps de tout ce qui s'opposerait à son passage. Au lieu d'éviter Béja, ainsi qu'il en avait les moyens, il voulut punir cette ville et réprimer l'audace de ses habitans. C'était le coup le plus hardi que pût entreprendre un Capitaine aussi courageux: le succès répondit à son attente. Maransin, avec sa petite troupe, se présente sans canons sous les murs de Béja, garnis d'une forte artillerie, et couronnés par toute la population en armes, déterminée à vaincre ou à périr. Mais rien ne résiste aux assaillans; leur intrépide chef donne l'exemple; ils s'élancent sur ses traces, et dans l'instant, malgré les efforts des assiégés, leur mitraille, et les projectiles en tout genre qu'ils font pleuvoir, les portes sont enfoncées à coups de hache, les murs escaladés, et les Portugais de toutes parts poursuivis dans les rues l'épée aux reins. Béja fut pillée. Les maisons qui avaient servi d'autant de citadelles, d'où l'on tirait sur les Français, devinrent la proie des flammes, et tous les individus pris les armes à la main furent sacrifiés à la vengeance du vainqueur.

Après cette expédition, Maransin fit sans difficulté sa jonction avec le Général Kellerman, qui dès-lors s'empressa de se replier sur Lisbonne, conformément aux ordres qu'il avait déjà reçus.

Pendant que le brave Colonel se couvrait de lauriers en battant un ennemi formidable dans une retraite que ce même ennemi s'était promis de rendre impossible, le Général Loison, avec non moins de difficultés, abandonnait la partie du nord du Portugal. Depuis long-temps on ne recevait plus de ses nouvelles, et le Duc d'Abrantès avait sur son compte les mêmes inquiétudes qu'au sujet de Maransin. Le Général baron Margaron fut dépêché pour éclairer le pays, et faciliter, s'il était possible, le passage au Général Loison qui, suivant toutes les apparences, devait effectuer sa retraite. Les insurgés rassemblés à Leiria, essayèrent de s'y défendre. Margaron les attaqua, les mit en déroute, et leur fit éprouver des pertes considérables en les poursuivant à la baïonnette dans tous les quartiers de la ville; les Français se portèrent ensuite sur Thomar, que les Portugais évacuèrent sans résistance.

Cependant la marche du baron Margaron fut arrêtée par des ordres précis du Duc d'Abrantès, qui, ayant eu connaissance d'un débarquement de dix mille Anglais à Alcobaza, lui enjoignait de se réunir au Général Kellerman, détaché des positions de Lisbonne pour

arrêter cette colonne ennemie qui s'avançait, appuyée de quinze mille Portugais.

Pendant que ces mouvemens s'exécutaient, le Général Loison, abandonné à lui-même, rejoignait l'armée depuis long-temps inquiète sur son sort, par des retraites savantes, et les faux avis qu'il avait l'art de répandre à propos sur son passage.

Dès que la jonction fut opérée, le Général en chef, persuadé toujours que le débarquement d'Alcobaza s'était opéré, et que ce corps s'était joint aux insurgés, avait donné ordre à la division Loison de se porter sur ce point avec les Généraux Kellerman et Margaron, pour disperser les ennemis, s'emparer de Coimbre, battre le pays, et rentrer ensuite à Lisbonne. Mais le débarquement n'avait pas eu lieu; et les Français n'eurent à lutter dans cette sorte de promenade militaire qu'avec des partis de paysans portugais qui, bien que considérables, n'étaient cependant rien pour des soldats accoutumés à de plus nobles exploits.

Almeida et le fort de la Conception furent occupés; Oporto menacée. Cette ville dut son salut à un corps d'insurgés qui paraissant sur les derrières de la division française, forcèrent le Général Loison à revenir sur ses pas pour les dissoudre. Cette contre-marche le conduisit à Celorico-Serpentine-Guarda, qu'il punit sévèrement après en avoir chassé les insurgés. Ceux-ci

battus partout et refoulés vers les montagnes, laissèrent le pays libre à leur ennemi qui, après l'expédition, entra le 11 juillet à Santarem, non loin de la capitale.

Dans le même temps que le Général Loison cotoyait cette partie occidentale de l'Estramadure portugaise, la partie orientale s'était mise en pleine révolte depuis la retraite du Colonel Maransin. Le Duc d'Abrantès voulut y frapper un grand coup, avant que l'insurrection prît une attitude plus alarmante; il lui importait d'ailleurs de rendre libre la navigation du Tage, à cause des approvisionnemens de Lisbonne. Loison fut encore chargé de faire rentrer cette province dans l'ordre. Le 24 juillet, il partit accompagné des Généraux Solignac et Margaron, et se dirigea sur Evora, où les Espagnols, réunis aux Portugais, avaient rassemblé des forces considérables. Cette ville est entourée de hauteurs sur lesquelles l'armée coalisée avait pris position, et établi une nombreuse artillerie. Les Français arrivèrent le 29 au pied de ces remparts d'airain qui, malgré leur appareil formidable, ne purent les intimider. Dès que le Général Loison eût reconnu la position ennemie, qu'il eût fait ses dispositions, et assigné son poste à chacun, il ordonna l'attaque. Elle commença par la droite, sous le commandement du Général Solignac; un bataillon du 58e fit le même mouvement sur la gauche, tandis que le Général Margaron, à la tête

du 86e, se précipita sur le centre, l'enfonça, et liant ce mouvement avec les troupes de droite et de gauche, força dans un instant l'ennemi à cesser ses feux terribles, et à s'enfuir dans Evora. Les Portugais, pour sauver cette ville d'un désastre inévitable, voulurent répondre favorablement à la sommation qui leur fut faite par le Général Loison; mais les Espagnols plus nombreux s'y refusèrent; ils poussèrent la barbarie jusqu'à fusiller ceux de leurs alliés qui manifestèrent le désir de vouloir se rendre. Par cet abus de la force, ils exposèrent Evora aux plus grands malheurs.

En effet, le terrible vainqueur, irrité de tant d'opiniâtreté, s'avança bientôt vers les remparts et les glacis de la ville où les régimens espagnols l'attendaient rangés en bataille. Les Portugais se battirent en désespérés, et ne cessèrent de faire pleuvoir sur leurs ennemis une mitraille épouvantable; les habitans rivalisaient de zèle et de rage avec la troupe; leur résistance fut sans égale, mais elle ne put les sauver; elle ne servit au contraire qu'à augmenter leur désastre. Les Espagnols trop souvent présomptueux, méprisant l'abri des remparts, s'étaient, comme on l'a vu, rangés sur les glacis d'où, suivant leur usage, ils insultaient aux Français. Le Général Solignac les aborde sans hésiter, les rompt, les poursuit sur la route d'Estremos l'épée dans les reins, et les détruit en grande partie. De

son côté, le Général Margaron atteignant le pied des murailles au milieu des balles ennemies, prend le parti de les faire démolir, ne pouvant à coups de canon enfoncer les portes. Parvenu à y pratiquer une trouée, le Général entre dans la place suivi de M. Simoners, de l'état-major du Prince de Neuf-Châtel, et d'Auguste Forbin, de l'état-major du Duc d'Abrantès. Jamais plus bel exemple ne fut suivi avec plus d'enthousiasme par les soldats. On se pousse, on se presse vers l'ouverture ; elle ne peut suffire à l'élan général. Bientôt les troupes françaises inondent les rues de la ville, et là s'engage un nouveau combat plus opiniâtre et plus sanglant. Forcés cependant de céder partout, les Portugais cessèrent le feu et cherchèrent à échapper par la fuite au courroux du vainqueur ; mais fort peu en eurent la facilité, par le soin que prirent les Français de s'emparer, dès le principe, de toutes les issues : ceux qui furent rencontrés les armes à la main, ou même capables de les porter, payèrent de leur vie la présomption de leurs alliés, cause de leur inutile résistance et de leurs malheurs.

C'est avec un tel courage, que sans espoir de secours une poignée de Français, reléguée à l'extrémité de l'Europe, sous un climat brûlant qui ne produisait que des ennemis acharnés, se rendit maîtresse de cette importante cité. Huit mille Portugais ou Espagnols périrent dans cette affaire ;

quatre mille restèrent prisonniers. Ces derniers étaient pour la plupart des paysans qu'on avait entraînés, et que le Général Loison renvoya dans leurs foyers. De leur côté, les Français n'eurent qu'un petit nombre de morts, parmi lesquels se trouvèrent l'officier du génie Spinola, et M. Cotterel, attaché à l'état-major. Cette perte, si faible du côté des assaillans, prouve assez que les charges impétueuses sont celles où l'on perd ordinairement le moins de monde; il s'agit seulement qu'elles soient exécutées par des soldats qui ne s'effrayent point à l'aspect d'un premier danger, des soldats tels que ceux que commandait alors le Général Loison.

L'expédition devait ensuite se porter sur Béja, devenue le boulevard de l'insurrection après les événemens d'Evora. Par là, l'Alentejo eût été soumis; mais des bruits ayant circulé sur l'arrivée de 15,000 Espagnols venus de Badajos, le Général Français se vit forcé de renoncer à son plan pour marcher à leur rencontre. Il se dirigea, en conséquence, sur Elvas, où il arriva sans obstacle. Il connut alors que la marche des 15,000 hommes était une nouvelle controuvée. Le chef de bataillon du génie, Girod, fut laissé commandant d'Elvas, en remplacement du Colonel Miquel, mort des suites de ses blessures.

Loison voulut entrer en pourparler avec le Gouverneur de Badajos, mais ses tentatives furent vaines;

ses parlementaires se retirèrent sans avoir même pu pénétrer dans la place.

Cependant, à Lisbonne, la malveillance usait de tous ses moyens pour exciter le peuple contre les Français. Par un miracle supposé, on trouva sur le maître-autel de la Patriarchale un œuf, portant, gravé sur la coque, l'arrêt de mort de toute l'armée. La populace crédule, ajoutant foi à cette prédiction, s'agita et annonça par ses rumeurs qu'elle s'accomplirait, s'il ne dépendait que de sa volonté et de son intervention. Le Général en chef se servit, pour abattre les esprits, du même moyen qui les avait mis en fermentation. Il fit paraître miraculeusement aussi sur les maîtres-autels de toutes les églises de Lisbonne, des œufs gravés de la même manière que celui de la Patriarchale, donnant un démenti formel à ce qu'on avait vu sur celui-ci. Ce stratagême réussit; la multitude désabusée se calma bientôt, et rentra dans l'ordre. Nouvel exemple, qui prouve combien les peuples ignorans, par de funestes impulsions, peuvent devenir dangereux.

Enfin, les Anglais débarquèrent à Figuiéras. Deux cent voiles entrèrent dans ce port avec des armes, des munitions, et des soldats; on annonçait encore des convois plus considérables, et bientôt on apprit au quartier-général français que ces auxiliaires marchaient

directement sur Lisbonne par la route de Coimbre.

Le Duc d'Abrantès s'empressa de rappeler le Général Loison; et dans l'attente de son retour, il envoya le Général de Laborde à la rencontre des ennemis.

Ce dernier, pendant que Loison se retirait en toute hâte sur la capitale, et pour empêcher l'ennemi de lui couper la retraite, s'était porté sur Candieros; mais trop circonspect pour exécuter cette manœuvre hardie, le Général anglais ne voulut point s'éloigner des bords de la mer. Il s'avança, en conséquence, vers Penniche, laissant au Général Loison la liberté de repasser le Tage, et de rejoindre l'armée. Dès-lors, de Laborde se porta sur Alcobaza, où il fit sa jonction avec le Général Thomières. Ce faible renfort ne portait pas les Français au nombre suffisant pour combattre avec avantage l'armée Anglo-portugaise, forte de 18,000 hommes; de Laborde n'en avait tout au plus que 1,900 à 2,000. Dans cette disproportion, celui-ci étudiait le terrain devant son ennemi, et cherchait une position favorable où, avec sa petite mais brave troupe, il pût si non l'arrêter, du moins suspendre ou retarder sa marche. Il battit en retraite jusqu'aux défilés de Rorissa, passages extrêmement difficiles à franchir, défendus par un Général expérimenté et des soldats aguerris. C'est là que le Général de Laborde établit son plan de défense le plus avantageusement

possible, conformément aux localités et au petit nombre de ses soldats.

Les Anglo-portugais, toujours sur ses traces, parurent aux pieds de ces positions, le 17 août à neuf heures du matin; ils présentaient un front de six colonnes profondes, appuyées par une artillerie formidable; les colonnes latérales dépassaient de beaucoup les ailes de la division française, et elles étaient destinées à la tourner, pendant que les quatre autres l'attaqueraient en face. Il est probable que le Général de Laborde comptait sur les lenteurs de son adversaire, pour oser résister après de semblables dispositions; car sa situation fut devenue des plus critiques, si au lieu de temporiser ou de tâtonner le terrain, les colonnes anglaises de droite et de gauche eussent rapidement tourné la ligne française, et se fussent impétueusement portées sur ses derrières. Mais, tout au contraire, elles donnèrent au Général français le temps de manœuvrer et de disposer avantageusement de toutes les circonstances et de chaque moment favorable. Aussi en profita-t-il avec le plus grand talent. Il eut l'art de soutenir jusqu'à cinq heures du soir un combat inégal, opposant sans cesse des têtes de colonnes aux masses anglaises, et leur faisant conséquemment un mal incalculable. Blessé d'un coup de feu dès le commencement de l'action, de Laborde ne quitta jamais le champ de bataille,

animant ses soldats par son exemple, son sang-froid et sa pénétration : sept fois dans la journée il changea ses dispositions, et força son adversaire à ordonner autant de fois de nouvelles attaques, ce qui lui faisait perdre beaucoup de temps et de monde. Chacun des trois défilés qu'il fallut franchir, après la prise de Rorissa, occasionna aux Anglo-portugais des pertes considérables. Plusieurs charges du 26.e des chasseurs, exécutées à temps et avec précision, charges où l'on vit à la tête des escadrons le Général en personne, le Général Brennier, et l'Adjudant-commandant Arnauld, firent beaucoup de mal à l'ennemi, et dérangèrent continuellement ses manœuvres. Enfin deux mille hommes des alliés restèrent sur le champ de bataille, et malgré ce grand sacrifice, ils ne purent empêcher leur redoutable adversaire de se rapprocher tranquillement de Lisbonne.

Ce combat est un de ceux qui feront le plus d'honneur aux armes françaises, soit par les talens qu'y déploya le Général, soit par le courage des Officiers, soit par l'intrépidité et la discipline des soldats.

Cependant l'armée coalisée poursuivait ses succès, et sur les traces de son ennemi s'avançait lentement de la capitale. Junot, dans cette conjoncture extrême, désespérant de sortir victorieux de la lutte inégale qui allait s'engager, prit la résolution de chercher par une vigoureuse résistance à obtenir une capitulation hono-

rable, telle que des militaires déjà couverts de gloire ne pussent la désavouer. Il ne voulut pas attendre qu'on vînt l'attaquer derrière les murs de Lisbonne; il préféra étonner son adversaire par un coup d'audace, aller à sa rencontre, et lui faire payer ses lauriers d'autant plus chèrement, qu'il les croyait peut-être déjà très-faciles.

Loison, que nous avons laissé revenant à grandes journées vers Lisbonne, était arrivé le 9 août à Abrantès; il avait mis tant de diligence dans sa retraite, à travers un pays brûlé par le soleil, dévasté par les habitans fuyant au loin devant lui, que ses soldats n'en pouvait plus de lassitude et de besoin. Ils avaient essuyé toutes sortes de privations; une soif dévorante les avait accablés en route, malgré les soins de leur Général pour les faire passer dans des lieux où il croyait rencontrer des ruisseaux ou des fontaines; à peine trouvait-on de distance en distance des eaux croupissantes, empoisonnées par le rouissage du lin et du chanvre qu'on recueille en grande quantité dans ces provinces. Cette boisson fut funeste à ceux qui ne purent s'empêcher d'en boire dans l'excès de leur besoin; beaucoup d'entr'eux tombèrent malades, restèrent sur les derrières, et furent moissonnés par les couteaux des habitans qui suivaient de loin les traces de la division.

Le Genéral en chef n'attendait, pour marcher à l'en-

nemi, que la réunion de toutes ses troupes. Elle eut lieu le 20 août. Le quartier-général était parti de Lisbonne le 16. Cette capitale resta sous le commandement du Général Travot, dont les Portugais, malgré toute leur haine, avaient été forcés d'admirer les nobles et généreuses qualités.

Cependant l'armée anglaise longeant toujours les côtes de la mer, ayant appris la marche des Français, s'arrêta sur les hauteurs de Lourignan. Le Général Margaron, à la tête de la cavalerie, après avoir franchi le défilé de Torresvedras, arriva le 21, à neuf heures du matin, sur les côteaux qui s'étendent parallèlement à ceux dont l'armée ennemie occupait la crête. Il la vit rangée en bataille en face de lui sur trois lignes de profondeur, ayant les intervalles garnis d'une artillerie considérable; sa droite, appuyée à la mer, se trouvait protégée par la flotte toujours à portée de seconder ses mouvemens; le centre et la gauche étaient les seuls côtés accessibles, encore fallait-il gravir, pour y atteindre, des côteaux très-escarpés.

Les divisions françaises arrivèrent bientôt à la file les unes des autres, et prirent leur place dans l'ordre qui leur fut assigné. Le Général de Laborde, destiné à attaquer le centre de l'armée anglaise avec la brigade du Général Thomières, se porta en avant, et malgré sa blessure encore ouverte, conduisit lui-même les troupes à l'ennemi. La seconde brigade, sous le

commandement de Brennier, se dirigea sur la gauche anglaise; mais son attaque ne put se faire simultanément avec celle opérée par le Général Thomières, à cause des difficultés du terrain qui retardèrent son mouvement. La première brigade se vit donc seule engagée; l'ennemi ne fut encore occupé que de ce point, où il réunit un plus grand nombre de forces en dégarnissant son aile gauche, ce qui eut pour les Français un résultat désavantageux. Le Général Junot, s'apercevant de l'inutilité des efforts de la brigade Thomières pour enfoncer ce centre redoutable qui, renforcé à chaque instant, la débordait déjà et l'attaquait par son flanc gauche, détacha pour la soutenir la brigade Charlot de la division Loison, tandis que l'autre devait appuyer le Général Brennier, qui n'avait pu encore aborder la gauche de l'ennemi. L'action se rengagea avec un nouvel acharnement, mais toujours au grand désavantage des Français. Vainement ils forcèrent plusieurs fois la première ligne anglaise à leur céder du terrain, et à abandonner même quelques pièces d'artillerie; ces légers succès étaient bientôt neutralisés par des masses de réserve dont l'ennemi accablait leurs faibles régimens qui, malgré leur bravoure, étaient forcés de céder un terrain acquis au prix de tant de sacrifices.

Déjà vers midi les rangs de l'armée impériale étaient considérablement éclaircis; plusieurs Généraux avaient

été blessés, les soldats n'en pouvaient plus de l'assitudè, et cependant combattaient toujours; accablés par le nombre, découragés enfin par tant de vaines tentatives contre des positions si difficiles à gravir, ils commencèrent à ployer. Aussitôt deux des quatre bataillons de grenadiers, réunis sous le commandement du Général Kellerman, s'élancent pour rétablir le combat; mais cette colonne n'a point le temps de se déployer, la retraite s'opérant trop précipitamment. Quelques désordres se glissent dans leurs manœuvres. L'ennemi, prompt à en profiter, dirige sur eux une mitraille épouvantable; le désordre augmente; une charge de cavalerie les rompt, et les force à battre en retraite avec le reste des troupes. C'est dans ce moment que M. Palamède de Forbin, chef de l'un des deux bataillons, tombe prisonnier avec une foule de ses soldats.

Le Général Kellerman, voyant le mauvais résultat du secours qu'il avait envoyé pour chercher à ranimer le combat, et le mouvement rétrograde bien déterminé, se précipita au-devant des fuyards à la tête des deux bataillons qui lui restaient, présenta à l'ennemi une contenance assurée, et parvint ainsi à arrêter sa poursuite. Au même instant le Lieutenant d'artillerie Boileau, aide-de-camp du Général Taviel, s'empare de quelques pièces d'artillerie qui, manquant d'officiers, se retiraient au milieu de la foule, les place en batterie, et par un feu bien nourri, appuie le mou-

vement du Général Kellerman. De son côté, le Général Margaron, à la tête de la division de dragons, se porte de suite en avant pour seconder les grenadiers et protéger la retraite. Tant de courageux efforts réunis eurent les plus heureuses suites dans ce moment désespéré. L'armée coalisée s'arrêta; elle donna le temps aux régimens français de se réorganiser, de rentrer en ligne, et ils montrèrent encore un front menaçant à un ennemi trop timide qui ne sut point profiter des avantages de la journée.

Les Généraux Brennier et Salignac qui, comme je l'ai dit plus haut, marchaient sur l'aile gauche ennemie, étaient parvenus enfin à l'aborder et à lui faire éprouver des pertes considérables, au moment même où le corps du Général de Laborde exécutait sa retraite. Welesley, fort de son avantage, avait détaché une division du centre de son armée pour soutenir son aile gauche. Les Français ne purent résister à ce surcroît de forces ennemies. On voit déjà combien il leur fut désavantageux de n'avoir pu attaquer à la fois l'aile gauche et le centre; cela donna au Général anglais la facilité de porter ses troupes du côté où elles lui parurent nécessaires, et de les faire, suivant le cas, alterner de la gauche à la droite et de la droite à la gauche. Ainsi le gain d'une bataille dépend souvent d'un instant de précision mal saisi, ou contrarié par quelque circonstance imprévue. De plus, le Général

Brennier avait été pris au moment où sa présence était devenue indispensable. Le Général Salignac, blessé grièvement, s'était retiré du champ de bataille. Ce corps, par tous ces motifs, se vit forcé de suivre le mouvement du reste de l'armée et de battre en retraite. A deux heures, il n'y eut plus de soldats en bataille : tout marchait sur la route de Torres-vedras.

Cependant la contenance ferme des grenadiers du Général Kellerman, la présence d'esprit de l'officier d'artillerie Boileau, et les brillantes charges du Général Margaron, avaient en quelque sorte intimidé les coalisés. Ils s'arrêtèrent, au lieu de poursuivre leur succès ; ce qui eut pu avoir les plus fâcheuses suites. Le feu cessa sur toute la ligne : non loin du champ de bataille qu'ils semblaient abandonner à regret, les Français prirent position en face de leurs ennemis, à l'entrée du défilé de Torresvedras. Le Général Junot profita du reste de la journée, pour faire relever les blessés et les évacuer sur Lisbonne.

C'est dans cet instant décisif qui fait tant d'honneur au Général Kellerman, qu'un escadron anglais enveloppa le Duc d'Abrantés, engagé trop avant par son ardeur naturelle. Il serait indubitablement resté prisonnier avec ses aides-de-camp Carion-Nisas et Lagrave, si le Colonel Grandseigne et quelques officiers, parmi lesquels se trouvaient les Capitaines Prévost, Laval et

le vicomte Novion, ne fussent venus à leur secours, en chargeant l'escadron à la tête de quelques soldats dévoués comme eux.

L'armée française eut dans cette journée environ mille tués, et huit cents blessés qu'on transporta sur les derrières. Les Anglais, forts de leurs positions, de leur nombre et de la supériorité de leur artillerie, n'eurent que six cents morts et douze cents hommes mis hors de combat.

Le soir même de la bataille, le Général Junot, à l'issue d'un Conseil de guerre composé des Généraux de Laborde, Loison, Kellerman et Thiébaut, donna l'ordre de retraite sur Torresvedras, et par suite vers Lisbonne, après avoir long-temps discuté s'il convenait de tenter encore le sort des armes.

Le quartier-général arriva le 22 à Torresvedras. Là un nouveau Conseil fut assemblé. On y traita de la position de l'armée, et du parti qu'il y avait à prendre devant un ennemi dont les forces montaient à cinquante mille espagnols ou anglais, sans compter quatre-vingts mille hommes de milices portugaises déjà organisées, tandis que l'armée française ne comptait guère plus que sept à huit mille combattans. On calcula toutes les chances possibles de défense, jusqu'à celle de s'ouvrir une issue à travers les camps ennemis pour se retirer par l'Espagne, ce qui était inexécutable. Lisbonne ne pouvait point non plus servir long-temps de point

de défense, vu la disette des vivres et la mauvaise disposition des habitans, aussi redoutables que l'armée active, et qui n'attendaient, pour se montrer, que l'instant favorable. Tous les moyens ayant été jugés impraticables, le Conseil, d'un commun accord, décida qu'on enverrait au Général anglais des propositions de suspension d'armes, afin d'avoir le temps de discuter une capitulation; on convint, en outre, de se retirer sous les murs de Lisbonne, en attendant l'issue de cette première ouverture, et il fut résolu que l'armée entière s'ensevelirait plutôt sous les murs de cette capitale, que de faire une capitulation honteuse dans le cas où l'ennemi voulût l'y contraindre. Le Général Kellerman, fut chargé d'aller au quartier-général anglais entamer ces négociations.

L'armée continua le même jour son mouvement rétrograde. Le 23, le Général Kellerman rejoignit le Duc d'Abrantès à Montachique, petite ville non loin de Lisbonne. Il avait été reçu par les Généraux anglais avec la plus grande distinction. Aussi habile négociateur que brave Général, il était parvenu à conclure une suspension d'armes, et à faire agréer provisoirement un traité dont les principaux articles furent,

1.° Que l'armée française évacuerait le Portugal;

2.° Qu'elle serait transportée par mer en France avec ses armes, ses chevaux, ses munitions et ses bagages, et par les soins de l'armée anglaise;

3.° Qu'à aucun titre, elle ne serait considérée comme prisonnière de guerre;

4.° Que tous les Portugais ou Français établis en Portugal, pourraient, à volonté, suivre l'armée et emporter leur fortune;

5.° Que les vaisseaux de guerre français, qui se trouvaient dans la rade de Lisbonne, seraient conduits en France en même temps que l'armée;

6.° Que l'armée anglaise ne dépasserait pas le défilé en avant de Torresvedras, et que les Portugais armés n'approcheraient pas de Lisbonne plus près que Leiria et Thomar;

7.° Que les hostilités ne pourraient recommencer, qu'en se prévenant réciproquement quarante-huit heures d'avance.

Le 23 août, le quartier-général de l'armée française rentra dans Lisbonne. Malgré tous les soins des Généraux Travot et Fusier, la populace, ayant eu connaissance des journées de Rorissa et de Vimeiro, était sur le point de se soulever; elle n'eut pas même autant tardé, sans la sagesse et l'aménité du Gouverneur, de ce Travot recommandable par une longue carrière de gloire et de vertus. Il inspira dans cette circonstance, aux habitans, cette confiance et cette vénération qui l'ont accompagné dans tout le cours de sa vie militaire, en sorte que les Portugais, en reconnaissance, réprimèrent malgré eux leur élan à la révolte.

L'arrivée des troupes, ainsi que la nouvelle de l'armistice, calmèrent les esprits; tout rentra dans l'ordre, et les Généraux entamèrent les négociations.

Après de longs débats et des difficultés que la fermeté du Général Junot surmonta, le traité définitif fut signé le 30 août par les Généraux sir Georges Murray du côté des Anglais, et Kellerman pour l'armée française : le Duc d'Abrantès, Dalrimpe, l'amiral Cotton, le ratifièrent.

Conformément à la capitulation, l'armée fut consécutivement, et par convois séparés, embarquée pour la France. Des tempêtes affreuses assaillirent sur l'Océan ces vaillans débris; plusieurs vaisseaux disparurent, corps et biens, sous les ondes; certains se brisèrent sur les côtes du Portugal et d'Espagne; les autres, plus heureux, arrivèrent à Quiberon dans le courant de janvier 1809.

Les forts d'Elvas et d'Almeida furent évacués quelque temps après, et les troupes embarquées. Le Commandant d'Elvas, Girord de Novillard, soutint alors un siége opiniâtre contre le Général espagnol Galluzo; cet officier n'amena son pavillon, que lorsque des ordres très-précis de céder la place lui furent parvenus. Le courage de cette garnison fut tel dans cette circonstance, et les habitans du pays en furent si frappés, que depuis Elvas jusqu'aux bords de la mer, ils accoururent en foule sur la route avec une

sorte de vénération pour voir passer cette poignée de braves, et lui payer un tribut d'admiration. Tandis que partout ailleurs on s'empressait d'égorger les Français indistinctement, ici on leur prodiguait toutes sortes de secours : destinée fatale de ce peuple ardent qui ne se plaît que dans les fortes émotions, et qui, suivant sa situation, s'abandonne aux plus doux penchans aussi facilement qu'aux plus barbares inspirations. Girord de Novillard et ses soldats arrivèrent ainsi, au milieu des acclamations publiques, à l'Aldea Gallega, où ils s'embarquèrent.

Telle fut cette campagne, terminée par des revers auxquels les troupes de Napoléon n'étaient pas encore accoutumées. Quelques mois avaient suffi pour envahir la presque totalité de la Péninsule ; il ne fallut que quelques mois pour la dégager du joug étranger. En moins d'un an, les Français disparurent des bouches du Tage aux rivages de l'Ebre : seulement quelques mausolées épars signalèrent leurs traces, et attestèrent de loin en loin et leur courage et leurs malheurs.

Cependant la nouvelle de tant de désastres parvint aux oreilles de l'Empereur. Il reconnut, mais un peu tard, qu'il avait trop légèrement jugé les peuples de la Péninsule ; il vit tous ses torts, en voulant soumettre par la violence une nation si disposée à se livrer elle-même, tant elle aspirait à changer

son état. Ce n'est point sans une vive douleur qu'il apprit que la vénération espagnole, dont il avait été primitivement l'objet, s'était tournée en haine contre lui. Aussi s'exhala-t-il en plaintes amères contre Godoy et Murat, qu'il accusa de l'avoir par leurs faux rapports trahi dans cette circonstance.

Mais, au point où en étaient les choses, il ne pouvait changer ni de plan ni de direction; l'impulsion était donnée, il fallait la suivre. Des motifs, autres que des considérations politiques, l'appelaient à la conquête de la Péninsule; il avait à réparer la catastrophe de Baylen et celle de Vimeiro; à laver la honte d'avoir été vaincu par des paysans réunis, lorsqu'il achevait de détruire les plus belles armées du Septentrion; le sang de tant d'infortunés massacrés indistinctement de toutes parts, excitait son juste courroux: gloire, amour-propre, ressentiment, honte, désir de la vengeance, envahirent en ce moment l'âme de ce grand homme. La perte de l'Espagne fut décidée.... et les vainqueurs du Nord, au nombre de quatre-vingts mille hommes, se dirigèrent vers les Pyrénées; la Confédération du Rhin fut appelée à fournir son contingent pour cette campagne, et un sénatus-consulte ordonna la prompte levée de cent soixante mille conscrits.

L'Empereur voulant, en outre, assurer l'intégrité des frontières septentrionales de l'Empire, se rendit

à Erfurt, où il eut une conférence avec le Czar. Celui-ci s'engagea à ne point s'immiscer dans les affaires d'Espagne, et même à marcher contre l'Autriche, si, profitant de l'éloignement de Napoléon, elle venait de nouveau lui déclarer la guerre.

Tranquille alors sur les intentions de la Russie, ce dernier revint à Paris, où il s'occupa exclusivement de ses projets vers le midi. Toutes les armées furent à l'instant mises en mouvement. Elles devaient traverser la France pour se rendre à leur nouvelle destination.

Fières de leurs victoires, les aigles de tant de régimens vinrent tour à tour saluer l'orgueilleuse capitale du grand Empire, et le palais du premier des Conquérans. Jamais Paris n'avait offert aux yeux un spectacle ni plus beau ni plus varié.

Là, des guerriers, enfans de toutes les classes de la nation, couverts des marques distinctives de la gloire, cherchaient leurs noms parmi ces inscriptions ou sur ces colonnes destinées à transmettre leur mémoire à la postérité; ici, des ouvriers sans nombre, en présence d'un peuple immense d'oisifs, de voluptueux, d'intrigans, mettaient la dernière œuvre à ces ponts recommandés chacun aux générations par le nom d'une victoire; plus loin, le roulement des chars, le bruit des arsenaux, les mouvemens des magasins, l'encombrement des voitures,

le son des tambours et des trompettes, annonçaient une population active et laborieuse. Vivifiés par un concours nombreux, les jeux, les bals, les promenades retentissaient de toutes parts des cris d'allégresse. La fortune semblait avoir déposé dans chaque main une de ses faveurs; le plaisir brillait sur tous les visages, et lorsqu'à la nuit les premiers artistes de l'Europe avaient appelé la foule dans les théâtres, l'or éclatant à la lueur des flambeaux sur tant de costumes variés, ou relevant les charmes de mille courtisannes, signalait à l'étranger surpris l'influence d'un génie supérieur, l'empire des beaux-arts, les richesses et la prospérité d'une grande nation.

Je sais que ces dernières lignes seront entachées d'une réprobation injuste. Des âmes, inhabiles aux grandes émotions, blâmeront du fond de leur obscure petitesse ce faible mais véridique tableau. Qu'importent leurs jugemens ?..... lorsque les temps auront successivement passé sur notre époque, et que par cette lente élaboration elle sera dégagée de tous les poisons de la malveillance ou de la calomnie, la vérité dans tout son jour redira, d'un bout de l'Univers à l'autre, ce que fut la France; et comme un astre resplendissant, la mémoire du grand homme planera au-dessus des siècles pour les éclairer encore, en devenant l'objet de leur continuelle admiration.

Les villes de l'Empire par où devait passer l'armée

suivirent l'exemple de la capitale ; son voyage de Paris à la Bidassoa (1) ne fut qu'une suite de réjouissances. Pour plus de commodité, on lui fit faire ce trajet en poste ; en peu de jours, toutes les troupes se trouvèrent sur la frontière où l'Empereur ne tarda pas à les suivre.

Pendant que ce dernier préparait, au milieu des plaisirs et des fêtes, ses instrumens de vengeance contre l'Espagne, celle-ci s'occupait à la hâte de ses moyens de défense. Le patriotisme exalta tous les cœurs ; chacun, sans distinction, s'empressa de courir aux armes ; et, comme par enchantement, une barrière de cent cinquante mille hommes s'éleva des sources de l'Ebre à la Méditerranée. La Romana qui, ainsi qu'il a été dit plus haut, était dans le Holstein avec 16,000 soldats d'élite, ayant appris les malheurs de sa patrie, conçut le projet de voler à son secours. A cet effet, s'étant concerté avec le Commodore anglais qui croisait sur ces parages, il lève à l'improviste tous ses cantonnemens, et arrive à marches forcées aux ports de Langelan et de Niberg, où l'attendent des vaisseaux de transport amenés exprès par la flotte anglaise. Neuf mille hommes seulement arrivèrent à temps sur la plage pour s'embarquer et gagner la pleine mer, avant que Bernadotte, sous les ordres duquel ils

(1) Rivière qui sépare la France de l'Espagne.

avaient été mis, pût s'opposer à leur départ; le reste de la division se trouvant trop éloigné pour gagner les rivages assez tôt, fut arrêté, désarmé et retenu comme prisonnier de guerre. La Romana de sa personne fit voile pour l'Angleterre, afin de presser par sa présence les secours promis à l'Espagne par le Cabinet britannique, et ses neuf mille soldats embarqués avec lui arrivèrent sans obstacle à Saint-Ander, où leur présence répandit dans le cœur des Espagnols la certitude de tous les succès.

LETTRE QUINZIÈME.

Une longue série de siècles vient de passer rapidement sous ma plume. En se succédant à nos yeux, les générations nous ont étalé leurs crimes, leurs infortunes, leurs catastrophes, peu de bonheur, et moins encore de vertus. Est-il donc si utile d'apprendre l'Histoire, si elle doit ne nous retracer que des calamités?

En voulant redire ce que fut l'Espagne, je me suis vu engagé à parler souvent du reste de l'Univers. Depuis que la civilisation a réuni les hommes, toutes les nations, quoique séparées par les barrières de la nature, sont roulées dans une même sphère d'événe-

mens ou de révolutions, sont sujettes aux mêmes lois des progrès et des décadences, et donnent au monde le spectacle des mêmes passions. Abstraction faite de quelques usages différens, les peuples se ressemblent partout : de la ligne équinoxiale aux deux pôles, le cœur humain ne saurait varier.

Aussi ne croirait-on pas, en connaissant l'histoire de l'Espagne, connaître celle des autres Etats ; l'étude de l'une oblige nécessairement à la recherche de l'autre. Nous sommes forcés d'apprendre ce que furent Tyr, la Reine Didon, et les premiers dominateurs de l'Océan, lorsque nous voyons leurs colonies peupler les rivages de la Bétique, enlever l'or de ses montagnes et bâtir des villes superbes. Plus tard, c'est Rome et Carthage dont l'Espagne alimente la rivalité en leur fournissant son territoire pour la guerre, ses soldats pour fixer la victoire, ses poètes pour la chanter, ses Capitaines, ses héros et ses Empereurs pour étonner l'Univers. Bientôt, épuisée par d'aussi grandes productions, elle ne joua plus qu'un rôle secondaire sur la scène politique ; elle fut entraînée dans la chute de cette fière République romaine, à la gloire de laquelle elle avait tant contribué, et le Nord vomit sur son sein ces essaims de barbares qui la réduisirent en lambeaux. Ici les peuples ne sont plus rien. Esclaves de leurs Despotes, c'est de ceux-ci qu'on serait forcé de s'entretenir, si quelque prestige de gloire eût honoré leur existence ;

mais ils ne firent que fatiguer le monde du poids de leur sceptre de fer. On ne vit que haines, guerres, désastres. Rien de beau, de grand, d'immortel, ne sortit de ces époques ténébreuses.

Ce n'était pas assez d'avoir fixé l'attention de l'Europe, de l'Afrique et des sauvages du Septentrion. Les enfans de Mahomet, appelés du fond des déserts de l'Asie sous le beau ciel de la Péninsule, devaient y transporter leurs mœurs licencieuses, une religion à la fois sévère et pleine de douces espérances, l'empire des beaux-arts, des amours et des voluptés. Ces illustres Conquérans firent disparaître du sol de l'Espagne les traces de la barbarie; elle revit les jours de son ancienne grandeur; dans tous les coins du monde connu, on parle encore de ses savans, de ses artistes, de ses guerriers, de ses Monarques. Ce colosse de gloire mit dix-sept siècles à naître, croître et tomber: terme fatal de toutes choses humaines.

Un tableau différent se présente. De nouvelles révolutions troublent le globe. Le fanatisme, élevé au sein de la Chrétienté, se dispose à refouler au-delà du Bosphore les étendards du Prophète. C'est encore en Espagne, que les premiers coups doivent se porter. Des guerres désastreuses se succèdent; des générations entières y sont ensevelies. Les champs fertilisés par la main des Abderrame, leurs temples, leurs jardins voluptueux, sont mille fois inondés de

sang. Les destins ont marqué les derniers instans d'un règne trop illustre : les Mahométans s'enfuient de toutes parts ; ils abandonnent à jamais leur délicieuse patrie, et la chute de Grenade signale à l'Univers le triomphe de la Croix.

On eût dit que la main divine venait de désigner elle-même les limites de ces peuples divisés par leurs croyances. Le Croissant ne régnait plus en Europe ; l'étendard du Christ avait abandonné l'Asie ; leur longue rivalité cessait à l'interposition des mers entre les nations entraînées par les dogmes religieux ; tout semblait annoncer la paix, lorsqu'une terre inconnue découvre à l'Espagne un autre aliment à son ambition. Si les époques des Scipion, des Antonin, des Abderame, des Pélage même, recommandèrent à la postérité les peuples de la Péninsule, quelle horreur n'inspirera pas celle qui leur succéda ? Ici, c'est le crime s'efforçant d'enfanter l'Inquisition au-dessus de tant de nobles débris ; ce sont des Rois sanguinaires, avares, despotes, sacrifiant à leur cupidité la population de tout un monde, et transformant en déserts des pays immenses pour satisfaire l'orgueil de quelques Espagnols privilégiés. Des prêtres fanatiques, des tyrans féroces, des bourreaux avides, se coalisèrent pour porter en Amérique la désolation et la mort ; tout y est exterminé ; leurs mains barbares n'ont eu de repos, que lorsque la Croix a flotté sans obstacle

dans des fleuves de sang, et que la source en a tari.

Mais cette malheureuse terre porta bientôt la peine due à tant d'horreurs. Cette même Inquisition qui lui servit à ravager le Nouveau-Monde, tourna vers elle ses proscriptions, ses tortures et ses bûchers; la peste ajouta à tant de désolations; les campagnes furent abandonnées, les villes désertes; et pour surcroît, elle n'eut guère plus pour la régir que des tyrans, des monstres quelquefois, ou des Rois plongés dans la mollesse et livrés aux mains perfides de leurs courtisans. L'Espagne cessa pour lors de voir des jours heureux. De loin en loin, elle crut entrevoir quelque lueur d'espérance; elle fut dissipée bientôt. En vain acquit-elle certaine célébrité dans l'Europe, qu'elle troubla trop souvent. Ses trésors, ses soldats, ses monarques inquiets et turbulens ne servirent qu'à hâter sa décadence, et rendre sa chute plus mémorable.

Louis XIV vint enfin asseoir la maison des Bourbons sur ce trône tant de fois ébranlé, jadis l'emblême de toutes les grandeurs. Moins puissante qu'autrefois, l'Espagne n'en fut pas moins heureuse; à la vérité, elle n'inquiétait plus le monde, mais elle réparait ses désastres; tout se présentait à elle, pour marcher avec la France à cette noble célébrité qui s'étendait chaque jour sous la protection du grand Roi. Cependant trop timides, ou peut-être trop amou-

reux de leurs plaisirs, les descendans de Charles Quint refusèrent souvent leur appui aux arts et à la liberté, qui s'efforçaient de rentrer avec tout leur éclat dans leur ancienne patrie.

Telle fut l'Espagne jusqu'à nos jours. Après avoir fait l'admiration universelle, elle était comme oubliée à l'un des bouts de l'Europe, lorsque Napoléon l'a sortie de l'obscurité pour la faire concourir à ses vastes plans de domination. Puisqu'elle avait joué un des grands rôles sur la scène du monde, j'avais pensé qu'en parcourant les divers périodes de son histoire, j'aurais eu à retracer souvent les vertus sur les trônes et la prospérité des nations. Vaine espérance, illusion trompeuse, futiles recherches! A chaque pas, je me suis cruellement convaincu que l'histoire des Rois n'est point celle du bonheur des peuples.

Napoléon vient d'ouvrir une nouvelle arène à notre curiosité, ma chère Sophie. Nous voici parvenus au moment où ses armées vont envahir cette Espagne dont je viens de retracer rapidement et les malheurs passés et l'ancienne splendeur. Je n'aurai plus des querelles d'obscurs Potentats à dépeindre; un sujet plus digne se présente. D'un côté, c'est une nation qui se croit offensée, sonnant l'alarme du sommet des Pyrénées aux Colonnes d'Hercule, appelant de toutes parts des vengeurs; abandonnant, pour voler aux combats, ses foyers, ses occupations domestiques,

et ses plus chères affections; de l'autre, un peuple de héros, esclave de la gloire et du devoir, donnant le signal des batailles, et courant ensanglanter une terre où naguère il avait trouvé amour, protection et sincère amitié. Si nul intérêt ne nous attache à cette histoire succincte que je viens de retracer; si elle ne sert tout au plus qu'à satisfaire une faible curiosité, quel autre sentiment n'inspirera-t-elle pas celle qui va suivre! Dans cette lutte qui s'engage, chaque Français n'a-t-il pas un parent, un frère, un enfant ou un ami! Qu'il ouvre donc ces faibles esquisses; qu'il suive avec moi les marches, les travaux, les succès et les revers de nos armées, il ne manquera pas de retrouver quelquefois celui qu'il aima! Ici, c'est la victoire qui le couronne; là, une action d'éclat qui l'immortalise, un acte de générosité qui l'ennoblit; plus loin, s'il arrive à son mausolée, il se console du moins à l'aspect des palmes et des lauriers qui l'ombragent; son âme se resserre au tableau d'une fin glorieuse; ses yeux sont baignés de pleurs.... Lecteur, ne déchire pas ce cruel feuillet!.... un souvenir honorable et une larme à la cendre de ce qu'on eut de plus cher, sont encore une volupté de l'âme!

Cependant pour donner à mes récits la variété qui nous attache et fixe notre inconstance naturelle, j'ai cru à propos d'y intercaler la peinture des mœurs

du pays dont l'originalité mérite d'attirer l'intérêt. Si je n'eusse relaté que des combats ou des batailles, n'aurais-je pas fatigué l'attention par tant de descriptions nécessairement semblables, puisque, à peu de choses près, toutes les batailles se ressemblent. Pour les varier, les usages espagnols présentent de nombreux matériaux, lorsqu'on les a observés avec un peu d'attention. Les Français qui, comme moi, ont parcouru la Péninsule, revérront avec satisfaction les caractères de ses divers habitans, à quelque classe qu'ils appartiennent : une recherche soignée les fera tous passer alternativement sous mes pinceaux; chaque genre de curiosité sera satisfait; ces sortes d'épisodes n'interrompront point la série des événemens militaires. Heureux, si la diversité des uns allège la douleur que les autres pourront quelquefois réveiller!

FIN DU PREMIER VOLUME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

(a)

Traité diplomatique de Fontainebleau, entre l'Empereur NAPOLÉON *et le Roi* CHARLES IV, *sur le Royaume du Portugal, le 27 octobre 1807.*

NAPOLÉON, PAR LA GRACE DE DIEU, etc., etc., ayant vu et examiné le traité réglé et signé à Fontainebleau le 27 octobre 1807 par le général de division Duroc, grand-maréchal du palais, grand-cordon de la légion-d'honneur, etc., en vertu des pleins-pouvoirs que nous lui avons conférés à cet effet avec Don Eugenio Isquierdo de Rivera et Leusan, conseiller honoraire d'état et de la guerre de S. M. le Roi d'Espagne, autorisé par de pleins-pouvoirs de son Souverain, lequel traité contient ce qui suit :

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin, et S. M. C. le Roi d'Espagne, voulant régler d'accord les intérêts des deux Etats, et fixer le sort futur du Portugal d'une manière capable de concilier la politique des deux pays, ont nommé Ministres plénipotentiaires, savoir : S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, le général de division Michel Duroc, grand-maréchal de son palais, grand-cordon de la légion-d'honneur ; et S. M. C. le Roi d'Espagne, Don Eugenio Isquierdo de Rivera et Leusan, son conseiller honoraire de la guerre, qui, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Art. I.er La province entre Minho et Duero, la ville d'Oporto y comprise, sera donnée en toute propriété et souveraineté à S. M. le Roi d'Etrurie, avec le titre de Roi de la Lusitanie septentrionale.

Art. II. La province d'Alentejo et le royaume des Algarves seront donnés en toute propriété et souveraineté au Prince de la Paix, dont il suivra avec le titre de Prince des Algarves.

Art. III. Les provinces de Beira, de Traslosmontes et de l'Estramadure portugaise resteront en dépôt jusqu'à la paix générale, et alors on disposera d'elles selon les circonstances, et conformément à ce qui sera convenu entre les deux hautes parties contractantes.

Art. IV. Le royaume de la Lusitanie septentrionale sera possédé par les descendans de S. M. le Roi d'Etrurie, héréditairement et suivant les lois de succession qui sont en usage dans la famille régnante de S. M. le Roi d'Espagne.

Art. V. La principauté des Algarves sera possédée par les descendans du Prince de la Paix, héréditairement et d'après les lois de succession qui sont en usage dans la famille régnante de S. M. le Roi d'Espagne.

Art. VI. A défaut de descendans ou d'héritiers légitimes du Roi de la Lusitanie septentrionale, ou du Prince des Algarves, ces pays seront donnés, moyennant l'investiture, par S. M. C. le Roi d'Espagne, pourvu qu'ils ne puissent jamais être réunis sous une seule personne, ni à la couronne d'Espagne.

Art. VII. Le royaume de la Lusitanie septentrionale et la principauté des Algarves reconnaîtront, comme Protecteur, S. M. C. le Roi d'Espagne, et les Souverains de ces pays ne pourront jamais faire la paix ni la guerre, sans le consentement du Roi Catholique.

Art. VIII. Si les provinces de Beira, de Traslosmontes et de l'Estramadure portugaise, restant en dépôt, étaient rendues au temps de la paix générale à la maison de Bragance, en échange de Gibraltar, la Trinité, et d'autres colonies que les Anglais ont conquises sur l'Espagne et ses alliés, le nouveau Souverain de ces provinces aurait, à l'égard de S. M. C. le Roi d'Espagne, les mêmes soumissions que le Roi de la Lusitanie septentrionale et le Prince des Algarves, et il possédera sous les mêmes conditions.

Art. IX. S. M. le Roi d'Etrurie cède, en toute propriété

et souveraineté, le royaume d'Etrurie à S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie.

Art. X. Quand l'occupation définitive des provinces du Portugal sera effectuée, les différens Princes qui doivent les posséder nommeront d'accord les commissaires pour fixer ses limites naturelles.

Art. XI. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, garantit à S. M. C. le Roi d'Espagne, la possession de ses Etats du Continent d'Europe, situés au Midi des Pyrénées.

Art. XII. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, s'oblige à reconnaître S. M. C. le Roi d'Espagne comme Empereur des deux Amériques, quand tout sera prêt, afin que S. M. puisse prendre ce titre : ce qui pourra arriver au temps de la paix générale, ou le plus tard d'ici à trois ans.

Art. XIII. Les Hautes Puissances contractantes accorderont les moyens de faire, à l'amiable, une division égale des Isles-Colonies et autres propriétés d'outre-mer du Portugal.

Art. XIV. Le présent traité restera secret. Il sera ratifié, et les ratifications seront échangées à Madrid, vingt jours après la date de la signature, le plus tard.

Fait à Fontainebleau, le 27 octobre 1807.

Convention secrète, relative au traité de Fontainebleau, avec la même date que le traité.

NAPOLÉON, etc., etc.

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, et S. M. C. le Roi d'Espagne, voulant régler ce qui concerne l'occupation et la conquête du Portugal, d'après les stipulations faites par le traité signé ce jour, ont nommé ministres plénipotentiaires, savoir : S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, le général de division Michel Duroc, grand-maréchal de son palais, grand-cordon de la légion-d'honneur ; et S. M. C. le Roi d'Espagne, Don Eugenio Isquierdo de Rivera et Leuzan, son conseiller hono-

raire de la guerre, qui, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivans :

Art. I.er Un corps de troupes impériales françaises, de 25,000 hommes d'infanterie et 3,000 de cavalerie, entrera en Espagne. Il fera sa jonction avec un corps de troupes espagnoles composé de 8,000 hommes d'infanterie, 3,000 de cavalerie et 30 pièces d'artillerie.

Art. II. Au même temps une division de troupes espagnoles de 10,000 hommes prendra possession de la province d'entre Minho et Duero, et de la ville d'Oporto; et une autre division de 6,000 hommes, composée pareillement de troupes espagnoles, prendra possession de l'Alentejo et du Royaume des Algarves.

Art. III. Les troupes françaises seront nourries et entretenues par l'Espagne, et leur solde payée par la France pendant tout le temps de leur passage en Espagne.

Art. IV. Depuis le moment où les troupes combinées seront entrées en Portugal, les provinces de Beira, Traslos-montes et l'Estramadure portugaise, qui doivent rester en dépôt, seront administrées et gouvernées par le Général commandant les troupes françaises, et les contributions qui leur seront imposées seront au profit de la France. Les provinces qui doivent composer le royaume de Lusitanie septentrionale et la principauté des Algarves seront administrées et gouvernées par les Généraux commandant les divisions espagnoles qui en prendront possession, et les contributions qui leur seront imposées resteront au bénéfice de l'Espagne.

Art. V. Le corps du centre sera sous les ordres du commandant des troupes françaises, aussi bien que les troupes espagnoles qui lui seront réunies. Cependant, si le Roi d'Espagne ou le Prince de la Paix trouvaient convenable et jugeaient à propos de s'y rendre, le Général commandant des troupes françaises, et elles-mêmes, seront soumis aux ordres du Roi d'Espagne ou du Prince de la Paix.

Art. VI. Un autre corps de 40,000 hommes de troupes françaises sera réuni à Bayonne le 20 novembre prochain, ou avant ce temps-là, et il devra être prêt à marcher pour

le Portugal en passant par l'Espagne, si les Anglais envoient des renforts et menacent d'attaquer le premier. Cependant ce nouveau corps de troupes n'entrera que quand les deux hautes parties contractantes se seront mises d'accord pour cet effet.

Art. VII. La présente convention sera ratifiée, et l'échange des ratifications sera fait au même temps que le traité d'aujourd'hui.

Fait à Fontainebleau, le 27 octobre 1807.

Signé DUROC, ISQUIERDO.

(*b*)

Lettre du Prince des Asturies FERDINAND, *à l'Empereur des Français.*

A l'Escurial, le 11 octobre 1807.

SIRE, la crainte d'incommoder Votre Majesté Impériale et Royale au milieu de ses exploits et des affaires majeures qui l'entourent sans cesse, m'a empêché jusqu'ici de satisfaire directement le plus vif de mes désirs, celui d'exprimer au moins par écrit les sentimens de respect, d'estime et d'attachement que j'ai voués à un héros qui efface tous ceux qui l'ont précédé, et qui a été envoyé par la Providence pour sauver l'Europe du bouleversement total qui la menaçait, pour affermir ses trônes ébranlés, et pour rendre aux nations la paix et le bonheur.

Les vertus de V. M. I., sa modération, sa bonté même envers ses plus injustes et plus implacables ennemis, tout me faisait espérer que l'expression de ces sentimens en serait accueillie comme l'effusion d'un cœur rempli d'admiration et de l'amitié la plus sincère.

L'état où je me trouve depuis long-temps, et qui ne peut échapper à la vue perçante de V. M. I. et R., a été jusqu'à présent un second obstacle qui a arrêté ma plume prête à lui adresser mes vœux. Mais plein d'espérance de trouver

dans la magnanime générosité de V. M. I. la protection la plus puissante, je me suis déterminé non seulement à lui témoigner les sentimens de mon cœur envers son auguste personne, mais à l'épancher dans son sein, comme dans celui d'un père le plus tendre.

Je suis bien malheureux d'être obligé, par les circonstances, à cacher comme un crime une action si juste et si louable ! Mais telles sont les conséquences funestes de l'extrême bonté des meilleurs Rois.

Rempli de respect et d'amour filial pour celui à qui je dois le jour, et qui est doué du cœur le plus droit et le plus généreux, je n'oserai jamais dire qu'à V. M. I., ce qu'elle connaît mieux que moi, que ces mêmes qualités si estimables ne servent que trop souvent d'instrument aux personnes artificieuses et méchantes pour obscurcir la vérité aux yeux des souverains, quoique si analogues à des caractères comme celui de mon respectable père.

Si ces mêmes hommes, qui par malheur existent ici, lui laissent connaître à fond celui de V. M. I., comme je le connais, avec quelle ardeur ne souhaiterait-il pas de serrer les nœuds qui doivent unir nos deux maisons ! Et quel moyen plus propre pour cet objet, que celui de demander à V. M. I. l'honneur de m'allier à une princesse de son auguste famille ! C'est le vœu unanime de tous les sujets de mon père. Ce sera aussi le sien, je n'en doute pas, malgré les efforts d'un petit nombre de malveillans, aussitôt qu'il aura connu les intentions de V. M. C'est tout ce que mon cœur désire. Mais ce n'est pas le compte de ces égoïstes perfides qui l'assiégent, et ils peuvent dans un premier moment le surprendre. Tel est le motif de mes craintes.

Il n'y a que le respect de V. M. I. qui puisse déjouer leurs complots, ouvrir les yeux à mes bons, à mes bien-aimés parens, les rendre heureux, et faire en même temps le bonheur de ma nation et le mien.

Le monde entier admirera de plus en plus la bonté de V. M., et elle aura toujours en moi un fils le plus reconnaissant et le plus dévoué.

J'implore donc avec la plus grande confiance la protection paternelle de Votre Majesté, afin que non seulement elle daigne m'accorder l'honneur de m'allier à sa famille, mais qu'elle aplanisse toutes les difficultés et fasse disparaître tous les obstacles qui peuvent s'opposer à cet objet de mes vœux.

Cet effort de bonté de la part de V. M. I. m'est d'autant nécessaire, que je ne puis pas de mon côté en faire le moindre, puisqu'on le ferait passer peut-être pour une insulte faite à l'autorité paternelle, et que je suis réduit à un seul moyen, à celui de me refuser, comme je le serai avec une invincible constance, à m'allier à toute personne que ce soit, sans le consentement et l'approbation positive de V. M. I. de qui j'attends uniquement le choix d'une épouse.

C'est un bonheur que j'espère de votre bonté, en priant Dieu, etc., etc.

(*c*)

Lettre du Roi d'Espagne, Charles IV, à l'Empereur des Français. — San-Lorenzo, le 29 octobre 1807.

Monsieur mon Frère, dans le moment où je ne m'occupais que des moyens de coopérer à la destruction de notre ennemi commun; quand je croyais que tous les complots de la ci-devant Reine de Naples avaient été ensevelis avec sa fille, je vois avec une horreur qui me fait frémir que l'esprit d'intrigue le plus horrible a pénétré jusques dans le sein de mon palais. Hélas! mon cœur saigne en faisant le récit d'un attentat si affreux! Mon fils aîné, l'héritier présomptif de mon trône, avait formé le complot horrible de me détrôner. Il s'était porté jusqu'à l'excès d'attenter contre la vie de sa mère. Un attentat si affreux doit être puni avec la rigueur la plus exemplaire des lois. La loi qui l'appelait à la succession doit être révoquée. Un de ses frères sera plus digne de le remplacer et dans mon cœur et sur le trône. Je suis dans ce moment à la recherche de ses complices pour approfondir ce

plan de la plus noire scélératesse, et je ne veux perdre un seul moment pour en instruire V. M. I. et R., en la priant de m'aider de ses lumières et de ses conseils.

Sur quoi, je prie Dieu, etc., etc.

(*d*)

Décret de Charles IV, du 30 octobre 1807.

Dieu qui veille sur tous ses enfans ne permet pas la consommation des faits atroces dirigés contre des victimes innocentes. C'est par le secours de sa toute-puissance, que j'ai été sauvé de la plus affreuse catastrophe. Mes peuples, mes sujets, tout le monde connaît ma religion et la régularité de ma conduite : tous me chérissent, et me donnent ces marques de vénération qu'exigent le respect d'un père et l'amour de ses enfans. Je vivais tranquille au sein de ma famille, dans la confiance de ce bonheur, lorsqu'une main inconnue m'apprend et me dévoile le plus énorme plan et le plus inattendu qui se tramait dans mon propre palais contre ma personne. Ma vie qui a été si souvent en danger, était une charge pour mon successeur qui, préoccupé, aveuglé, et abjurant tous les principes de religion qui lui étaient imposés avec les soins et l'amour paternel, avait adopté pour me détrôner le plus infâme projet, et j'ai voulu m'en imposer sur la vérité de ce fait. L'ayant surpris dans mon appartement, j'ai mis sous ses yeux les chiffres d'intelligence et circonstances qu'il recevait des malveillans. J'ai appelé à l'examen le Gouverneur lui-même du Conseil. Je l'ai associé aux autres Ministres, pour qu'ils prissent avec la plus grande diligence leurs informations. Tout s'est fait. Il en est résulté la connaissance de différens coupables dont l'arrestation a été décrétée. Celle de mon fils est son habitation. Cette peine est venue accroître celles qui m'affligent ; mais aussi, comme elle est la plus sensible, elle est aussi la plus importante à purger. En conséquence, j'ordonne que le résultat en soit public. Je ne veux pas cacher à mes sujets l'authenticité d'un chagrin qui sera diminué, lorsqu'il sera ac-

compagné de toutes les preuves acquises avec loyauté. Je vous fais connaître mes intentions, pour que vous le fassiez circuler dans les formes convenables. A San-Lorenzo, le 30 octobre 1807. MOI LE ROI. = Le Gouverneur par *interim* du Conseil royal de Castille.

(*e*)

Lettre du Roi d'Espagne Charles IV, le 18 mars 1808, à l'Empereur Napoléon.

Monsieur mon Frère, il y avait long-temps que le Prince de la Paix m'adressait des instances réitérées pour obtenir de se démettre des charges de Généralissime et Amiral; je me suis prêté à ses désirs en lui accordant la démission de ses charges; mais comme je ne saurais oublier les services qu'il m'a rendus, et notamment celui d'avoir coopéré à mes desseins constans et invariables de maintenir l'alliance et l'amitié intime qui m'unissent à V. M. I. et R., je conserverai à ce Prince mon estime.

Bien persuadé que rien ne sera plus agréable à mes sujets, ni plus convenable pour réaliser les desseins importans de notre alliance, que de me charger moi-même du commandement de mes armées de terre et de mer, j'ai pris cette résolution, et je m'empresse d'en faire part à V. M. I. et R., considérant qu'elle verra dans cette communication une nouvelle preuve de mon attachement pour sa personne, et de mes désirs constans de maintenir les rapports intimes qui m'unissent à V. M. avec cette fidélité qui me caractérise, et dont V. M. I. et R. a les preuves les plus éclatantes et réitérées.

La continuation de mes douleurs de rhumatisme qui m'interdit depuis quelques jours l'usage de ma main droite, me prive du plaisir d'écrire de ma main à V. M.

Je suis, etc., etc.

(*f*)

Lettre de Charles IV à l'Empereur, le 20 mars 1808.

Monsieur mon Frère, ma santé se trouvant chaque jour plus délabrée, j'ai cru nécessaire pour la rétablir d'aller chercher un climat plus doux que celui-ci, en me retirant des affaires de mon royaume ; en conséquence, j'ai jugé convenable pour le bonheur de mes peuples d'abdiquer en faveur de mon fils bien-aimé le Prince des Asturies. Les liens qui unissent nos deux royaumes et l'estime toute particulière que j'ai toujours eue pour la personne de V. M. I. et R., me font espérer qu'elle ne pourra qu'applaudir à cette mesure, d'autant plus que les sentimens d'estime et de mon affection pour V. M. I. et R., que j'ai tâché d'inspirer à mon fils, se sont si profondément gravés dans son cœur, que je suis sûr des soins qu'il se donnera pour resserrer de plus en plus l'alliance intime qui unit depuis long-temps les deux Etats. Je m'empresse d'en faire part à V. M. I. et R., en lui renouvelant en cette occasion les assurances de mon attachement sincère, et les vœux que je ne cesserai de faire pour les prospérités de V. M. I., et de toute son auguste famille.

Je suis, etc., etc. A Aranjuez, le 20 mars 1818.

(*g*)

Protestation du Roi Charles IV, le 21 mars 1808.

Je proteste et déclare que mon décret du 19 mars, par lequel j'abdique la Couronne en faveur de mon fils, est un acte auquel j'ai été forcé pour prévenir de plus grands malheurs, et l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés ; il doit en conséquence être regardé comme de nulle valeur.

Aranjuez, le 21 mars 1808.

Moi le Roi.

Lettre de Charles IV à l'Empereur, le 23 mars 1808.

Monsieur mon Frère, Votre Majesté apprendra sans doute avec peine les événemens d'Aranjuez, et leur résultat; elle ne verra pas sans quelque intérêt un Roi qui, forcé d'abdiquer la Couronne, vient se jeter dans les bras d'un grand Monarque, son allié, se remettant en tout à sa disposition, pouvant seul faire son bonheur, celui de toute sa famille et de ses fidèles et aimés sujets; je n'ai déclaré m'en démettre en faveur de mon fils que par la force des circonstances, et lorsque le bruit des armes et les clameurs d'une garde insurgée me faisaient assez connaître qu'il fallait choisir entre la vie et la mort, qui eût été suivie de celle de la Reine. J'ai été forcé d'abdiquer. Mais rassuré aujourd'hui, et plein de confiance dans la magnanimité et le génie du grand homme qui s'est toujours montré mon ami, j'ai pris la résolution de me remettre en tout ce qu'il voudra bien disposer de nous, de mon sort, de celui de la Reine et de celui du Prince de la paix.

J'adresse à V. M. I. et R. une protestation contre les événemens d'Aranjuez, et contre mon abdication; je m'en remets et me confie entièrement dans le cœur et l'amitié de Votre Majesté. Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

Aranjuez, le 23 mars 1818.

(*h*)

Lettre de Ferdinand VII à l'Empereur des Français. De Victoria, le 14 avril 1808.

Monsieur mon Frère, élevé au trône par l'abdication libre et spontanée de mon auguste père, je n'ai pu voir sans un véritable regret, que Son Altesse Impériale le grand duc de Berg, ainsi que l'ambassadeur de V. M. I., n'aient pas cru devoir me féliciter comme souverain d'Espagne, tandis que les représentans d'autres cours, avec lesquelles je n'ai point

de liaisons si intimes ni si chères, se sont empressés de le faire, ne pouvant en attribuer la cause qu'au défaut d'ordres positifs de V. M. Elle me permettra de lui exposer avec toute la sincérité de mon cœur, que dès le premier moment de mon règne, je n'ai cessé de donner à V. M. I. et R. les témoignages les plus marquans et les moins équivoques de ma loyauté et de mon attachement à sa personne; que l'objet du premier ordre a été de renvoyer à l'armée du Portugal les troupes qui l'avaient déjà quitté pour se rapprocher de Madrid; que mes premiers soins ont eu pour but l'approvisionnement, le logement et les fournitures de ses troupes. Malgré l'extrême pénurie où j'ai trouvé mes finances, et le peu de ressources qu'offraient les provinces où elles ont séjourné, je n'ai pas hésité un moment à donner à V. M. la plus grande preuve de confiance, en faisant sortir mes troupes de ma capitale pour y recevoir son armée.

J'ai cherché pareillement à convaincre V. M. par les lettres que je lui ai adressées, autant qu'il a été en mon pouvoir de le faire, du désir que j'ai toujours nourri de resserrer d'une manière indissoluble pour le bonheur de mon peuple, les liens d'amitié et d'alliance qui existaient entre V. M. I. et R. et mon auguste père. C'est dans les mêmes vues que j'ai envoyé auprès de Votre Majesté une députation de trois grands de mon royaume, aussitôt que son intention de se rendre en Espagne me fut connue; et pour lui démontrer d'une manière encore plus solennelle ma haute considération pour son auguste personne, je n'ai pas tardé à faire partir avec un égal objet mon très-cher frère l'infant Don Carlos, déjà arrivé depuis quelques jours à Bayonne. J'ose me flatter que V. M. aura reconnu dans ces démarches mes véritables sentimens, etc., etc.

(*i*)

Bayonne, le 16 *avril* 1808.

Mon Frère, j'ai reçu la lettre de Votre Altesse Royale; elle doit avoir acquis la preuve dans les papiers qu'elle a eus

du Roi son père, de l'intérêt que je lui ai toujours porté. Elle me permettra de lui parler avec franchise et loyauté. En arrivant à Madrid, j'espérais engager mon illustre ami à quelques réformes nécessaires dans ses Etats, et à donner quelque satisfaction à l'opinion publique. Le renvoi du Prince de la paix me paraissait nécessaire pour son bonheur et celui des peuples. Les affaires du nord ont retardé on voyage; les événemens d'Aranjuez ont eu lieu; je ne suis point juge de ce qui s'est passé et de la conduite du Prince de la Paix; mais ce que je sais bien, c'est qu'il est dangereux pour les Rois d'accoutumer les peuples à répandre le sang, et à se faire justice eux-mêmes. Je prie Dieu que V. A. R. n'en fasse pas elle-même un jour l'expérience. Il n'est pas de l'intérêt de l'Espagne de faire du mal à un Prince qui a épousé une Princesse du sang royal, et qui a si long-temps régi le royaume. Il n'a plus d'amis. V. A. R. n'en aura plus, si jamais elle est malheureuse; les peuples se vengent volontiers des hommages qu'ils nous rendent. Comment, d'ailleurs, pourrait-on faire le procès du Prince de la paix, sans le faire au Roi et à la Reine? Ce procès alimentera les haines et les passions factieuses; le résultat en sera funeste pour votre Couronne. Votre Altesse n'y a de droits que ceux que lui a transmis sa mère. Si le procès la déshonore, V. A. R. déchire par là ses droits. Qu'elle ferme l'oreille à des conseils faibles et perfides; elle n'a pas le droit de juger le Prince de la Paix. Ses crimes, si on lui en reproche, se perdent dans les droits du trône. J'ai toujours manifesté le désir que le Prince de la Paix fût éloigné des affaires. L'amitié du Roi Charles IV m'a porté souvent à me taire et à détourner les yeux des faiblesses de son attachement. Que le Prince de la Paix soit exilé d'Espagne, et je lui offre un refuge en France. Quant à l'abdication de Charles IV, elle a eu lieu dans un moment où mes armées couvraient les Espagnes; et aux yeux de l'Europe et de la postérité, je paraîtrais n'avoir envoyé tant de troupes, que pour précipiter du trône mon allié et mon ami. Comme souverain voisin, il m'est permis de vouloir connaître, avant de reconnaître cette abdication;

je le dis à V. A. R. et aux Espagnols, au monde entier, si l'abdication du Roi Charles IV est de pur mouvement; s'il n'y a pas été forcé par l'insurrection et l'émeute d'Aranjuez, je ne fais aucune difficulté de l'admettre, et je reconnais V. A. R. comme Roi d'Espagne. Je désire causer avec vous sur cet objet: la circonspection que je porte depuis un mois dans ces affaires, doit lui être garant de l'appui qu'elle trouvera en moi si, à son tour, des factions, de quelque nature qu'elles soient, venaient à l'inquiéter sur son trône. Quand le Roi Charles me fit part de l'événement du mois d'octobre dernier, j'en fus douloureusement affecté, et je pense avoir contribué par des insinuations que j'ai faites à la bonne issue de l'affaire de l'Escurial. V. A. R. avait bien des torts, je n'en veux pour preuve que la lettre qu'elle m'a écrite, et que j'ai constamment voulu oublier. Roi à son tour, elle saura combien les droits du trône sont sacrés; toute démarche près d'un Souverain étranger, de la part d'un Prince héréditaire, est criminelle. V. A. R. doit se défier des écarts et des émotions populaires.

On pourra commettre quelques meurtres sur mes soldats isolés, mais la ruine de l'Espagne en serait le résultat. J'ai déjà vu avec peine qu'à Madrid on ait répandu des lettres du capitaine-général de la Catalogne, et fait tout ce qui pourrait donner du mouvement aux têtes. V. A. R. connaît ma pensée tout entière; elle voit que je flotte entre diverses idées qui ont besoin d'être fixées; elle peut être certaine que je me comporterai avec elle comme envers le Roi son père; qu'elle croie à mon désir de tout concilier, et de trouver des occasions de lui donner des preuves de mon affection et de ma parfaite estime. Sur ce, je prie, etc., etc.

(*k*)

Lettre de Ferdinand VII à l'Empereur. — De Vittoria, le 18 avril 1808.

Monsieur mon Frère, c'est avec la plus grande satisfaction que je viens de recevoir la lettre que V. M. I. et R. a bien

voulu me faire remettre par le Général Savary, en date du 16. La confiance que Votre Majesté m'inspire, et le désir que j'ai de la convaincre que l'abdication du Roi mon père a été faite en ma faveur de pur mouvement, m'ont décidé à me porter immédiatement à Bayonne. Je me propose donc de partir demain pour aller coucher à Irun, et après demain je me rendrai à la maison de campagne de Marrac, où V. M. I. et R. se trouve maintenant, etc.

(*l*)

Lettre du Roi Charles IV, à son fils le Prince des Asturies.

Mon fils, les conseils perfides des hommes qui vous environnent, ont placé l'Espagne dans une situation critique. Elle ne peut plus être sauvée que par l'Empereur.

Depuis la paix de Bâle, j'ai senti que le premier intérêt de mes peuples était de vivre en bonne intelligence avec la France. Il n'y a pas de sacrifice que je n'aie jugé devoir faire pour arriver à ce but important: même quand la France était en proie à des gouvernemens éphémères, j'ai fait taire mes inclinations particulières, pour n'écouter que la politique et le bien de mes sujets. Lorsque l'Empereur des Français eut rétabli l'ordre en France, de grandes craintes se dissipèrent, et j'eus de nouvelles raisons de rester fidèle à mon système d'alliance.

Lorsque l'Angleterre déclara la guerre à la France, j'eus le bonheur de rester neutre, et de conserver à mes peuples les bienfaits de la paix. L'Angleterre, depuis, saisit quatre de mes frégates, et me fit la guerre avant même de me l'avoir déclarée. Il me fallut repousser la force par la force; les malheurs de la guerre atteignirent mes sujets.

L'Espagne, environnée de côtes, devant une grande partie de sa prospérité à ses possessions d'outre-mer, souffrit de la guerre plus qu'un autre Etat. La cessation du commerce et les calamités attachées à cet état de choses, se firent sentir

à mes sujets. Plusieurs furent assez injustes pour les attribuer à moi et à mes ministres.

J'eus la consolation du moins d'être assuré du côté de la terre, et de n'avoir aucune inquiétude sur l'intégrité de mes provinces, que, seul de tous les Rois de l'Europe, j'avais maintenue au milieu des orages de ces derniers temps. Cette tranquillité, j'en jouirais encore, sans les conseils qui vous ont éloigné du droit chemin. Vous vous êtes laissé aller trop facilement à la haine que votre première femme portait à la France, et bientôt vous avez partagé ses injustes ressentimens contre mes ministres, contre votre mère, contre moi-même.

J'ai dû me ressouvenir de mes droits de père et de Roi; je vous fis arrêter; je trouvai dans vos papiers la conviction de votre culpabilité; mais sur la fin de ma carrière, en proie à la douleur de voir mon fils périr sur l'échafaud, je fus sensible aux larmes de votre mère, et je vous pardonnai.

Cependant mes sujets étaient agités par les rapports mensongers de la faction à la tête de laquelle vous vous étiez placé. Dès ce moment, je perdis la tranquillité de ma vie, et, aux maux de mes sujets, je dus joindre ceux que me causaient les dissentions de ma propre famille.

On calomnia même mes ministres auprès de l'Empereur des Français, qui, croyant voir les Espagnes échapper à son alliance, et les esprits agités même dans ma famille, couvrit sous différens prétextes mes Etats de ses troupes. Tant qu'elles restèrent sur la rive droite de l'Ebre et parurent destinées à maintenir la communication avec le Portugal, je dus espérer qu'il reviendrait aux sentimens d'estime et d'amitié qu'il m'avait toujours montrés. Quand j'appris que ses troupes s'avançaient sur ma capitale, je sentis la nécessité de réunir mon armée autour de moi, pour me présenter à mon auguste allié dans l'attitude qui convenait au Roi des Espagnes. J'aurais éclairci ses doutes et concilié mes intérêts. J'ordonnai à mes troupes de quitter le Portugal et Madrid, et je les réunis de différens points de la monarchie, non pour quitter mes sujets, mais pour soutenir dignement la gloire du trône.

Ma longue expérience me faisait comprendre d'ailleurs que l'Empereur des Français pouvait nourrir des désirs conformes à ses intérêts, à la politique du vaste système du continent, mais qui pouvaient blesser les intérêts de ma maison. Quelle a été votre conduite? vous avez mis en rumeur tout mon palais; vous avez soulevé mes gardes-du-corps contre moi; votre père lui-même a été votre prisonnier; mon premier ministre, que j'avais élevé et adopté dans ma famille, fut traîné sanglant de cachot en cachot; vous avez flétri mes cheveux blancs; vous les avez dépouillés d'une couronne portée avec gloire par mes pères, et que j'avais conservée sans tache; vous vous êtes assis sur mon trône; vous avez été vous mettre à la disposition du peuple de Madrid que vos partisans avaient ameuté, et de troupes étrangères qui au même moment y faisaient leur entrée.

La conspiration de l'Escurial était consommée, les actes de mon administration livrés au mépris public. Vieux et chargé d'infirmités, je n'ai pu supporter ce nouveau malheur. J'ai eu recours à l'Empereur des Français, non plus comme un Roi à la tête de ses troupes et environné de l'éclat du trône, mais comme un Roi malheureux et abandonné. J'ai trouvé protection et refuge au milieu de ses camps; je lui dois la vie, celle de la reine, et de mon premier ministre. Je vous ai suivi sur vos traces à Bayonne. Vous avez conduit les affaires de manière que tout dépend désormais de la médiation et de la protection de ce grand Prince. Vouloir recourir à des agitations populaires, arborer l'étendard des factions, c'est ruiner les Espagnes, et entraîner dans les plus horribles catastrophes vous, mon royaume, mes sujets et ma famille. Mon cœur s'est ouvert tout entier à l'Empereur; il connaît tous les outrages que j'ai reçus, et les violences qu'on m'a faites; il ma déclaré qu'il ne vous reconnaîtrait jamais pour Roi, et que l'ennemi de son père ne pouvait inspirer de la confiance aux étrangers; d'ailleurs il ma montré des lettres de vous qui me font foi de votre haine pour la France.

Dans cette situation mes droits sont clairs, mes devoirs davantage encore: épargner le sang de mes sujets, ne rien

faire sur la fin de ma carrière qui puisse porter le ravage et l'incendie dans les Espagnes, et les réduire à la plus horrible misère. Ah ! certes, si fidèle à vos devoirs et aux sentimens de la nature, vous aviez repoussé des conseils perfides; si constamment assis à mes côtés pour ma défense, vous aviez attendu le cours ordinaire de la nature qui devra marquer votre place dans peu d'années, j'eusse pu concilier la politique et l'intérêt de l'Espagne avec l'intérêt de tous. Sans doute depuis six mois les circonstances ont été critiques; mais quelque critiques qu'elles fussent, j'aurais obtenu de la contenance de mes sujets des faibles moyens qui me restaient encore, et surtout de cette force morale que j'aurais eue en me présentant dignement à la rencontre de mon allié, auquel je n'avais jamais donné de sujet de plainte, un arrangement qui eût concilié les intérêts de mes sujets et ceux de ma famille. En m'arrachant la couronne, c'est la vôtre que vous avez brisée; vous lui avez ôté ce qu'elle avait d'auguste; ce qui la rendait sacrée à tous les hommes.

Votre conduite envers moi, vos lettres interceptées ont mis une barrière d'airain entre vous et le trône d'Espagne. Il n'est ni de votre intérêt, ni de celui des Espagnes que vous y prétendiez. Gardez-vous d'allumer un feu dont votre ruine totale et le malheur de l'Espagne seraient le seul et inévitable effet. Je suis Roi du droit de mes pères. Mon abdication est le résultat de la force et de la violence. Je n'ai donc rien à recevoir de vous. Je ne puis adhérer à aucune réunion d'assemblée. C'est encore une faute des hommes sans expérience qui vous entourent.

J'ai régné pour le bonheur de mes sujets; je ne veux point leur léguer la guerre civile, les émeutes, les assemblées populaires et les révolutions. Tout doit être fait pour le peuple, et rien par lui. Oublier cette maxime, c'est se rendre coupable de tous les crimes qui dérivent de cet oubli. Toute ma vie, je me suis sacrifié pour mes peuples; et ce n'est pas à l'âge où je suis arrivé, que je ferai rien de contraire à leur religion, à leur tranquillité et à leur bonheur. J'ai régné pour eux, j'agirai constamment pour eux. Tous mes

sacrifices seront oubliés ; et lorsque je serai assuré que la religion de l'Espagne, l'intégrité de mes provinces, leur indépendance et leurs priviléges seront maintenus, je descendrai dans le tombeau en vous pardonnant l'amertume de mes dernières années.

Donné à Bayonne dans le palais impérial, appelé le Gouvernement, le 2 de mai 1808. *Signé* CHARLES.

(*m*)

A la suprême Junte de gouvernement.

Ayant jugé convenable de donner une même direction à toutes les forces de notre royaume, afin de maintenir la sûreté des propriétés et la tranquillité publique contre les ennemis soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, nous avons cru à propos de nommer lieutenant-général du royaume notre cousin le grand duc de Berg, qui commande en même temps les troupes de notre allié l'Empereur des français.

Nous ordonnons aux conseils de Castille, capitaines-généraux et gouverneurs dans nos provinces, d'obéir à ses ordres. En ladite qualité, il présidera la junte du gouvernement.

Donné à Bayonne, au palais impérial dit du gouvernement, le 4 mai 1808.

Signé, MOI le ROI.

(*n*)

Aux peuples d'Espagne.

Espagnols, mes aimés sujets,

Des hommes perfides cherchent à vous égarer. On voudrait vous mettre les armes à la main contre les troupes françaises ; et réciproquement on cherche à animer les Français contre vous et vous contre les Français. Le saccage de toutes les Espagnes, des malheurs de toutes les espèces en seraient le résultat.

L'esprit de faction dont j'ai déjà ressenti les si fâcheux effets s'agite encore. Dans des circonstances aussi importantes que critiques, je suis occupé de m'entendre avec mon allié l'Empereur des Français pour tout ce qui concerne votre bonheur, mais gardez-vous d'en écouter les ennemis.

Tous ceux qui vous parlent contre la France, ont soif de votre sang ; ce sont ou des ennemis de votre nation, ou des agens de l'Angleterre qui s'agitent dans ces circonstances, et dont les manœuvres entraîneraient la perte de vos colonies, la division de vos provinces, ou une suite d'années de troubles et de malheurs pour votre patrie.

Espagnols, croyez-en mon expérience, et obéissez à cette autorité que je tiens de Dieu et de mes pères ; suivez mon exemple, et songez bien que, dans la position où vous vous trouvez, il n'y a prospérité et salut pour les Espagnols que dans l'amitié du grand Empereur, notre allié.

Donné à Bayonne, au palais impérial dit du Gouvernement, le 4 mai 1808. Moi le Roi.

(*o*)

Lettre du Prince des Asturies à l'Infant don Antonio, à Madrid.

Aujourd'hui, j'ai adressé à mon bien-aimé père une lettre conçue en ces termes :

« Mon vénérable père et seigneur, pour donner à V. M. une preuve de mon amour, de mon obéissance et de ma soumission, et pour céder au désir qu'elle ma fait connaître plusieurs fois, je renonce à ma couronne en faveur de V. M., désirant qu'elle en jouisse pendant longues années.

» Je recommande à V. M. les personnes qui m'ont servi depuis le 19 mars. Je me confie dans les assurances qu'elle m'a données à cet égard.

» Je demande à Dieu de conserver à V. M. des jours longs et heureux. Fait à Bayonne, le 6 mai 1808.

» Je me mets aux pieds de V. M. R.

» Le plus humble de ses fils, Ferdinand. »

En vertu de la renonciation que je fais à mon père bien-aimé, je retire les pouvoirs que j'avais accordés avant mon départ de Madrid à la Junte, pour l'expédition des affaires importantes et urgentes qui pouvaient se présenter pendant mon absence. La Junte suivra les ordres et commandemens de mon très-aimé père et souverain, et les fera exécuter dans les royaumes.

Je dois, en finissant, témoigner aux membres de la Junte, aux autorités et à toute la nation, ma reconnaissance de l'assistance qu'ils m'ont donnée. Je leur recommande de se réunir d'efforts et de cœur au Roi Charles et à l'Empereur Napoléon, dont la puissance et l'amitié peuvent, plus que toute autre chose, garantir les premiers biens des Espagnes, leur indépendance et l'intégrité du territoire. Je vous recommande de ne pas donner dans les piéges de nos éternels ennemis, de vivre unis entre vous et avec nos alliés, d'épargner le sang et d'éviter les malheurs qui seraient le résultat des circonstances actuelles, si on se laissait aller à l'esprit de vertige et de désunion.

Bayonne, le 6 mai 1808. *Signé* FERDINAND.

(*p*)

Aux conseils suprêmes de Castille et de l'Inquisition.

Dans ces circonstances extraordinaires, nous avons voulu donner une nouvelle preuve de notre amour à nos aimés sujets dont le bonheur a été pendant tout notre règne le constant objet de nos sollicitudes. Nous avons donc cédé tous nos droits sur les Espagnes à notre allié et ami l'Empereur des Français, par un traité signé et ratifié, en stipulant l'intégrité et l'indépendance des Espagnes, et la conservation de notre sainte religion, non-seulement comme dominante, mais comme seule tolérée en Espagne.

Nous avons en conséquence jugé convenable de vous écrire la présente, pour que vous ayez à vous y conformer, à la faire connaître et à seconder de tous vos moyens l'Empereur

Napoléon. Montrez la plus grande union et amitié avec les Français, et surtout portez tous vos soins à garantir les royaumes de toute rébellion et émeute.

Dans la nouvelle position où nous allons nous trouver, nous fixerons souvent nos regards sur vous, et nous serons heureux de vous savoir tranquilles et contens.

Donné au Palais impérial, dit du Gouvernement, le 8 mai 1808.

Signé, Moi le Roi.

---

(9)

Accord passé entre l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et la famille royale d'Espagne.

Art. Ier. S. A. R. le Prince des Asturies adhère à la cession faite par le Roi Charles de ses droits au trône d'Espagne et des Indes, en faveur de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et renonce en tant que besoin aux droits qui lui sont acquis, comme Prince des Asturies, à la Couronne des Espagnes et des Indes.

II. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, accorde en France à S. A. R. le Prince des Asturies, le titre d'Altesse Royale, avec tous les honneurs et prérogatives dont jouissent les Princes de son sang; les descendans de S. A. R. le Prince des Asturies conserveront le titre de Prince, celui d'Altesse Sérénissime, et auront toujours le même rang en France que les Princes dignitaires de l'Empire.

III. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, cède et donne par les présentes en toute propriété, à S. A. R. le Prince des Asturies et à ses descendans, les palais, parcs, fermes de Navarre et les bois qui en dépendent, jusqu'à la concurrence de cinquante mille arpens, le tout dégrevé d'hypothèques et pour en jouir en toute propriété, à dater de la signature du présent traité.

IV. Ladite propriété passera aux enfans héritiers de S. A. R. le Prince des Asturies; à leur défaut, aux enfans et héritiers

de l'infant Don Charles; à défaut de ceux-ci, aux descendans et héritiers de l'infant Don Francisque; et enfin à leur défaut, aux enfans et héritiers de l'infant Don Antoine. Il sera expédié des lettres-patentes et particulières de Prince à celui de ces héritiers auxquels reviendra ladite propriété.

V. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, accorde à S. A. R. le Prince des Asturies quatre cent mille francs de rente, apanagère sur le trésor de France, et payables par douzièmes chaque mois, pour en jouir lui et ses descendans; en venant à manquer la descendance directe de S. A. R. le Prince des Asturies, cette rente apanagère passera à l'infant Don Charles, à ses enfans, à ses héritiers; et à leur défaut, à l'infant Don Francisque, à ses descendans et héritiers.

VI. Indépendamment de ce qui est stipulé dans les articles précédens, S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, accorde à S. A. R. le Prince des Asturies une rente de 600,000 francs également sur le trésor de France, pour en jouir sa vie durant; la moitié de ladite rente sera réversible sur la tête de son épouse, si elle lui survit.

VII. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, accorde et garantit aux infants Don Antoine, oncle de S. A. R. le Prince des Asturies, Don Charles et Don Francisque, frères dudit Prince,

1.° Le titre d'Altesse Royale avec tous les honneurs et prérogatives dont jouissent les Princes de son sang; les descendans de LL. AA. RR. conserveront le titre de Prince et celui d'Altesse Sérénissime, et auront toujours le même rang en France que les Princes dignitaires de l'Empire;

2.° La jouissance des revenus de toutes leurs commanderies en Espagne, leur vie durant;

3.° Une rente apanagère de quatre cent mille francs, pour en jouir eux et leurs héritiers à perpétuité, entendant S. M. I. que les infants Don Antoine, Don Charles et Don Francisque venant à mourir sans laisser d'héritiers, ou leur postérité venant à s'éteindre, lesdites rentes apanagères appar-

tiendront à S. A. R. le Prince des Asturies ou à ses descendans et héritiers, le tout aux conditions que LL. AA. RR. Don Charles, Don Antoine et Don Francisque adhèrent au présent traité.

VIII. Le présent traité sera ratifié et les ratifications en seront échangées dans huit jours ou plutôt si faire se peut.

Bayonne, le 10 mai 1808. Duroc, Juan de Escoiquiz.

TABLE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.







